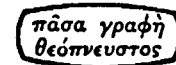


Evangile selon Jean

1^{re} Partie

par Franck Pack



Publié par le
CENTRE D'ENSEIGNEMENT BIBLIQUE

C.P. 2538
1211 Genève 2
SUISSE

C.P. 9041
Ste-Foy, Québec
CANADA-G1V 4 A8

Table des matières

I. INTRODUCTION	5
Auteur de l'Évangile selon Jean	5
Rapports avec les Évangiles Synoptiques ..	14
Date et lieu de rédaction	18
But	18
Arrière-plan religieux	20
Unité du livre	22
Texte	22
Style	23
Sommaire de l'Évangile de Jean	24
II. PROLOGUE, 1.1-18	25
III. LE MINISTÈRE PUBLIC DE JÉSUS, 1.19-12.50	38
Les premiers témoins de Jésus, 1.19-51	38
De Cana à Cana, 2.1-4.54	47
Guérison un jour de Sabbat, 5.1-47	82
Le Pain de Vie, 6.1-71	97
La fête des Huttes, 7.1-10.21	118
La fête de la Dédicace, 10.22-42	175

© 1990

L'édition originale a paru en anglais sous le titre :
THE LIVING WORD COMMENTARY :
The Gospel According to John
Part I
1.1-10.42

© 1984 Abilene Christian University
Abilene, Texas, USA

Informations

Le texte biblique utilisé dans cette publication est celui de la Nouvelle Version Segond Révisée, dite « La Colombe », tous droits réservés pour tous pays, de 1976, 1978 et 1980, par la Société Biblique Française, Paris.

Les auteurs de la série de commentaires *The Living Word Commentary* ont reçu la liberté de développer leur compréhension du texte biblique. Chaque auteur peut formuler ses propres conclusions, pour autant que des interprétations alternatives sont raisonnablement citées. En dehors des principes éditoriaux généraux, les éditeurs n'ont pas cherché d'uniformité artificielle, et ont laissé se manifester librement les différences. Un auteur n'est responsable que de sa seule contribution, et les points de vue exprimés ne sont pas nécessairement ceux des éditeurs ou du rédacteur.

I

Introduction

AUTEUR DE L'ÉVANGILE DE JEAN

Témoignages extérieurs

Tout comme les autres Évangiles, Jean ne nomme pas spécifiquement son auteur, mais le titre qui apparaît dans le Nouveau Testament reflète la tradition de l'Église primitive. Tous les érudits disent unanimement que vers la fin du second siècle, l'Église soutenait que l'apôtre Jean, frère de Jacques et fils de Zébédée avait écrit cet Évangile dans sa vieillesse alors qu'il vivait à Ephèse. Bien que des parallèles et des références à cet Évangile existent datant d'une époque plus reculée (par exemple : Ignace, Justin Martyr, *L'Évangile de Vérité*, Melito), Théophile d'Antioche (vers 170-180 de notre ère) est le premier auteur à déclarer que Jean a écrit l'Évangile (*To Autolycus* II.22). Irénée (vers 185) dit, « Ensuite (c'est-à-dire après que furent écrits Matthieu, Marc et Luc), Jean, le disciple du Seigneur, celui qui se pencha sur la poitrine de Jésus, publia lui-même un Évangile durant son séjour à Ephèse en Asie » (*Contre les Hérésies*, III.1.1 ; cité dans Eusèbe, *Histoire de l'Église*, V.viii.4 ; Comp. aussi *Contre les Hérésies*, II.xxii.5 ; III.iii.4 ; cité dans Eusèbe, *Histoire de l'Église*, III.xxiii.3.4). Irénée affirme tenir ce renseignement de Polycarpe, un disciple de Jean l'apôtre, que dans sa jeunesse Irénée avait entendu dire, qu'il avait été enseigné par le « disciple du Seigneur » qu'il appelait aussi « l'apôtre » (*Contre les Hérésies*, III.iii.4 ; Comp. *La lettre à Florinus* d'Irénée dans Eusèbe, *Histoire de l'Église*, Vxx.4-8). Les Prologues Anti-Marcionites (vers 150-180) disent que Jean l'apôtre rédigea l'Évangile après avoir écrit le livre de l'Apocalypse. Le Canon de Muratori (vers 170) rapporte en plus cette tradition intéressante que tous les apôtres avaient aidé Jean dans la rédaction de l'Évangile, suite à une révélation reçue par

l'apôtre André. Clément d'Alexandrie a relaté qu'après la mort de Domitien, l'apôtre quitta Patmos pour retourner à Ephèse (*Qui est un homme riche ?*, 42 ; Eusèbe, *Histoire de l'Église*, III.XXIII.5,6). Dans son *Hypotyposeis* Clément a conservé la tradition selon laquelle cet Évangile a été écrit en dernier : « Jean, le dernier de tous, conscient que les faits extérieurs (littéralement « matériels ») avaient été exposés dans les Évangiles, fut exhorté par ses disciples et divinement averti par l'Esprit de composer un Évangile spirituel » (Eusèbe, *Histoire de l'Église*, VI.XIV.7). Certains auteurs postérieurs comme Tertullien, Origène, Chrysostome et Jérôme reprirent le point de vue de Clément concernant le livre. De plus il est attesté que cet Évangile fut considéré comme apostolique et connut une grande diffusion parmi les gnostiques et autres groupes hérétiques du second siècle ; et ce fut Héraclon, gnostique du début du deuxième siècle, qui en écrivit le premier commentaire. Les écrits de Chenoboskion reflètent la position d'autorité qu'il occupait parmi les gnostiques. Tatien, dans son harmonisation des Évangiles, *Diatessaron* (vers 170), le plaça au niveau des Synoptiques.

Cependant, certains dans cette période n'acceptèrent pas Jean comme auteur. Irénée mentionne certaines personnes rejetant l'ouvrage parce que dans cet Évangile le Seigneur promet le Consolateur, et qui nièrent le don du Saint-Esprit (*Contre les Hérésies*, III.XI.9). Epiphane a mentionné un groupe de personnes qu'il appela les Alogoi parce qu'ils rejetaient les écrits de Jean dans leur opposition au concept de la Parole (*Logos*) et attribuèrent l'Évangile et l'Apocalypse au gnostique hérétique Cerinthus (*Panarion*, 51). Ces rejets furent basés sur des positions dogmatiques contredites par l'Évangile et ils semblent n'avoir eu que peu d'effet.

Les attaques contre les témoignages extérieurs eurent surtout pour but de discréditer le témoignage d'Irénée. D'abord on considérait qu'Irénée avait eu tort d'associer l'apôtre à Ephèse, puisqu'il n'existe pas de preuve dans le Nouveau Testament de la présence de Jean à Ephèse. Ni Ignace (vers 110) ni Polycarpe (vers 130) ne mentionnent la présence de Jean en Asie. Contre cet argument le texte apocryphe *Les Actes de Jean* (vers 150) mentionne le séjour de Jean à Ephèse. Eusèbe cite la lettre de Polycrate à Victor, évêque de Rome (vers 190), qui déclare que Jean a été enseveli à Ephèse. Des fouilles archéologiques récentes à Ephèse sous

les ruines de la basilique construite en l'honneur de Jean ont montré qu'il existait là un mausolée (Eusèbe, *Histoire de l'Église*, III.XXXI.3 ; V.XXIV.2).

On soutient aussi que Jean n'a pas pu séjourner à Ephèse parce qu'il avait été parmi les premiers martyrs. Philippe de Side (vers 430) et George Harmatolos (milieu du IX^e siècle) rapportent une déclaration de Papias affirmant que Jean fut tué par Hérode aux côtés de Jacques, son frère (Ac 12.2). Dans l'ouvrage de Hamartolos ceci est suivi de la citation de Marc 10.39. Un martyrologue syrien associe les apôtres Jacques et Jean comme martyrs à Jérusalem. Pourtant, le passage dans Marc 10.39 ne signifie pas nécessairement que Jacques et Jean aient tous deux été martyrs ; Jésus prédit que les deux partageraient ses souffrances. Les témoignages de Philippe de Side et George Harmatolos sont tardifs et pas très fiables. Il faut mettre ces témoignages en face de ceux d'Irénée et d'Eusèbe qui connaissaient tous les écrits de Papias et qui ne donnèrent aucune preuve d'un quelconque martyr précoce de l'apôtre Jean.

Troisièmement on allègue qu'Irénée aurait confondu l'apôtre avec un « Jean plus ancien » apparemment mentionné par Papias. Eusèbe a cité Papias comme ayant dit : « Si quelqu'un avait suivi les anciens, je me renseignais sur les paroles des anciens, sur ce qu'avaient dit André ou Pierre ou Philippe ou Thomas ou Jean ou Matthieu ou un autre des disciples du Seigneur et sur ce que disaient Aristion et Jean l'ancien, disciples du Seigneur. Car je ne considérais pas que les comptes rendus des livres pouvaient avoir la même valeur pour moi qu'une voix vivante et présente » (*Histoire de l'Église*, III.XXXIV.4). Eusèbe comprit par Papias qu'il y eut deux disciples du nom de Jean en Asie, l'un apôtre, et l'autre « Jean l'ancien ». Il mentionna aussi deux tombes à Ephèse, se fondant sur des commentaires de Dionysius, évêque d'Alexandrie (247-264) et qu'il cita : « Mais moi je pense qu'il y a un autre (Jean) parmi ceux qui étaient en Asie, puisqu'il est dit qu'il y a deux tombes à Ephèse et que chacune est celle de Jean (*Histoire de l'Église*, VII.XXV.16). Eusèbe considérait l'apôtre comme l'auteur de l'Évangile, mais il attribua l'Apocalypse à Jean l'ancien. Il peut avoir utilisé cet argument pour dissocier l'apôtre du livre de l'Apocalypse qu'il trouvait discutable à cause de son enseignement sur le millénium. Mais on peut arguer qu'Eusèbe ne comprenait pas Papias.

Dans la citation ci-dessus Papias revendique trois sources d'information sur Jésus : (1) Ce qu'il avait appris des anciens, « les disciples du Seigneur », (2) Ce qu'il avait appris des disciples des anciens, et (3) Ce que deux des « disciples du Seigneur » continuaient de dire. Papias utilise le terme « ancien » (*présbutéros*) non comme un titre officiel mais dans le sens de « vieillard ». L'article grec devant « Jean l'ancien » dans le texte de Papias est une anaphore qui signifie « le Jean déjà mentionné ». Ainsi Papias parle affectueusement de l'apôtre comme de « Jean le vieillard ». Dans 1 Pierre 5.1, Pierre emploie le terme « ancien » pour se désigner lui-même comme apôtre, et Papias fait de même pour décrire les apôtres. Dionysius est la plus ancienne autorité pour un Jean qui serait autre que l'apôtre Jean vivant à Ephèse, et il n'associe pas le Jean plus âgé avec l'Évangile. Qu'Eusèbe ait correctement interprété Papias ou non, il n'existe pas de témoignage dans l'Église primitive que Jean l'ancien fût l'auteur de l'Évangile. L'association de Jean l'ancien avec l'Évangile est le produit de la critique moderne.

En conclusion, le procès contre les affirmations d'Irénée est extrêmement faible, et le témoignage écrasant de la tradition de l'Église primitive dit que c'est l'apôtre Jean qui a écrit l'Évangile à Ephèse dans sa vieillesse.

Témoignage intérieur

Quel témoignage trouve-t-on dans l'Évangile même qui donnera des preuves quant à l'auteur ? Ce témoignage correspondra-t-il à celui de la tradition de l'Église primitive ?

Les Évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) affirment que Jacques et Jean, les fils de Zébédée, étaient pêcheurs quand Jésus les appela à être ses disciples (Mc 1.9, 20 ; Mt 4.21, 22 ; Comp. Lc 5.10). Zébédée semble avoir été un pêcheur de quelque importance puisque « des employés » sont mentionnés dans Marc 1.20. Jésus surnomma Jacques et Jean « Boanergès, c'est-à-dire, fils du tonnerre » (Mc 3.17) peut-être parce qu'ils étaient impétueux (Lc 9.49, 54, 55). En compagnie de leur mère, ils demandèrent à Jésus vers la fin de son ministère, d'être assis l'un à sa droite, et l'autre à sa gauche, dans sa gloire (Mc 10.37 ; Mt 20.21). Jean avec son frère Jacques, et Simon Pierre, formaient un cercle intérieur

parmi les disciples de Jésus et Jésus les prit avec lui au cours de trois occasions importantes de son ministère ; à la résurrection de la fille de Jaïrus (Mc 5.37 ; Lc 8.51), à la transfiguration (Mc 9.2 ; Mt 17.1 ; Lc 9.28), et dans le jardin de Gethsémani (Mc 14.33 ; Mt 26.37). Luc souligne l'étroite association de Jean avec Pierre en mentionnant Jean avant Jacques : « Pierre et Jean et Jacques » (Lc 8.51 ; 9.28 ; Ac 1.13 ; Comp. Lc 22.8 ; Ac 3.1, 3, 4, 11 ; 4.1-3 ; 7, 13, 19 ; 8.14). Quatorze ans après sa conversion Paul nomme Jean parmi les trois qui étaient considérés comme des colonnes dans l'Église de Jérusalem (Ga 2.9).

Jean 21.20, 24 identifie « le disciple qui rend témoignage de ces choses et qui les a écrites » comme « le disciple que Jésus aimait, celui qui pendant le souper s'était penché sur la poitrine de Jésus ». Au dernier souper, Simon Pierre dit à ce même disciple de demander à Jésus qui était celui qui allait le trahir (Jn 13.23, 24). Un autre passage important est Jean 19.35. « Celui qui l'a vu en a rendu témoignage, et son témoignage est vrai ; et lui, il sait qu'il dit vrai, afin que vous croyiez, vous aussi. » Juste avant cela Jésus avait confié sa mère à ce disciple « debout auprès d'elle, le disciple qu'il aimait, près » de la croix (Jn 19.5, 26). Dans 20.2 Simon Pierre avec « l'autre disciple, celui que Jésus aimait » allèrent au tombeau et le trouvèrent vide en ce premier jour de la semaine. Ils reconnurent le Seigneur ressuscité debout sur la rive du lac de Galilée tôt le matin (Jn 21.7). Il suivit Pierre et le Christ ressuscité quand Pierre se tournant et, le voyant, demanda à Jésus : « Seigneur, et celui-ci, que lui arrivera-t-il ? » La réponse de Jésus à Pierre créa le malentendu parmi les premiers chrétiens qu'il ne mourrait pas avant la venue du Christ (Jn 21.23).

Six passages mentionnent « le disciple que Jésus aimait » (13.23-26 ; 19.25-27 ; 20.2-10 ; 21.7 ; 21.20-23 ; 21.24), tous dans la deuxième moitié de l'Évangile. André et un disciple non nommé, tous deux disciples de Jean-Baptiste, suivent Jésus (1.35-39), avec d'autres parmi les premiers disciples, Simon Pierre, Philippe et Nathanaël (1.40-51). Dans 18.15, 16, il est question d'un « autre disciple » connu du souverain sacrificateur et qui suivait Jésus après son arrestation. Dans 20.2 cet autre disciple est identifié comme celui que Jésus aimait. Après avoir considéré toutes ces références il est clair qu'au dernier souper ce disciple était couché à table près de Jésus

(Mc 14.17 ; Mt 26.20 ; Lc 22.14). Cela impliquerait que le disciple aimé était l'un des douze apôtres. Selon le témoignage dans 21.2, 7, il doit être identifié soit comme l'un des fils de Zébédée ou l'un des deux disciples non nommés. « Le disciple que Jésus aimait » était en association très étroite tant avec Jésus qu'avec Simon Pierre. Jacques était le premier martyr parmi les apôtres, alors qu'on peut conclure de 21.20-23 que le disciple aimé a atteint un âge très avancé. Le témoignage intérieur du livre semble indiquer que le disciple aimé n'était autre que Jean fils de Zébédée qui, comme son frère Jacques, ne sont pas désignés par leur prénom dans cet Évangile.

Certains érudits, cependant, n'ont pas accepté d'identifier le disciple aimé comme s'agissant de Jean fils de Zébédée. Plusieurs solutions ont été proposées pour identifier le disciple aimé. D'abord Jean-Marc est proposé comme auteur de cet Évangile, puisqu'il habitait à Jérusalem (Ac 12.12) et que le dernier souper avait peut-être eu lieu dans la maison de sa mère. Pourtant, Marc est traditionnellement associé avec le deuxième Évangile dans la pensée de l'Église primitive. On a aussi argué que Lazare en fut l'auteur puisque dans cet Évangile il est décrit comme quelqu'un que Jésus aimait (11.3, 5, 11, 36). Alors que Jésus aimait Lazare effectivement, il est étrange qu'il n'ait été mentionné par son prénom qu'aux onzième et douzième chapitres, et que partout ailleurs on parle de lui sans le nommer. Troisièmement, le disciple aimé est vu comme une figure idéale symbolisant le parfait disciple chrétien proche de Jésus et le premier ayant cru en lui comme Seigneur ressuscité. Il a aussi été identifié comme une image du parti helléniste de l'Église prenant soin de l'Église-mère (Église juive) ou dépassant Pierre (Église juive). Pourtant, l'Évangile souligne la réalité historique des événements auxquels le disciple aimé rend témoignage et en faire une figure idéale est contraire à l'ensemble de son argument.

Une étude plus détaillée du témoignage trouvé dans l'Évangile indique qu'un Juif de Palestine en fut l'auteur familier des coutumes religieuses juives, tout comme de leurs attitudes et espérances messianiques, et connaissait à fond la géographie et la topographie de la Palestine d'avant l'an 70 de notre ère. Il était au courant de l'hostilité existant entre Juifs et Samaritains (4.9), du mépris des Pharisiens pour « cette foule qui ne connaît pas la loi » (7.49), de l'attitude des Juifs envers les femmes (4.27), et de l'importance

des écoles rabbiniques (7.15). Cet Évangile montre une connaissance particulière des pratiques religieuses juives d'avant la destruction du temple. Le compte rendu dans le chapitre 7 fait allusion à plusieurs rituels liés à la fête des Tabernacles, tel l'allumage des lampes dans la cour des femmes, le dernier jour étant appelé « le grand jour » (7.37), et la cérémonie du déversement d'eau de l'étang de Siloé sur l'autel (7.38). L'auteur savait que la nécessité de circoncision primait sur l'observation du sabbat (7.22, 23). Il était au courant des rites de purification (22.6), des coutumes ayant cours lors d'un mariage (2.1-10) aussi bien que de celles des sépultures et de l'observation du deuil (11.17-44 ; 19.40). Il mentionna spécifiquement la fête de Pâques, la fête des Tabernacles et la fête de la Dédicace en hiver. Il était au fait des lois sur le témoignage qui devaient être respectées devant une cour juive (7.51), que les Juifs ne pouvaient pas légalement exécuter une sentence de mort (18.31), et de la coutume du gouverneur romain de relâcher un criminel pour plaire au peuple juif à la fête de Pâques (18.39).

L'auteur connaissait à fond l'attente messianique tant des Juifs que des Samaritains de ce temps-là (1.20, 21 ; 4.25). Le Messie devait être découvert (1.41), Moïse et les prophètes avaient écrit à son sujet (1.45), mais dans la pensée populaire le Messie n'était pas associé à la Galilée mais à la Judée et à la lignée de David (1.46 ; 7.41, 42). Il était au courant du grand intérêt que les Juifs attachaient aux signes (20.30, 31). Dans 12.34, l'expression messianique « Fils de l'homme » figure dans le rapport des commentaires recueillis dans la foule exprimant son attente. L'auteur manifeste sa connaissance des principaux groupes parmi les Juifs en Palestine avant l'année 70 de notre ère, et leurs attitudes fondamentales respectives.

Certains exégètes ont été particulièrement impressionnés par les discussions contenues dans les chapitres 6 et 8 parce qu'elles reflètent un style typique d'argumentation rabbinique. Certains érudits juifs ont noté la nature authentique des discours dans l'Évangile dans le contexte de la synagogue et du temple (par exemple Israël Abrams, *Studies in Pharisaism and the Gospels*, p.12). Plus récemment des érudits ont exploré les relations entre le quatrième Évangile et les homélies rabbiniques et discours dans les synagogues de ce temps-là. Le résultat de ces recherches a été d'augmenter le sentiment d'une forte influence juive dans Jean.

Le langage du livre dénote l'influence sémitique. Le vocabulaire de l'auteur est plus simple, comporte moins de mots composés et présente de simples particules de liaison. La structure des phrases manifeste le parallélisme caractéristique de l'hébreu dans des propositions unies par « et » (parataxes) ou laissées sans conjonctions de coordination (asyndètes). Les mots araméens paraissent en traduction pour le bénéfice du lecteur qui ne comprendrait pas (1.38, 41, 42 ; 4.25 ; 9.7 ; 19.13, 17 ; 20.16). L'auteur a aussi spécifié les aspects positifs et négatifs de la même vérité à l'aide de parallélismes familiers à la poésie hébraïque mettant souvent face à face les uns avec les autres. Il s'est servi de mots et de constructions qui dénotent une influence sémitique dans son grec. D'aucuns ont argué que l'Évangile grec actuel a été traduit à partir d'un Évangile original araméen. Bien que cette théorie n'ait pas été généralement admise, il y a assez d'influences sémitiques dans la construction comme dans le style pour que les érudits en tirent la conclusion que l'auteur était un Juif habitué à penser et parler en araméen aussi bien qu'en grec.

Des preuves supplémentaires démontrant que l'auteur était un Juif de Palestine connaissant bien le pays d'avant 70 de notre ère sont les multiples références à des localités en Palestine. Les lieux mentionnés dans le Nouveau Testament uniquement dans Jean sont Enon (3.23), Béthanie au-delà du Jourdain (1.28), Ephraïm « voisine du désert » (11.54), Cana en Galilée (2.1, 11 ; 4.46 ; 21.2), le ravin du Cédron (18.1), la piscine de Bethesda avec ses portiques (5.2), la porte des Brebis (5.2), le réservoir de Siloé (9.7), le puits de Jacob (4.6), le Pavé de Gabbatha (19.13), le portique de Salomon (10.23), Sychar (4.5), la mer de Tibériade (6.1 ; 21.1) et la ville de Tibériade (6.23). Les références topographiques dans l'Évangile dénotent une connaissance du pays. L'auteur savait que le chemin le plus court entre Jérusalem et la Galilée passait par la Samarie (4.4) très près du puits de Jacob, le puits le plus profond en Palestine (4.11), derrière lequel se dressait le mont Garizim, la montagne sacrée des Samaritains (4.20). Les références au temple, aux piscines de Jérusalem, à la forteresse romaine et à son prétoire (18.28, 33) et à son Pavé, et la référence à Golgotha (19.17) démontrent l'excellente connaissance de Jérusalem et ses environs de ce temps. Le fait que l'auteur connaissait la Palestine du premier siècle de manière si détaillée ne peut être écarté avec tant de désinvolture.

Bien que l'auteur ait moins cité l'Ancien Testament (27 fois) que Matthieu (124 fois), Marc (70 fois), ou Luc (109 fois), il connaissait les thèmes et l'arrière-plan de l'Ancien Testament. En le citant, il suivit souvent le texte grec des Septante, mais par endroit celui de l'hébreu, et encore ailleurs semblait citer les Targoums de Palestine (traduction araméenne). Les prophètes font autorité (6.45) « et l'Écriture ne peut être abolie » (10.35), Abraham (8.65), Moïse (5.46), le serpent élevé dans le désert (3.14), la vision de Jacob à Bethel (1.51), le puits de Jacob (4.5 ss), la manne donnée dans le désert (6.31-33), le sacrifice de la Pâque, « et vous ne briserez aucun os » (19.36) ont tous été mentionnés. Il a parlé de la Palestine comme du pays où Jésus était « chez lui » et du peuple d'Israël comme étant « les siens » (1.11). Les figures du bon berger (10.1-18) et de la vigne (15.1-6) rappellent celles de l'Ancien Testament de la relation de Dieu avec Israël. Des passages des Psaumes (22.15, 18 ; 34.20 ; 35.19 ; 41.9 ; 69.4, 9, 21) et des passages d'Esaïe (6.10 ; 40.3 ; 53.1 ; 54.13) et de Zacharie (9.9 ; 12.10) ont été cités comme accomplis en Jésus et son ministère. Des similitudes entre Genèse 1 et Jean 1.1-8 peuvent être observées, et des relations entre le Prologue et la littérature de la Sagesse et de l'Ancien Testament ont été retrouvées. Bien des parallèles entre l'expérience de l'exode d'Israël et cet Évangile peuvent également être observés. L'Ancien Testament constitue l'arrière-plan pour la compréhension des expressions significatives « Je suis » dans Jean. L'auteur connaissait bien l'Ancien Testament.

Les rouleaux de la Mer Morte ont plus de points de contact avec Jean qu'avec tout autre livre du Nouveau Testament. Alors qu'il existe bien des différences entre Jean et les textes de Qumran, des concepts autrefois accrédités d'influences grecques sont trouvés dans ces documents. Un arrière-plan totalement helléniste n'est pas nécessaire pour expliquer l'Évangile de Jean. Les controverses dans l'Évangile sont celles qui seraient caractéristiques de la Palestine d'avant l'an 70 de notre ère, non pas de celles qui firent rage dans les Églises du début du deuxième siècle. Les controverses entre Jésus et ses opposants se poursuivirent plus tard dans le *Dialogue avec Tryphon* de Justin Martyr.

Des détails apparemment insignifiants dénotent la présence d'un témoin oculaire pour de nombreux événements. Une forte mise en relief de ce qui est vu, entendu et cru sur

la base du témoignage est évidente tout au long de l'Évangile. L'auteur était au courant non seulement d'actions d'apôtres spécifiquement nommés, mais aussi de leurs attitudes et sentiments à certaines occasions. Il présente individuellement André (1.40, 41 ; 6.8, 9 ; 19.22), et Philippe (6.5-7 ; 14.8, 9) tout comme Thomas (11.16 ; 14.5 ; 20.24-29), comme d'authentiques disciples. Il savait que Jésus s'était assis, fatigué, au bord du puits de Jacob (4.6), que les cinq pains étaient d'orge (6.9), qu'il y avait six jarres de pierre dans la maison à Cana (2.6), et que 153 poissons furent pris en Galilée (21.11). Il se souvenait de la couronne d'épines (19.5), des quatre soldats tirant au sort la tunique sans couture (19.23), du nom du serviteur du souverain sacrificateur dont Pierre avait tranché l'oreille (18.10), et du sang et de l'eau sorti du côté de Jésus (19.33-35). On a l'impression nette que ces détails et beaucoup d'autres sont rapportés par quelqu'un qui, les ayant vus, en a rendu témoignage.

RAPPORTS AVEC LES ÉVANGILES SYNOPTIQUES

Le problème le plus aigu en abordant l'étude de l'Évangile de Jean se trouve dans son rapport avec Matthieu, Marc ou Luc. Bien qu'un nombre de similitudes existent entre eux et Jean, les différences sont encore plus frappantes et sont source de problèmes pour l'étudiant attentif. Tournons notre attention d'abord vers les similitudes avant de parler des différences.

Les quatre Évangiles concentrent l'attention sur le ministère, la mort et la résurrection de Jésus. Le Prologue de Jean (1.1-18), comme les récits de l'enfance dans Matthieu et dans Luc servent d'arrière-plan au commencement du ministère de Jésus, alors que dans Marc ne se trouve qu'une déclaration préliminaire pour introduire l'Évangile (1.1). Tous les Évangiles couvrent le même espace de temps pour le ministère de Jésus, commençant par Jean-Baptiste et finissant par la résurrection. Tous les Évangiles sont aussi des documents attestant la foi en Jésus comme Christ et Fils de Dieu. On pourrait dire de la déclaration de Jean sur son objectif : « Ceci est écrit afin que vous croyiez que Jésus est le Christ,

le Fils de Dieu, et qu'en croyant, vous ayez la vie en son nom » (20.31) que c'est là aussi le but de chaque Évangile.

Certains événements se produisent dans Jean comme dans les Synoptiques. Le ministère de Jean-Baptiste est exposé dans les quatre Évangiles. Dans celui de Jean, cependant, l'accent principal est mis sur Jean-Baptiste comme témoin de Jésus-Christ, alors que son ministère et les thèmes essentiels de ses prédications retiennent moins l'attention. La première multiplication des pains est le seul miracle rapporté dans les quatre Évangiles. L'onction de Jésus à Béthanie vers la fin de son ministère a un parallèle dans Matthieu et Marc. Les quatre Évangiles mentionnent l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, le dernier souper, l'arrestation, les procès, et la crucifixion et résurrection du Christ.

Bien que les paroles de Jésus se ressemblent dans Jean et les Synoptiques, elles ne se trouvent pas toujours dans le même contexte. Cinq citations de l'Ancien Testament ont des parallèles dans les Synoptiques, bien qu'elles ne s'accordent pas mot à mot.

Mais il existe d'autres différences. Jean indique, en mentionnant au moins trois Pâques, un ministère d'une durée d'au moins deux ans pour Jésus. Si la fête dans Jean 5.1 était aussi la Pâque, alors le ministère de Jésus aurait duré plus de trois ans. D'autre part, en lisant les Évangiles synoptiques on a l'impression que le ministère de Jésus n'a duré qu'un an. Jean souligne beaucoup le ministère de Jésus en Judée et à Jérusalem, mais les Synoptiques mettent principalement l'accent sur le ministère galiléen et ne mettent en relief qu'une visite de Jésus à Jérusalem à la fin de son ministère. Dans Jean, le début du ministère en Judée eut lieu avant l'arrestation de Jean-Baptiste, préparant le ministère remarquable en Galilée décrit dans les Synoptiques. Jean témoigne aussi d'un ministère en Galilée bien qu'il ne soit pas souligné. D'un autre côté les Synoptiques confirment en quelque sorte un ministère en Judée centré autour de Jérusalem. La mention de Marie et Marthe dans leur maison de village (Lc 10), le fait que Jésus était bien connu du propriétaire de l'ânon du village voisin sur le Mont des Oliviers (Mc 11.3-6), et sa lamentation sur Jérusalem (Mt 23.37), indiquent que Jésus n'était pas un étranger à Jérusalem. Le ministère apparemment plus long dans l'Évangile de Jean permet de bien établir

la popularité de Jésus tout comme l'opposition qui conduisit à sa condamnation finale et sa mort.

Une grande partie des éléments textuels dans Jean est unique et n'a pas de parallèle direct dans les Synoptiques. Alors qu'ils rapportent un nombre de guérisons de lépreux et de démoniaques, Jean n'en mentionne pas. Il n'existe pas de cas comparables à l'appel d'André, de Philippe et de Nathanaël, au mariage de Cana, à la conversation avec Nicodème et la femme de Samarie, aux guérisons du paralytique à la piscine de Bethesda et de l'aveugle-né, à la résurrection de Lazare et au lavage des pieds des disciples. Jean omet le récit de la nativité de Jésus, né de la vierge Marie, le baptême de Jésus, sa tentation, la transfiguration, la Cène du Seigneur, son agonie à Gethsémané, et son cri d'angoisse sur la croix. Alors que ce sont des faits frappants, les Synoptiques eux-mêmes ne sont pas uniformes dans leurs éléments textuels. Chaque Évangile présente des enseignements et des événements uniques que l'on pourrait perdre de vue dans la tendance commune de vouloir les regrouper.

Un autre problème est créé par le fait que l'enseignement de Jésus est différent dans sa forme et ses emphases dans Jean. Dans les Synoptiques les paraboles de Jésus sont un élément important, mais elles font défaut dans Jean, bien que des idées similaires puissent y être trouvées. Les expressions « Je suis » dans Jean occupent une place centrale dans un bon nombre de discours de Jésus. Dans les discours, les exégètes ont reconnu des éléments de discussion rabbinique faisant défaut dans les Synoptiques. Le milieu où se produisent ces discussions est souvent différent de celui où elles ont lieu dans les Synoptiques. Des ressemblances aux concepts trouvés dans les rouleaux de la Mer Morte dénotent un milieu commun : la Palestine. Le style de l'enseignement de Jésus est tellement similaire à celui de l'auteur, qu'à certains endroits il est difficile de dire où s'achève l'enseignement de Jésus et où commence le commentaire de l'évangéliste. Dans Matthieu 11.27 on voit que Jésus a aussi employé un style d'une ressemblance frappante avec son enseignement dans Jean, et on a l'impression que l'évangéliste est profondément influencé par la manière d'enseigner de Jésus. Des érudits ont démontré que ce style pénètre tout le livre, rendant frustrantes les tentatives de discerner et délimiter les documents à la source de l'Évangile. Il devient de plus en plus clair que

Jésus n'est pas tributaire d'un ou de plusieurs Synoptiques, car les différences sont trop marquées et les correspondances trop peu nombreuses. Si l'auteur a utilisé certaines sources, elles furent très probablement orales, et il les a entièrement faites siennes. Jean 14.26 montre qu'il affirmait avoir l'aide surnaturelle du Saint-Esprit pour se rappeler les paroles de Jésus.

L'objection a été faite que le Jésus des Synoptiques est si différent de celui de Jean que l'auteur ne peut pas avoir été apôtre. Il était plutôt intéressé par la théologie que par l'histoire, et a déformé aussi bien qu'inventé des événements et enseignements pour présenter sa théologie. Tous les historiens interprètent les faits en sélectionnant et en jugeant les témoignages et cela est particulièrement vrai quand il s'agit de comptes rendus de témoignages oculaires. La méthode historique moderne toutefois n'est applicable qu'à des phénomènes présentant une certaine uniformité et considéré comme « normaux » par les êtres humains, ce qui exclut le miraculeux et l'unique. Cependant le cœur de l'Évangile est que Dieu a agi et parlé d'une façon unique par son Fils Jésus-Christ (Hé 1.1, 2). Sans cette conviction il n'y aurait ni bonne nouvelle ni Évangiles. Ce livre de Jean affirme de manière répétée qu'il présente une histoire authentique. Il faudrait l'examiner d'abord sur ses propres revendications et non le juger *a priori* sur la base d'une source historique. Ses données ne sont pas en désaccord avec les Synoptiques et peuvent autant qu'eux revendiquer l'authenticité historique. Les différences doivent être considérées dans l'optique de l'objectif de l'auteur et de la connaissance qu'il avait de ceux à qui il destinait l'Évangile en premier lieu. Que Jésus n'ait été capable d'enseigner que d'une seule manière c'est limiter son génie et aller à l'encontre d'un témoignage important. Les limites du présent commentaire interdisent l'exploration détaillée de ces problèmes, mais ils seront évoqués d'une manière sommaire. Il est préférable de considérer tous les Évangiles comme contribuant à l'image complète de Jésus, chacun présentant sa propre version avec ses points forts. Quels que soient les problèmes se créant ainsi, ils seront moins graves que ne serait le rejet d'une partie importante des éléments existants.

DATE ET LIEU DE RÉDACTION

La tradition de l'Église primitive place l'Évangile de Jean comme le dernier Évangile du Canon écrit à la fin du premier siècle à Ephèse. Cette date est largement acceptée. Quelques érudits du dix-neuvième siècle se sont efforcés de repousser cette date jusqu'à la fin du deuxième siècle pour allouer du temps au développement de sa « haute christologie ». La découverte en Egypte du fragment de John Rylands de Jean 18.31-33, 37, 38, daté de la première moitié du deuxième siècle, ainsi que la découverte du Papyrus 2 d'Eger-ton ont rendu cette position intenable. Sur la base de certains témoignages internes et externes, quelques exégètes ont récemment avancé une date d'avant l'an 70 de notre ère. Cette proposition n'a recueilli que peu d'adhésion, pas plus que celles de situer le lieu d'écriture en Alexandrie ou à Antioche de Syrie. Rien dans le texte ne justifie la fixation d'une date qui soit en contradiction avec la solide tradition de l'Église primitive, et cette tradition semble être la plus raisonnable.

BUT

L'auteur exprime clairement son but comme étant évangélique dans 20.30, 31. Il choisit et présente les données dans le livre comme autant de « signes » (miracles) « faits en présence des disciples » afin que les hommes croient que Jésus est le Messie, le Christ, le Fils de Dieu. L'auteur avait certainement à l'esprit l'incroyant, qui avait besoin d'accepter Jésus comme le Christ et être amené à croire pour avoir part au salut. Il avait aussi en vue le chrétien dont la foi devait être fortifiée et approfondie.

Certains érudits voient le but évangélique de l'auteur comme un effort spécial pour donner à l'Évangile un caractère hellénistique dans sa présentation aux nations. Il existe un nombre de points de contact entre son enseignement et les concepts hellénistiques tel le *Logos*, facilitant la présentation du christianisme aux nations. Bien qu'il n'y ait pas de mention spécifique des nations dans l'Évangile, rien non plus ne s'y trouve qui les exclurait de son message. Les Grecs de 12.20 étaient des prosélytes. Dieu a exprimé son amour pour

le monde en donnant son Fils unique pour sauver le monde (3.16, 17) par le moyen de la croix qui attire tous les hommes (12.32), ce qui inclut toutes nations. Le but de Jésus était de mourir non seulement pour la nation mais pour tous les enfants de Dieu « dispersés » (11.52) et de les rassembler en un seul troupeau (10.16). L'auteur a soin de traduire les termes araméens qui ne seraient pas intelligibles au monde de langue grecque et choisit des expressions qu'il peut comprendre. Mais il enseigne beaucoup de choses incompatibles avec la philosophie grecque ou les religions syncrétistes païennes.

D'autres pensent que dans son objectif évangélique l'auteur avait en vue le judaïsme de langue grecque de la dispersion, et cela semble vraisemblable. Des arguments entre Jésus et « les Juifs » montrent clairement que Jésus se disait être le Messie accomplissant les Écritures de l'Ancien Testament. Ceci serait particulièrement utile dans l'appel fait aux Juifs de la dispersion afin de l'accepter comme leur Messie et de le suivre. Ce n'est pas en suivant leurs chefs, à qui se rapporte souvent le terme « les Juifs » dans cet Évangile, mais en suivant le Christ qu'ils pouvaient trouver la vie éternelle promise par Dieu. Alors que l'incrédulité et l'opposition sont mises en évidence dans Jean, le fait que beaucoup crurent en lui est également relaté. Ces éléments pouvaient être utilisés pour combattre bien des arguments contre Jésus invoqués par les rabbins.

D'après certains érudits un des objectifs essentiels de l'Évangile était de corriger des malentendus concernant le ministère et la relation de Jean-Baptiste avec Jésus. En considération de Actes 18.24 ; 19.1-7, certains ont posé le principe d'une secte baptiste asiatique du premier siècle qui aurait considéré Jean-Baptiste comme le Messie, bien qu'il existe peu de preuves quant à l'existence d'un tel groupe. Les Actes ne parlent que des douze disciples à Ephèse qui avaient accepté le baptême de Jean-Baptiste sans rien savoir du Saint-Esprit (voir Jn 7.39), mais il n'y a pas de preuve qu'ils le prenaient pour le Messie. Ils n'opposèrent pas de résistance à l'enseignement de Paul et au baptême en Christ. Il est possible qu'une telle secte ait existé au premier siècle, et l'auteur peut avoir eu comme deuxième priorité d'opposer des arguments à leurs prétentions et de les rectifier. Alors que Jean-Baptiste est très considéré dans cet Évangile comme envoyé de Dieu (1.6) pour rendre témoignage à Israël

(1.7, 8, 31 ; 3.29) concernant Jésus, et ce au même titre que les miracles et les Écritures (5.33-40), il n'occupe pas une place assez grande pour qu'on puisse considérer cela comme un but majeur de l'Évangile.

On a suggéré que l'auteur avait l'objectif polémique de combattre une hérésie précoce, parfois appelée Docétisme, qui niait la réalité de l'humanité de Jésus et enseignait qu'il n'en avait que « l'apparence » (grec, *dokeo*). Tout en n'étant pas encore pleinement développée, cette hérésie se voit plus clairement dans les épîtres de Jean, où ce dernier enseigne explicitement contre cette hérésie. Alors que l'Évangile souligne résolument la nature divine de Jésus, il enseigne aussi que « la Parole a été faite chair, et elle a aussi habité parmi nous » (1.14). Sa mort a été historiquement réelle, attestée par les témoins oculaires qui virent l'eau et le sang (19.33-35). Un nombre de détails présentent Jésus comme un véritable être humain. Cette insistance sur l'humanité de Jésus a pu être un thème important de l'auteur et historiquement l'Évangile a été utilisé dans ce sens. Mais pour bien comprendre son objectif il faut revenir à 20.30, 31 où l'auteur affirme avoir écrit en vue de la conversion des hommes et afin de fortifier leur foi.

ARRIÈRE-PLAN RELIGIEUX

L'expérience religieuse de l'auteur est étroitement liée au but du livre. De nombreuses influences ont été proposées par des érudits pour ce cadre culturel. Les plus significatives, soulignées par de récents chercheurs, sont au nombre de trois : la pensée grecque, le gnosticisme, et le judaïsme de Palestine. Des recherches ont été faites sur le contexte hellénistique de cet Évangile, parallèlement avec Philo, Juif influent contemporain de Jésus, écrivant en Alexandrie, Egypte. C.H. Dodd a soigneusement exploré la littérature hermétique des deuxième et troisième siècles de notre ère pour trouver des points de contact, bien qu'elle soit manifestement plus tardive que l'Évangile. Un niveau plus précoce de ces éléments est postulé, mais les différences dépassent de loin les similitudes aussi bien dans Philo que dans la littérature hermétique. Les manuscrits de la Mer Morte, récemment découverts, montrent des concepts helléniques, ce qui indique à

quel point de tels concepts avaient pénétré le judaïsme palestinien du premier siècle de notre ère. Il n'est pas nécessaire de chercher à l'extérieur de la Palestine pour découvrir cet aspect des écrits johanniques.

Rudolf Bultmann suit l'école de l'Histoire des Religions et postule le gnosticisme comme source principale de la pensée de cet Évangile. Il croit que l'auteur était un converti d'une secte baptiste gnostique et attire particulièrement l'attention sur un mythe antérieur au christianisme relatif à un rédempteur gnostique, lequel, selon Bultmann, est à l'arrière-plan d'une grande partie de l'enseignement dans ce livre. Cependant, le plus ancien témoignage attestant du gnosticisme en tant que mouvement est du deuxième siècle de notre ère. L'existence d'un tel mythe n'est fondée sur aucune preuve tangible. Malgré ses efforts, Bultmann n'a pas réussi à démontrer l'existence d'un gnosticisme développé dans cet Évangile. Certains concepts ont pu naître au premier siècle et devenir centraux plus tard dans le gnosticisme, mais le gnosticisme semble être issu du christianisme, et non le contraire.

Beaucoup plus évidente est l'influence du judaïsme dans l'Évangile. Nous avons déjà fait référence à la connaissance détaillée que manifeste l'Évangile des pratiques juives et des croyances concernant le Messie dans la Palestine d'avant l'an 70 de notre ère. Une connaissance approfondie de l'Ancien Testament et de ces portions des Psaumes et des prophètes utilisées par l'Église primitive dans son enseignement est également évidente. D'autre part, les textes de Sagesse de l'Ancien Testament se retrouvent aussi dans cet arrière-plan. Paul note le grand intérêt que portent les Juifs aux miracles (1 Co 1.22), et cet Évangile prête une attention particulière aux miracles de Jésus en tant que « signes ». Plus on apprend sur le judaïsme de Palestine du premier siècle, plus on voit que Jean reflète ce cadre culturel.

Il est manifeste que le christianisme primitif est aussi à l'arrière-plan. La relation étroite de l'Évangile avec la prédication, l'enseignement et les pratiques de l'Église primitive est évidente. C'est à quoi on pouvait s'attendre si l'on s'en tient à l'identité de l'auteur suggéré antérieurement. L'arrière-plan religieux de ce livre se trouve principalement dans le judaïsme de Palestine et le christianisme primitif.

UNITÉ DU LIVRE

Confrontés aux questions posés par la disposition des événements dans Jean, certains érudits ont suggéré que des portions du présent texte ont été déplacées. Une telle redistribution du texte peut être observée dans la traduction de la Bible de Mofatt. La suggestion la plus radicale est probablement celle de Bultmann dans son commentaire. Il est intéressant de noter que les érudits ayant proposé de redistribuer les textes ne sont pas d'accord entre eux sur les passages à inclure et à quels endroits il faut le faire, et leurs reconstructions textuelles ont créé plus de problèmes qu'ils n'en ont résolu. Tous les passages soi-disant déplacés peuvent être expliqués dans leur présent contexte, et n'ont pas besoin d'être réarrangés d'après une quelconque théorie.

Certains ont proposé que le chapitre 21 ne faisait pas partie de l'œuvre originelle mais était une addition ultérieure. Bien que ce passage puisse paraître un peu étrange, une étude attentive et comparative du vocabulaire, du style et de la structure de ce chapitre avec le reste de l'Évangile rend compte d'un même style. Le chapitre 21 doit être considéré comme parti intégrante de cette œuvre complète. Incidemment il faut dire qu'il n'existe pas de preuve textuelle que cet Évangile ait jamais circulé sans le chapitre 21.

TEXTE

Le texte grec de cet Évangile est heureusement étayé de plusieurs anciens manuscrits. En plus du témoignage dans les grands textes du quatrième et cinquième siècle tel que Vaticanus (B), Sinaiticus (Aleph), Alexandrinus (A), Washington (W), et du texte gréco-latin un peu plus tardif Bezae (D), il existe sur papyrus davantage de copies de Jean que de tout autre livre du Nouveau Testament. P 66 datant d'environ 200 de notre ère comporte des extraits de presque tous les chapitres de l'Évangile, et P 75 de la même époque contient une grande partie des chapitres 1 à 15. P 52 (environ 130), le fragment de John Rylands de Jean 18, est la portion la plus ancienne de tout livre du Nouveau Testament. P 45, le Chester Beatty Papyrus, contient des parties de Jean 10 et 11 et date du troisième siècle. De plus, la version en latin ancien,

syriaque ancien, bohairique et copte sahidique, la Vulgate latine et autres versions anciennes et citations des pères de l'Église fournissent une abondance d'excellentes preuves textuelles. Le problème textuel majeur du livre est dans Jean 7.53 - 8.11 qui traite de la femme surprise en adultère. Voir les commentaires sur ces versets pour la discussion du problème.

STYLE

Le volume 18 du Living Word Commentary, *The Letters of John* par J.W Roberts, contient une très bonne discussion sur le style de Jean, avec des références à l'Évangile aussi bien qu'aux épîtres, et le lecteur est prié de consulter ce livre pour une information plus ample.

Parmi les traits stylistiques notables trouvés dans l'Évangile sont les expressions marquant les contrastes, comme lumière et ténèbres, chair et esprit, terrestre et céleste, vie et mort, voir et être ou devenir aveugle, amour et haine, se réjouir et pleurer. Un autre trait important est l'incompréhension à l'égard de Jésus manifestée par la multitude des chefs juifs, et même de ses propres disciples. Son enseignement profondément spirituel est interprété par eux dans un sens uniquement terre à terre et matériel. L'incompréhension conduit Jésus généralement à enseigner encore, pour les aider à saisir la signification spirituelle. La même chose peut être observée dans les Évangiles synoptiques où l'incompréhension des paraboles vient du manque de compréhension de leur signification spirituelle (Mc 4.12, 13). La référence à la destruction du temple et son relèvement en trois jours (illustrant sa résurrection) fut mal comprise et interprétée comme une prétention à reconstruire le temple matériel (2.18-21; Comp. Mt 26.61 ; Mc 14.58).

L'auteur utilise aussi des mots à double sens comme dans 1.5 où le mot « accueilli » peut aussi être traduit « compris » et dans 3.3 où « de nouveau » peut aussi signifier « d'en haut ».

Des déclarations critiques ou erronées de la part d'opposants de Jésus s'avèrent posséder un sens plus profond que ne réalisaient ces opposants. Jean s'efforce de mettre cela en exergue pour les lecteurs. Cette caractéristique est appelée

l'ironie de Jean. Des thèmes comme la vraie origine de Jésus et le fait qu'il est le vrai roi des Juifs sont traités avec ironie dans plusieurs passages.

L'auteur affectionne aussi les notes explicatives dans ses récits, souvent placées entre parenthèses dans les traductions.

SOMMAIRE DE L'ÉVANGILE DE JEAN

- I. Prologue, 1.1-18
- II. Le ministère public de Jésus, 1.19 - 12.50
- III. Le dernier souper, 13.1 - 17.26
- IV. La gloire de Jésus révélée par la croix et la résurrection, 18.1 - 20.29
- V. Dessein, 20.30, 31
- VI. Nouvelle apparition du Ressuscité, 21.1-25

II

Prologue 1.1 - 18

Le prologue a fait l'objet de vives controverses parmi les érudits. Certains n'ont vu que peu ou pas de liens entre le prologue et le corps essentiel de l'Évangile. Ils l'ont considéré comme une introduction destinée principalement à attirer l'attention des lecteurs grecs ou hellénistes par l'emploi de certains termes, en particulier *Logos*, la Parole, qui leur était familier. D'autres, frappés par le côté poétique du prologue, l'ont vu originellement comme un hymne ancien repris avec certains changements par l'auteur pour introduire son Évangile. Il est vrai que certaines parties du prologue se prêtent à une structure de type poétique. Cependant, tous ceux qui le considèrent comme un poème doivent admettre que la structure poétique est interrompue à certains endroits importants, ce qui remet fortement en question de telles théories. Bien que le prologue ait pu être d'une certaine façon un hymne ancien parmi les chrétiens primitifs, il est préférable de le considérer simplement comme une composition de l'évangéliste lui-même dans son dessein de faire remonter l'origine de Jésus-Christ à l'ultime et éternelle existence avec Dieu. Le prologue, comme l'ouverture d'un opéra, expose un nombre de « *motos* » principaux de l'Évangile et doit être compris comme étroitement lié au corps du livre.

Les premiers versets rappellent fortement le récit de la création dans Genèse 1. Le témoignage de Jean-Baptiste, « un homme envoyé par Dieu », comme tous les prophètes avant lui, pointe en direction de cet effort rédempteur suprême de Dieu pour son peuple, l'envoi de son Fils unique. Il introduit le thème de l'acceptation et du rejet, de la foi et de l'incrédulité qui est développé tout au long de l'Évangile. Les thèmes de la vie (v. 4), de la lumière (v. 4), des ténèbres (v. 5), du témoignage (v. 7), du monde (vs. 9, 10), du Fils unique et du Père (vs. 14, 18) se rencontrent de manière marquante dans

¹ Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. ² Elle était au commence-

l'Évangile. Le livre montre comment la gloire de Dieu peut être vue en Jésus-Christ, comment la « grâce pour grâce » de Dieu a été accordée à « ceux qui croient en son nom », et comment ce Fils unique a fait connaître le Père. Alors que le terme *Logos*, la Parole, n'apparaît pas avec ce sens après le Prologue, les idées utilisées pour décrire la divinité de Jésus-Christ comme la Parole de Dieu dans le corps de l'Évangile font ressortir la pleine signification du *Logos*. Il n'est pas nécessaire de supposer qu'il y aurait rupture totale entre le Prologue et le reste du livre.

[1, 2] Par ces paroles d'ouverture Jean ramène le lecteur à Genèse 1.1. Le **commencement** se réfère à la situation d'avant la création, puisqu'il n'est pas fait référence à l'œuvre de la Parole avant le verset 3. Avant le monde et le temps, la Parole existait déjà. Le verbe **était** met en exergue l'existence, et l'emploi de l'imparfait donne le sens d'un état permanent. On trouve le même accent placé sur l'existence dans Jean 8.58. La Parole qui, à un moment de l'histoire, est devenue chair et a habité parmi les hommes dans la personne de Jésus-Christ a préexisté avec Dieu de toute éternité avant la création et le temps (1.14). C'est ainsi que Jean-Baptiste peut affirmer que Jésus est celui qui « vient d'en-haut » pour faire connaître Dieu aux hommes (3.31 ; Comp. 1.18).

La Parole était **avec (pros) Dieu** dans une communion personnelle et dans la plus étroite association. L'idée d'association étroite donnée par *pros* se trouve aussi dans le Nouveau Testament dans Matthieu 13.56 ; Marc 6.3 ; 1 Jean 1.1. Dans le texte grec l'article défini est employé avec **Dieu** établissant la distinction entre Dieu et la Parole. Jean se réfère de nouveau à l'étroite association entre le Fils et le Père à la fin du Prologue (1.18). Ainsi c'est la Parole qui peut révéler Dieu le plus pleinement. Quelles que soient les révélations que Dieu a accordées par le moyen d'hommes qu'il a envoyés dans le passé, elles trouvent leur apogée dans la Parole (voir Hé 1.1, 2).

La deuxième occurrence de **Dieu** dans le texte grec est sans l'article. Alors que certains exégètes expliquent

ment avec Dieu. ³ Tout a été fait par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle.

l'absence de l'article par la règle que le nom attribut précédant le verbe est généralement sans article, un tel nom peut aussi exprimer la qualité ou la nature d'une personne ou d'une chose. Ici Jean décrit la nature de la Parole. Le *Logos*, sans être identifié avec le Père, partage la nature divine et est pleinement Dieu. Ce verset affirme que la Parole existait comme une personne, qu'elle était pleinement Dieu. Les affirmations de Jean sont distinctes des spéculations sur le *Logos* du judaïsme hellénistique, et des idées gnostiques sur les puissances intermédiaires entre Dieu et le monde.

Le Nouveau Testament n'appelle pas souvent Jésus « Dieu » (Jn 1.1, 18 ; 20.28 ; Tt 2.13 ; Hé 1.8 ; 2 P 1.1 ; 1 Jn 5.20 et peut-être Rm 9.5). Peut-être est-ce dû au fait que le christianisme a ses racines dans le judaïsme, et que tous les auteurs du Nouveau Testament, hormis l'exception possible de Luc, étaient Juifs. Même ici dans ce verset le mot « Dieu » n'est pas tant un titre qu'une description de la nature de Christ dont le but est de poser l'arrière-plan de ses activités futures. Cela évite aussi que la communauté païenne ne reçoive l'impression que Jésus était un deuxième Dieu dans un sens polythéiste.

[3] **Tout** inclut toutes choses créées (Comp. Col 1.16). **A été fait** ou « a reçu l'existence », traduit le verbe grec utilisé généralement dans la version grecque de l'Ancien Testament à travers Genèse 1 pour décrire l'action créatrice de Dieu. **Par elle** exprime le fait que Dieu en tant que créateur a appelé à l'existence tant ce qui est céleste que ce qui est terrestre par la Parole, comme son instrument ou agent de création. Ayant énoncé positivement l'œuvre de Christ dans la création, Jean énonce maintenant la même chose négativement, pour y ajouter du poids.

La ponctuation trouvée dans le texte de la Colombe est celle de la plupart des traductions. Bon nombre des premiers pères de l'Église qui ont commenté ce passage lui ont donné cette ponctuation : rien n'a été fait sans elle ; ce qui a été fait était vie en elle. Puisque les plus anciens manuscrits grecs avaient peu de signes de ponctuation, les traducteurs peuvent

⁴ En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

⁵ La lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas accueillie.

être confrontés à un dilemme quant à la fin d'une phrase ou d'un verset. Pourtant il semble que la Colombe a une ponctuation davantage en harmonie avec la pensée générale du passage.

[4] En plus de la création de tout (v. 3), l'action de la Parole dans le monde des hommes (v. 4) met en relief l'aspect intellectuel, moral et spirituel de la vie et de la lumière. Le mot *vie* revient trente-six fois dans cet Évangile et le verbe *vivre* seize fois. Dans 20.31 Jean énonce que le but principal de la rédaction de cet Évangile est que les hommes « puissent avoir la vie en son nom » (Comp. 10.10). Posséder la vie éternelle, c'est connaître Dieu et le Christ que Dieu a envoyé (17.3). Jésus dit, « Je suis la vie » (11.25 ; Comp. Ap 1.18). Croire en lui est la manière dont les hommes reçoivent la vie éternelle (3.16, 36 ; 5.24 ; 20.31). La lumière est aussi un terme préféré de Jean. Jésus enseigne, « Je suis la lumière du monde » (8.12 ; Comp. 9.5). En croyant à la lumière les hommes peuvent devenir « enfants de la lumière » (12.36). La lumière avait été un symbole du divin dans plusieurs religions païennes. Elle a aussi été associée à certaines fêtes et cérémonies juives. La lumière a souvent accompagné les révélations de Dieu faites aux hommes et sa Parole a été qualifiée de lumière (Ps 119.105).

[5] Dans la création régnait partout le chaos, et les ténèbres étaient à la surface de l'abîme ; puis la lumière dissipa les ténèbres en brillant sur elles (Gn 1.3). *Brille* (*phainei*), au temps du présent, indique que la lumière brille sans arrêt. Comme la lumière est employée ici dans un sens moral et spirituel, ainsi les ténèbres signifient l'obscurité spirituelle de l'homme éloigné de Dieu et tâtonnant dans les ténèbres de ses peurs, doutes, anxiétés, ignorance, péchés, et haine pour le bien. La lumière perce les ténèbres, les refoule, car l'obscurité décrit l'hostile rébellion contre la volonté de Dieu.

Ne l'ont pas accueillie traduit le verbe grec *katelabén*, qui peut signifier « saisir avec l'esprit », de là, « comprendre ou percevoir ». Il peut aussi signifier « s'emparer dans un sens

⁶ Il y eut un homme envoyé par Dieu, du nom de Jean.

⁷ Il vint comme témoin pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous croient par lui.

hostile », de là « surmonter, conquérir », qui est le sens mis en relief par les traductions les plus récentes. Il est possible que Jean jouait intentionnellement sur le double sens du mot grec incluant ainsi les deux idées. Jean utilisait des mots à double sens dans le but de transmettre son message. Les ténèbres spirituelles ne comprennent ni ne retiennent la lumière et, si hostile que soit leur opposition, ne peuvent recouvrir la lumière (12.35, 36 ; 2 Co 4.6 ; Ep 5.8, 9 ; 1 P 2.9 ; 1 J 2.8 ; Comp. Mt 5.14-16).

[6] Ce verset introduit le ministère et le témoignage de Jean-Baptiste. Les cinq premiers versets ont mis l'accent sur la Parole dans sa relation à la création et à l'homme. **Il y eut un homme** signifie littéralement « un homme parut ». Il est **envoyé par Dieu**, une référence précise à la mission confiée par Dieu à Jean-Baptiste. Cet Évangile situe le début du ministère terrestre de Jésus là où le fait Marc, par l'œuvre préparatoire de Jean-Baptiste.

[7] Le dessein de Jean-Baptiste était de **rendre témoignage à la lumière**. Le mot *témoignage* est très important dans l'Évangile : le nom s'y trouve quatorze fois, et le verbe « rendre témoignage » trente-neuf fois. On trouve un nombre de témoins importants du Christ dans l'Évangile : Jean-Baptiste (1.7, 8, 15, 29-34 ; 3.27-30 ; 5.33-35), la femme samaritaine (4.39), les œuvres de Jésus (5.36 ; 10.25), les Écritures (5.39, 40), la multitude à la résurrection de Lazare (12.17), le Saint-Esprit et les apôtres (15.26, 27), et Dieu le Père (5.32, 37 ; 8.18). Jésus aussi rend témoignage à lui-même (8.13-18) aussi bien qu'à la vérité (18.37). Cet Évangile est écrit par quelqu'un qui rend un témoignage personnel et garantit les choses qu'il rapporte, car c'est un témoin oculaire (19.35 ; 21.24). Mais il utilise le terme *témoin* non seulement dans le sens de « témoin oculaire » mais aussi dans celui de témoignage pour établir la vérité, et aussi dans le sens de confession. Le témoignage de Jean-Baptiste est à la lumière, personnifiée en Jésus-Christ, afin que tous croient. Cet Évangile de même que tout le Nouveau Testament énonce que la foi est la

⁸ Il n'était pas la lumière, mais (il vint) pour rendre témoignage à la lumière. ⁹ C'était la véritable lumière qui, en

réponse au témoignage ou témoin (Rm 10.17). Alors que dans l'Évangile de Jean on ne trouve pas le nom « foi », le verbe **croire** revient à maintes reprises. Les Évangiles synoptiques soulignent que Jean-Baptiste est le messager qui « prépare le chemin du Seigneur » comme l'avaient prédit les prophètes (Mt 11.10 ; Mc 1.2 ; Lc 7.27), et ils prêtent attention à sa prédication et son baptême de repentance. L'Évangile de Jean, cependant, met en relief le témoignage du baptiste à Jésus-Christ.

[8] Parce que la mission de Jean était de rendre témoignage à la lumière, il est clair qu'il **n'était pas la lumière**. Apparemment, il y avait certaines personnes à Ephèse qui exaltaient beaucoup la position de Jean-Baptiste (Ac 19.3, 4). Peut-être y en eut-il d'autres qui avaient glorifié Jean-Baptiste jusqu'à considérer qu'il était, lui, la lumière (toutefois cette hypothèse n'a pas été prouvée) ; ainsi cet Évangile se réfère-t-il constamment à lui dans son rôle moindre, celui de simple témoin à Jésus-Christ. En lisant cet Évangile on a le sentiment que les propres disciples de Jean avaient de la difficulté à accepter son rôle subordonné (3.26). Alors que Jean était « envoyé par Dieu », Jésus était aussi celui « que Dieu a envoyé » (3.17, 34 ; 4.34 ; 5.23, 24, 30, 36-38 ; 6.29, 38, 39, 44, 57 ; 7.16, 18, 28, 29, 33 ; 8.16, 18, 26, 29, 42 ; 9.4 ; 10.36 ; 11.42 ; 12.44, 45, 49 ; 13.20 ; 14.24 ; 15.21 ; 16.5 ; 17.3, 8, 18, 21, 23, 25 ; 20.21). La mission de Jean était d'être témoin. La mission de Jésus-Christ était d'être la Parole incarnée, la lumière.

[9] La Parole est la **vraie lumière**. Véritable est la traduction de *alèthinos*, qui signifie « véritable, réel, authentique » dans les écrits de Jean et doit être distingué de *alèthès* qui s'applique aux déclarations et témoignages qui sont vrais en opposition à ceux qui sont faux. Puisque Jésus est la véritable lumière alors que Jean-Baptiste ne l'est pas, la meilleure traduction est bien « la lumière véritable ». *Alèthinos* décrit les vrais adorateurs de Dieu (4.23), le vrai pain venu du ciel (6.32), le vrai cep (15.1), et le seul vrai Dieu (17.3). **Venant** peut aussi bien se rapporter à **lumière** qu'à **homme**. La Colombe suit la première proposition et traduit donc **la lumière...**

venant dans le monde, **éclaire tout homme**. ¹⁰ Elle était dans le monde, et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a pas connue.

venant dans le monde. Compris dans ce sens, le verset 9 est la première référence dans cet Évangile à la venue de Christ dans le monde (Comp. 1.14). Cette déclaration peut être comparée avec Esaïe 9.1, 2 (Comp. Mt 4.16). Jean parle encore ailleurs de la lumière venue dans le monde 3.19 ; 12.46).

Certains érudits ont estimé que Jean se trouvait sous forte influence grecque et voient ici une référence à l'idée stoïcienne de la Raison divine (*Logos*) qui **éclaire tout homme** dans le monde. Quoi qu'il y ait probablement des points de convergence avec des concepts grecs, le cadre culturel et religieux propres à cet Évangile est l'Ancien Testament et le judaïsme. Le verset suivant ne parle pas d'une lumière naturelle ou universelle permettant à l'homme de reconnaître la vraie **lumière** quand elle viendrait dans le monde. Au lieu de cela, la pensée du Prologue est que Christ est la véritable **lumière** qui est venue pour donner de la lumière à tout homme. La lumière révèle aussi à l'homme ce qu'il est. Certains la fuient parce qu'ils ne veulent pas que leurs œuvres soient révélées, alors que d'autres viennent à la lumière avec joie (3.19-21). Certaines traductions laissent entendre que Christ éclaire « tout homme venant dans le monde », mais ce n'est pas ce que dit Jean. La lumière venant dans le monde donne la lumière à tout homme.

[10] Le mot **monde** (*kosmos*) est très significatif et se trouve soixante-dix-huit fois dans Jean avec diverses significations. A certains endroits, le monde se réfère à toute la création (17.5, 24 ; 21.25). En général, il signifie le monde qui peut recevoir ou rejeter la vraie lumière. C'est le monde des hommes (3.16 ; 7.4 ; 8.12 ; 12.19 ; 16.33). Le monde désigne en outre l'état de péché, les hommes hostiles et opposés à Dieu, qui ont cependant besoin du salut que Dieu seul peut donner (3.17 ; 7.7 ; 12.31 ; 16.20, 33). Dans les versets 9 et 10, le monde signifie tous les humains, tous les hommes. Pourtant, ce monde des humains, qui **a été fait** par la Parole, avait la capacité de la connaître ou de la rejeter. Il est remarquable que ce monde créé par Dieu au moyen de la Parole n'ait pas

¹¹ Elle est venue chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçue ; ¹² mais à tous ceux qui l'ont reçue, elle a donné le

su reconnaître celle-ci. Ce monde n'est plus tel que Dieu le voulait. Le mot *gnôsis* (« connaissance ») ne se trouve pas dans l'Évangile, mais les verbes *ginôskein* et *eidenai* « savoir » sont continuellement employés par Jean, apparemment avec peu de distinction. Ces verbes décrivent non seulement la connaissance humaine ordinaire des faits mais aussi l'identification personnelle, la réponse spirituelle à Dieu et à son Fils Jésus-Christ. Cette dimension personnelle de la connaissance est en réalité le concept hébreu de la connaissance et contraste avec l'idée grecque qui était principalement intellectuelle. Le concept hébreu n'impliquait pas seulement la compréhension mais aussi des relations significatives entre personnes qui ne peuvent se réaliser que dans une pleine acceptation de l'une par l'autre. Le contraire de ce genre de connaissance n'est pas l'ignorance, mais le péché, la rébellion et l'incrédulité.

[11] **Les siens** (littéralement, « ses propres choses ») traduit une expression neutre utilisée aussi dans 19.27 quand le disciple aimé prit Marie « chez lui ». La référence est spécifiquement à Israël, le pays et le peuple. **Les siens** employé la seconde fois est masculin et se réfère au peuple d'Israël.

[12] La connaissance dans le verset 10 correspond à la foi qui s'exprime par l'obéissance. Les hommes ne sont pas par nature **enfants de Dieu**, et on ne peut pas leur attribuer cette qualité d'**enfants de Dieu** du fait que Dieu est leur créateur. Les hommes ont reçu le **pouvoir** (*exousia*) ou « le droit » de devenir enfants de Dieu. Pour entrer en possession de ce droit les hommes doivent accepter Christ, ils doivent croire **en son nom**. Comme l'explique le verset suivant, cette foi obéissante inclut le baptême, la seconde naissance d'eau et d'Esprit (3.5). **Fils** (*huios*) est appliqué seulement par Jean à Jésus. Jean emploie *tékna* (**enfants**) pour parler des croyants. La Colombe traduit **croient en son nom** comme le texte grec puisque l'emploi du temps présent souligne non seulement que le croyant a personnellement accepté Christ par la foi, mais aussi que sa foi est durable. « Croire en » ou « au » est typiquement une expression de Jean, qui revient trente-six

pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom ¹³ et qui sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu.

¹⁴ La Parole a été faite chair et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité ; et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme celle du Fils unique venu du Père.

fois dans l'Évangile et trois fois dans 1 Jean. Le plus souvent l'expression se réfère à croire en Christ. Elle implique non seulement un acquiescement intellectuel, mais aussi une confiance personnelle et une pleine acceptation de Christ comme Seigneur ainsi que l'obéissance, comme le montre 3.36. Croire en Jésus c'est accomplir l'œuvre de Dieu (6.29). Croire en Jésus c'est recevoir Jésus, c'est être né de Dieu, né de nouveau ou d'en-haut, né d'eau et d'Esprit (3.3, 5). On ne peut faire aucune différence entre croire *au nom* de Jésus et croire *en* Jésus, puisque le nom est l'équivalent de la personne dans la pensée biblique.

[13] Être enfant de Dieu et jouir de la vraie vie par Christ signifie qu'on est **né de Dieu**. Être Juif signifiait que la personne était née physiquement dans la nation juive. Ici est mentionné brièvement, et sera développé dans le chapitre 3, que devenir un enfant de Dieu ne dépend pas de la naissance physique, parce qu'il n'appartient pas à la volonté de l'homme de faire un enfant de Dieu. La nouvelle vie en Christ ne dépend pas du sang, d'être de la descendance physique d'Abraham ou de tout autre ancêtre. Cela ne dépend pas de l'amour physique, c'est-à-dire **la volonté de l'homme**, littéralement « la volonté de l'époux ». **La chair** signifie ici la nature humaine de l'homme, naturelle et limitée comme opposée au pouvoir éternel et illimité de Dieu (3.6 ; 6.63). Ceux qui sont nés de Dieu sont enfants de Dieu et reçoivent gratuitement le don de filiation par le Fils de Dieu, le Fils unique.

[14] Ici se trouve le fait central du christianisme : la Parole qui créa tout, et était la lumière des hommes, **a été faite chair** à un moment particulier du temps et dans une vie humaine, Jésus de Nazareth. Tout en continuant d'être le Fils de Dieu, la **Parole** (*Logos*) a été faite **chair**. Jean se démarque des idées qui considéraient le *Logos* comme déterminant l'ordre et le système de l'univers incapable de devenir chair.

Il affirme que le pouvoir responsable de toute la création, de l'organisation et des lumières de toute la création (incluant la vie morale et spirituelle de l'homme) est devenu un être humain.

A **habité** signifie littéralement : « a vécu dans une tente ou tabernacle ». Alors que cette image peut symboliser la demeure temporelle du corps humain, considéré comme une tente ou tabernacle (2 Co 5.1 ; 2 P 1.14), l'expression se réfère plus naturellement à Dieu habitant au milieu de son peuple comme il l'avait fait dans le tabernacle de l'Ancien Testament (Ex 13.21, 22 ; 16.10 ; 40.34-38). Les prophètes de l'Ancien Testament avaient promis que Dieu rendrait sa gloire de nouveau visible aux hommes (Es 35.2 ; 40.5 ; 66.18 ; Ez 37.27 et voir aussi Ap 21.3). Dans Jean 2.19-21 Jésus prend la place du temple, si bien que Dieu habitait effectivement au milieu de son peuple dans la personne de Jésus qui est l'expression visible de sa gloire.

Le terme **grâce** ne se trouve que quatre fois dans Jean, et tous les quatre dans le Prologue (1.14, 16, 17), par deux fois associé au terme vérité. De même que l'ancien Israël a vu la **gloire** de Dieu révélée au désert, les témoins oculaires du ministère de Jésus ont vu la gloire de Dieu révélée dans la vie terrestre de la **Parole**. Jean, en employant le pluriel **nous**, inclut d'autres personnes dont le témoignage est joint au sien dans cet Évangile.

Il est le **Fils unique**. **Unique** (*monogenês*) est traduit, par ailleurs, par « seul engendré ». Littéralement cependant, le mot grec *monogenês*, formé de *monos* « unique » et *génos* « espèce », signifie « seulement un de l'espèce ». Il est employé quatre fois dans Jean (1.14, 18 ; 3.16, 18) et chaque fois la filiation « unique, seule de son espèce » du Christ est mise en relief. Le mot hébreu *yahid* « unique » ou « bien-aimé », est utilisé dans Genèse 22.2, 12.6, pour Isaac, le fils d'Abraham (Comp. Hé 11.7 où *monogenês* est appliqué à Isaac). Isaac n'était pas le fils « seul engendré » par Abraham, mais son unique fils bien-aimé. L'Ancien Testament grec traduit *yahid* à la fois par *monogenês* et *agapêtos*, « bien-aimé » (voir Jg 11.34 où « unique » et « bien-aimé » sont combinés ; *monogenês* dans Ps 22.20 ; 25.16 ; 35.17 ; *agapêtos* dans Gn 22.2, 12.16 ; Jr 6.26 ; Am 8.10 ; Za 12.10). Alors que l'Évangile préfère *monogenês*, les Évangiles synoptiques emploient *agapêtos* « bien-aimé » (Mt 3.17 ; 17.5 ; Mc 1.11 ; 9.7 ; Lc 3.22).

¹⁵ Jean lui a rendu témoignage et s'est écrié : C'est celui dont j'ai dit : Celui qui vient après moi m'a précédé car il était avant moi. ¹⁶ Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce,

Luc utilise le mot *monogenes* avec la signification claire d'« unique » dans trois références (7.12 ; 8.42 ; 9.38). Jésus-Christ est de manière unique le seul Fils de Dieu, qui partage la nature de Dieu, et manifeste la gloire de Dieu. Dieu n'a pas d'autre Fils comme Jésus-Christ. Les croyants peuvent « devenir enfants de Dieu » (v. 13), mais Christ est son **Fils unique**. L'ancienne version latine traduisait *monogenes* correctement comme *unicus*, « unique ». C'est par l'influence de Jérôme dans la Vulgate latine combattant l'argument d'Arius selon lequel le Fils a été créé et non engendré que la traduction « seul engendré » (en latin, *unigenitus*) est née. L'influence de la Vulgate latine apporta cette traduction dans diverses versions. Ce passage ne parle pas de la naissance virginale, car Jean n'utilise pas « engendré » (de *gennao*) pour Jésus, mais fait référence à l'unicité du Christ en tant que Fils unique de Dieu qui se distingue des enfants de Dieu.

La place de l'expression **pleine de grâce et de vérité** varie suivant les traductions. La Colombe applique cette expression à la Parole, mais il est aussi possible de l'appliquer à la **gloire** et au **Fils**, et ces variantes existent dans d'autres traductions.

[15] Ce verset, avec le 16 et le 17, présente un témoignage commençant par Jean-Baptiste, et culminant en **nous avons tous reçu de sa plénitude**. Ces versets expliquent les versets 6-8 en donnant un résumé du témoignage de Jean. Jean-Baptiste est un témoin actuel, car le verbe **rendu témoignage** est au présent dans l'original. L'Évangile montre que Jean continue à rendre témoignage aux côtés des témoins oculaires mentionnés dans le verset suivant. Le témoignage du Baptiste souligne la préexistence de Jésus-Christ : celui qui a existé **avant lui, après lui** dans le temps (1.30).

[16] **Plénitude** (*pleroma*), ne se trouve qu'ici, dans les écrits de Jean, et décrit l'abondante plénitude du salut de Dieu accordé aux croyants. Dans la Parole incarnée toute la **plénitude** de la **grâce** et de l'amour divins était activement

¹⁷ car la loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont

présente. **Grâce pour grâce** peut être compris comme une succession de grâces dont le croyant fait l'expérience dans sa vie, et qui se présente l'une après l'autre. Certains érudits proposent le sens suivant : la grâce que nous avons tous reçue est celle qui dérive de la grâce qui est en lui : « il y a une grâce dans nos vies à cause de sa grâce » (Phillips). D'autres comprennent la préposition grecque *anti*, « au lieu de », utilisée seulement ici par Jean, comme l'avait fait Origène et d'autres pères de l'Église primitive, à savoir que la grâce qui est venue par Jésus-Christ dans la Nouvelle Alliance prend la place de celle exprimée dans l'Ancien Testament, mais avec une plus grande plénitude de grâce pour la Nouvelle Alliance.

[17] Tout en soulignant la supériorité de la Nouvelle Alliance sur l'Ancienne, ce verset reconnaît que la loi fut le don de Dieu par Moïse. Aux côtés de Jean-Baptiste, Moïse est un des témoins de Jésus-Christ (5.45-47). Il est l'autorité parlant dans les Écritures (1.45 ; 3.14 ; 5.46, 47 ; 9.29). Parfois dans Jean la loi désigne tout l'Ancien Testament (10.34 ; 12.34 ; 15.25). Ici, cependant, la loi désigne plutôt les cinq premiers livres de l'Ancien Testament, le cœur de la religion de l'Ancien Testament. Certains ont vu un contraste marqué entre la loi et l'Évangile dans ce passage. Il n'est pas nécessaire de voir un tel contraste pour en comprendre le sens. La loi a été donnée comme le don de Dieu à Israël avec Moïse comme médiateur ; l'Évangile avec sa grâce ou faveur divine manifestée en Jésus-Christ et sa vérité incarnée en lui remplace la loi. L'Évangile montre aussi pleinement la faveur de Dieu envers l'homme. Jean n'utilisera plus le terme grâce dans son Évangile. A la place, il emploie le mot « amour » qu'il préfère. La vérité est un mot très important dans Jean. Elle a été manifestée en Christ qui était plein de vérité (1.14), elle est venue par Jésus-Christ (1.17) qui est lui-même la vérité (14.6), qui rend témoignage à la vérité (18.37), et qui dit la vérité (8.45 ; 16.7). Ses disciples connaîtront la vérité et la vérité les rendra libres (8.32), ils pratiqueront la vérité (3.21), et Christ leur enverra l'Esprit de vérité (14.17 ; 15.26) pour lui rendre témoignage et être un consolateur qui pourra

venues par Jésus-Christ. ¹⁸ Personne n'a jamais vu Dieu ; Dieu (le Fils) unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître.

demeurer éternellement auprès de ses disciples. En particulier, l'Esprit de vérité conduira les apôtres dans toute la vérité (16.13). Par conséquent, la vérité est certainement liée à Jésus.

[18] Une des grandes révélations au sujet de Dieu dans l'Ancien Testament est qu'il est invisible (Dt 4.12) et ne peut être vu par l'homme. C'est par ses œuvres puissantes et sa parole qu'il s'est fait connaître. Les hommes peuvent voir ses actions dans l'expression de son pouvoir et de son amour, et peuvent entendre sa parole qui leur permet de comprendre ses actes puissants et les aide à reconnaître son œuvre. Dieu a permis à Moïse de voir seulement une partie de sa gloire (Ex 33.18 ss ; Comp. 24.9-11). Mais c'est en Christ que Dieu a choisi de se révéler. Jésus-Christ a vu Dieu et a été dans la communion la plus étroite avec lui. Cela est exprimé par les mots dans le sein du Père, ce qui veut dire dans la relation la plus étroite et la plus affectueuse avec lui comme son Fils. Comme le montre la parenthèse, ce verset présente un problème textuel. *Monogenes theos* (littéralement, « Dieu unique ») se trouve dans les meilleurs manuscrits. D'autres ont : Le Fils unique (*Monogenes huios*), qui est dans le sein du Père. La Colombe dit : Dieu (le Fils) unique, qui est dans le sein du Père.

Comme le dit clairement le Prologue, Jésus est Dieu tout en devenant homme, afin que dans l'histoire, il puisse révéler le Dieu qu'aucun homme n'a jamais vu.

III

Le ministère public de Jésus, 1.19-12.50

LES PREMIERS TÉMOINS DE JÉSUS, 1.19-51

Le témoignage de Jean-Baptiste, 1.19-34

[19, 20] Dans cet Évangile, Jean-Baptiste est le premier témoin de Jésus-Christ parmi beaucoup d'autres. Alors que Jean prêchait et baptisait à Béthanie au-delà du Jourdain (v. 28), **les Juifs**, ici les autorités religieuses juives, envoyèrent une délégation pour l'interroger. Ils voulaient qu'il décline lui-même son identité et dise qui il était. Jean nia être le Messie. Cette déclaration a pu être incluse pour réfuter les dires de certains disciples de Jean-Baptiste (Comp. v. 8 ; Ac 18.25 ; 19.3).

[21] Malachie 3.23 est la promesse qu'Élie viendrait avant la venue du jour de l'Éternel. Mais Jean nia accomplir la prophétie de Malachie. Plus tard, Jésus dit que Jean était cet Élie qui devait venir (Mt 11.14 ; 17.12, 13). Jésus pouvait identifier Jean-Baptiste comme étant Élie, mais c'était autre chose pour Jean de dire cela de lui-même. Comme Élie il fut un précurseur (Lc 11.17), mais il n'était pas Élie réincarné. Enfin, Jean-Baptiste nia être le **prophète** comme Moïse (Dt 18.15, 18, que l'Église primitive appliquait au Christ, Ac 3.22 ; 7.37).

[22, 23] Jean-Baptiste répondit à leurs interrogations répétées par les paroles d'Ésaïe 40.3, passage cité par Matthieu, Marc et Luc et qu'ils appliquent à Jean-Baptiste. Il préparait le peuple à la venue du Seigneur. C'était ce que Jean ne cessait de confesser. Son humilité est frappante.

1.19-28

¹⁹ Voici le témoignage de Jean, lorsque les Juifs envoyèrent de Jérusalem des sacrificateurs et les Lévites pour lui demander : ²⁰ Toi, qui es-tu ? Il confessa sans le nier, il confessa : Moi, je ne suis pas le Christ.

²¹ Et ils lui demandèrent : Quoi donc ? Es-tu Elie ? Et il dit : Je ne le suis pas. Es-tu le prophète ? Et il répondit : Non.

²² Ils lui dirent alors : Qui es-tu ? afin que nous donnions une réponse à ceux qui nous ont envoyés : que dis-tu de toi-même ? ²³ Il dit :

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert :

Rendez droit le chemin du Seigneur, comme a dit le prophète Ésaïe.

²⁴ Ceux qui avaient été envoyés étaient des Pharisiens.

²⁵ Ils l'interrogèrent et lui dirent : Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es pas le Christ, ni Élie, ni le prophète ? Jean leur répondit : ²⁶ Moi, je baptise dans l'eau ; au milieu de vous, il en est un que vous ne connaissez pas et qui vient après moi ; ²⁷ je ne suis pas digne de délier la courroie de sa sandale.

²⁸ Cela se passait à Béthanie, au-delà du Jourdain, où Jean baptisait.

[24] La traduction de la Colombe dit que les sacrificateurs et les Lévites avaient été envoyés par les Juifs de Jérusalem. Une autre version dit « certains avaient été envoyés du milieu des Pharisiens », ce qui semble plausible, s'agissant probablement d'un autre groupe composé de Pharisiens.

[25] Jean avait nié être le Messie, Élie, ou le prophète. L'autorité par laquelle il baptisait les gens était mise en question. Il est certain qu'il rassemblait un groupe de disciples autour de lui. Quel devait être son rôle ?

[26, 27] Ici Jean contraste le baptême qu'il administre et son rôle avec celui qui devait venir après lui. Déjà **celui-ci** est **au milieu de vous** mais n'était pas encore connu. Il est tellement plus grand que Jean qui n'est **pas digne de délier** la courroie de sa sandale, une tâche servile.

[28] L'emplacement exact de **Béthanie** n'est pas connu, mais se situait probablement sur la rive orientale de la rivière et était appelé **au-delà du Jourdain** par contraste avec la Béthanie du côté du Mont des Oliviers, le village natal de Marie, Marthe et Lazare (11.1, 18).

²⁹ Le lendemain, il vit Jésus venir à lui et dit : Voici l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde. ³⁰ C'est celui dont j'ai dit : Après moi vient un homme qui m'a précédé, car

[29] Le lendemain du jour où Jean avait décrit son ministère aux enquêteurs de Jérusalem, il désigna publiquement Jésus en disant qu'il était l'**Agneau de Dieu**. Ce fut après le baptême de Jésus, comme l'indiquent clairement les versets 32-34. Cet Évangile ne décrit pas le baptême de Jésus, mais présuppose que cela est déjà bien connu de ses lecteurs. Jean avait déclaré précédemment que celui dont il préparait la venue n'était pas connu (v. 26), mais maintenant il le fait connaître publiquement par son témoignage. **Agneau de Dieu** est une expression qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament, sauf dans l'Apocalypse où il est parlé de Jésus comme de « l'Agneau » (Ap 5.6, 8, 13 ; 6.16 ; 7.9 ss ; 12.11). L'**Agneau** peut être considéré aussi bien comme donné par Dieu ou appartenant à Dieu. L'Agneau qui ôte le **péché du monde** peut être une référence à celui dont parle Esaïe 53.7, « semblable à l'agneau que l'on mène à la boucherie » dans la description du Serviteur souffrant qui « a porté le péché de beaucoup » (Es 53.12). Ou peut-être se réfère-t-on à l'agneau pascal, bien que la Pâque n'avait pas originellement de signification expiatoire. Mais au temps de Christ les prêtres s'arrogeaient le droit de tuer au temple les agneaux pour la Pâque et des idées de sacrifice semblent avoir été associées à la Pâque. Il est plus vraisemblable que Jésus résume en lui-même toutes les références aux sacrifices en liaison avec l'Ancien Testament, puisqu'il est mort non seulement pour le peuple juif mais pour le monde entier. Son sacrifice ôte la culpabilité. Le mot péché est au singulier, indiquant l'état du péché du monde, ses péchés individuels étant inclus dans le nom collectif.

[30] **Un homme** souligne l'humanité authentique de Jésus. Le témoignage de Jean rappelle le verset 15. Jésus est venu après Jean dans le temple mais précédait Jean parce qu'il existait avant Jean. En tant que Fils divin de Dieu il existe depuis l'éternité, et son rang supérieur vient du fait qu'il est le Fils de Dieu.

il était avant moi ; ³¹ et moi, je ne le connaissais pas, mais, afin qu'il soit manifesté à Israël, je suis venu baptiser d'eau.

³² Jean rendit ce témoignage : J'ai vu l'Esprit descendre du ciel comme une colombe et demeurer sur lui ; ³³ et moi, je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser d'eau m'a dit : Celui sur qui tu verras l'Esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise d'Esprit Saint. ³⁴ Et moi, j'ai vu et j'ai rendu témoignage que c'est lui le Fils de Dieu.

[31] Ce verset n'implique pas que Jean-Baptiste n'avait aucune connaissance de Jésus, mais qu'il n'avait pas su que Jésus était celui qui serait le Messie, le Fils de Dieu, jusqu'à ce que Dieu lui révèle le signe par lequel il le saurait avec certitude. Jean-Baptiste témoigne que son baptême **avec de l'eau** a pour but de désigner Jésus à Israël. Les Évangiles synoptiques décrivent Jean comme baptisant ceux qui confessaient leurs péchés en préparation du royaume qui était proche (Mt 3.6 ; Mc 1.5).

[32, 33] L'auteur souligne de nouveau le témoignage de Jean. Au baptême de Jésus l'Esprit de Dieu descendit comme une colombe et vint sur lui (Mt 3.16 ; Mc 1.10 ; Lc 3.22). **Baptise d'Esprit-Saint** rappelle la promesse de Jean : « Lui vous baptisera d'Esprit-Saint et de feu » (Mt 3.11 ; Lc 3.16). Non seulement l'Esprit descendit et demeura sur Jésus, mais Jésus baptiserait d'Esprit-Saint accordant ainsi des bénédictions divines. Dans le judaïsme l'Esprit n'était pas possédé par tout le monde, et Jean-Baptiste ne pouvait pas donner l'Esprit par son baptême d'eau. Cet Évangile indique que l'Esprit n'est donné que par Jésus-Christ (7.37-39 ; 14.17), lui sur qui l'esprit demeurerait.

[34] Les verbes ici sont au parfait, qui exprime une action achevée dans le passé et dont les effets continuent dans le présent. Jean témoigne que son ministère est complété par celui qui lui fut révélé comme étant le **Fils de Dieu**. Le Fils de Dieu est l'Agneau de Dieu, celui qui baptise d'Esprit-Saint. Ces trois titres importants sont appliqués à Jésus dans ce paragraphe.

³⁵ Le lendemain, Jean était encore là, avec deux de ses disciples ; ³⁶ il regarda Jésus qui passait et dit : Voici l'Agneau de Dieu. ³⁷ Les deux disciples entendirent ces paroles et suivirent Jésus. ³⁸ Jésus se retourna, vit qu'ils le suivaient et leur dit : Que cherchez-vous ? Ils lui dirent : Rabbi — ce qui se traduit : Maître — où demeures-tu ?

[35, 36] Le lendemain est le troisième des quatre jours décrits successivement dans ce chapitre. Ces détails d'ordre chronologique indiquent qu'il s'agit d'un compte rendu de témoin oculaire des premières scènes du début du ministère de Jésus. Précédemment Jean avait désigné publiquement Jésus à quelques hommes, mais maintenant il désigne deux de ses disciples à Jésus afin qu'ils puissent le suivre. Parmi ses nombreux adeptes Jean avait réuni un groupe spécial de disciples qui lui étaient proches et qui pratiquaient le jeûne (Mt 9.14 ; Mc 2.18 ; Lc 5.33 ; 7.33) et à qui Jean avait appris à prier (Lc 5.33 ; 11.1). Il regarda Jésus attentivement (la force du verbe grec ici) et répéta le témoignage déjà rendu au verset 29, désignant clairement que c'était Jésus et non Jean qui était la personne centrale dans le plan de salut de Dieu.

[37] Suivirent a le sens général de suivre Jésus physiquement mais a aussi le sens profond de le suivre comme un disciple suit un maître préféré, et les deux sens sont impliqués ici. En devenant disciples de Jésus au lieu de Jean ces deux hommes avaient pris une décision qui allait changer leur vie. La grandeur de Jean se manifestait ici dans le fait qu'il pouvait encourager ses propres disciples à le quitter pour suivre un autre qui était plus grand (Mt 11.11). Un de ces disciples fut André (v. 40). L'autre n'est pas nommé, mais traditionnellement on a pensé que c'était le disciple aimé, Jean, fils de Zébédée, ce qui semble probable, bien que cela ne puisse être prouvé.

[38] Les premiers propos de Jésus rapportés dans cet Évangile sont, **que cherchez-vous ?** Chercher (*zêteite*) contient le double sens de, « Que désirez-vous ? » et « Que recherchez-vous ? » Ils s'adressèrent à lui en l'appelant **Rabbi**, le titre coutumier des Juifs pour leurs conducteurs et maîtres religieux, mais utilisé dans cet Évangile pour indiquer que les disciples avaient encore une compréhension imparfaite de la

³⁹ Il leur dit : Venez et vous verrez. Ils allèrent et virent où il demeurait ; ils demeurèrent auprès de lui ce jour-là. C'était environ la dixième heure.

⁴⁰ André frère de Simon Pierre, était l'un des deux qui avaient entendu les paroles de Jean et qui avaient suivi Jésus. ⁴¹ Il trouva d'abord son propre frère Simon et lui dit : Nous avons trouvé le Messie — ce qui se traduit : Christ.

vraie identité de Jésus. En progressant tout au long de l'Évangile, le mot « Rabbi » cède la place à celui de « Seigneur ». On retrouve le verbe « traduire » au verset 42 et qui signifie traduire d'une langue dans une autre. Jean a constamment traduit des termes juifs ou araméens pour les rendre compréhensibles aux lecteurs non-Juifs.

[39] Le texte ne dit pas où Jésus demeurait, mais celui-ci a invité ces deux à le visiter. Ils eurent le grand privilège de passer quelques heures en sa présence. Si le disciple anonyme était Jean, fils de Zébédée, il n'oublia jamais le jour précis et l'heure où Jésus changea toute sa vie. Si Jean se conforme à la manière juive de compter le temps, la dixième heure serait autour de quatre heures de l'après-midi. Si Jean suivait le système romain de compter le temps de midi à minuit, la dixième heure serait à dix heures du matin. Les Évangiles synoptiques suivent le système juif.

[40, 41] André est identifié comme frère de Simon Pierre, qui fut probablement mieux connu des premiers lecteurs qu'André. Il trouva d'abord présente quelques problèmes textuels, qui affectent le sens de ce verset. La Colombe suit le texte considéré comme le meilleur, qui signifie qu'André trouva Simon avant qu'il ne fasse quoi que ce soit d'autre. Une autre lecture signifierait qu'André était le premier à trouver son frère, Simon Pierre, ce qui impliquerait que le disciple anonyme parte aussi et trouve son frère, probablement Jacques. Les Évangiles synoptiques disent clairement que ces deux groupes de frères étaient des amis intimes et des associés (Lc 5.10), et que, plus tard, ils furent officiellement appelés par Jésus à quitter leur travail pour être des disciples à plein temps (Mt 4.18-22 ; Mc 1.16-20). Une des choses les plus importantes que fit André était de trouver son frère et de lui dire que Jésus était le Messie.

⁴² Il le conduisit vers Jésus. Jésus le regarda et dit : Tu es Simon, fils de Jonas : tu seras appelé Céphas — ce qui se traduit : Pierre.

⁴³ Le lendemain, il voulut se rendre en Galilée, et il trouva Philippe. Jésus lui dit : Suis-moi. ⁴⁴ Philippe était de Bethsaïda, la ville d'André et de Pierre.

⁴⁵ Philippe trouva Nathanaël et lui dit : Nous avons trouvé celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et dans les

[42] Pour ces deux frères la foi commença ici, bien que leur compréhension grandirait à mesure que le vrai sens du Messie serait révélé dans cet Évangile. Prophétiquement Jésus discerne la vraie nature de Simon et prédit le nom par lequel il sera connu. **Céphas** est le mot araméen ayant la même signification que le nom de *Petros*, **Pierre**, « roc », le nom par lequel il sera connu pour toujours.

Appel de Philippe et de Nathanaël, 1.43-51

[43] Il y a ici une nouvelle indication de temps permettant de reconnaître le quatrième jour consécutif auquel il a été fait référence (Comp. vs. 29, 35). Jésus allait à présent quitter Jean-Baptiste et Béthanie au-delà du Jourdain pour **se rendre en Galilée**. Il était apparemment à deux jours de voyage du centre de la Galilée (Comp. 2.1). Alors que les premiers disciples étaient venus à lui, c'est lui qui prend maintenant l'initiative et appelle **Philippe** à être son disciple.

[44] La ville natale de Philippe était la même que celle d'André et de Pierre, et cela peut expliquer comment Jésus l'avait rencontré la première fois. **Bethsaïda** se trouvait sur la rive nord du lac de Galilée, et se situait plus exactement en Gaulanitis, non en Galilée. Pourtant il existe des preuves contemporaines que cette région était considérée comme appartenant à la Galilée. Les Évangiles synoptiques donnent Capernaüm comme lieu d'origine de Pierre et d'André (Mt 8.14 ; Mc 1.19 ; Lc 4.38). Il est probable que Pierre et André étaient nés à Bethsaïda mais qu'au temps du ministère personnel de Jésus ils vivaient à Capernaüm.

[45] Suivant l'exemple d'André, Philippe est décrit comme ayant trouvé **Nathanaël**. Le nom de Nathanaël n'est pas mentionné dans les Évangiles synoptiques, et certains pensent

prophètes, Jésus de Nazareth, fils de Joseph. ⁴⁶ Nathanaël lui dit : Peut-il venir de Nazareth quelque chose de bon ?

⁴⁷ Philippe lui dit : Viens et vois. Jésus vit venir à lui Nathanaël et dit de lui : Voici vraiment un Israélite dans lequel il n'y a pas de fraude. ⁴⁸ Nathanaël lui dit : D'où me connais-tu ? Jésus lui répondit : Avant que Philippe t'ait appelé, quand tu étais sous le figuier, je t'avais vu.

que Nathanaël était un autre nom pour Matthieu, puisque les deux noms signifient virtuellement la même chose en hébreu. D'autres voient Nathanaël comme le même apôtre que Barthélemy, puisque Barthélemy est toujours mentionné avec Philippe dans les Évangiles synoptiques (Mt 10.3 ; Mc 3.18 ; Lc 6.14), et que tous les autres disciples mentionnés là furent plus tard des apôtres du Seigneur. Barthélemy n'est pas un nom personnel mais un surnom. La majorité des pères de l'Église, cependant, ne le considéraient pas comme l'un des apôtres, et il est impossible d'être sûr de son identification. Philippe dit à Nathanaël que Jésus était celui dont il est parlé dans la loi de Moïse et les prophètes (Comp. Gn 49.10 ; Dt 18.15). Il le nomma spécifiquement **Jésus de Nazareth**, le fils de Joseph, qui était le père légal de Jésus.

[46] La déclaration de Nathanaël ne déconsidère pas Nazareth, mais exprime simplement le scepticisme concernant le fait que le Messie viendrait d'un endroit si peu important. A plusieurs endroits de cet Évangile, ceux qui sont sceptiques soulèvent des questions relatives à l'origine de Jésus. Philippe le défia avec les paroles mêmes de Jésus (v. 39). Nathanaël alla personnellement voir Jésus.

[47, 48] Le voyant venir, Jésus le salua comme étant le vrai fils d'Israël qui était sans hypocrisie. Jésus avait le pouvoir de connaître le caractère de Nathanaël tout comme l'endroit où il se trouvait avant de rencontrer Philippe. Quand Nathanaël se montra surpris et sceptique sur la manière dont il pouvait le connaître sans avoir eu de contact avec lui auparavant, Jésus lui donna une preuve de son savoir en lui disant où il se trouvait avant que Philippe l'appelle. Cette prescience impressionna tellement Nathanaël qu'il confessa sa foi en Jésus, bien que ce n'était qu'un commencement de foi.

⁴⁹ Nathanaël reprit : Rabbi, toi tu es le Fils de Dieu, toi tu es le roi d'Israël. ⁵⁰ Jésus lui répondit : Parce que je t'ai dit que je t'avais vu sous le figuier, tu crois ; tu verras de plus grandes choses que celles-ci ! ⁵¹ En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert, et les anges de Dieu monter et descendre sur le Fils de l'homme.

[49] Le terme **Rabbi** signifie que Jésus était reconnu comme un maître respecté, mais dénote aussi une foi inadéquate chez l'interlocuteur. Les titres **Fils de l'homme** et **Roi d'Israël** sont deux expressions messianiques de plus, utilisées pour Jésus. Nathanaël était d'accord que Jésus était le Messie, ce qu'André confessait (v. 41) et Philippe impliquait (v. 45). Il a pu ne pas comprendre pleinement la signification de ces termes, mais il suggérait qu'il croyait à la divinité de Jésus et que Jésus était certainement bien plus qu'un homme ordinaire. A travers tout ce chapitre qui dépeint l'appel des premiers disciples, l'auteur met en relief le pouvoir de Jésus d'attirer les hommes, faisant comprendre au lecteur une des raisons de la popularité qui caractérisait le début de son ministère.

[50, 51] **De plus grandes choses que celles-ci** est la promesse faite à Nathanaël. En raison de ce que Jésus avait révélé concernant Nathanaël, ce dernier avait cru. Il aurait davantage de preuves pour soutenir sa foi. **En vérité, en vérité** est une expression particulière à Jean qu'on trouve ici pour la première fois et qui est employée par Jésus en préface à des remarques importantes. Elle traduit un double *amen* qui se trouve vingt-cinq fois dans Jean. Dans les Synoptiques *amen* n'est jamais redoublé, alors que dans Jean il est toujours redoublé. **Vous** est pluriel dans le verset 51 pour inclure plus de personnes que Nathanaël. Jésus fait allusion au rêve de Jacob (Gn 28.12 ss) à Bethel pour souligner le fait qu'ils verraient le **ciel ouvert** et qu'une constante communication entre Dieu et le **Fils de l'homme** serait établie. Il n'y a pas de références ici à des visions d'anges, mais le rêve de Jacob décrit comment Dieu allait communiquer pleinement avec les hommes par l'intermédiaire du Fils de l'homme. **Fils de l'homme**, nom le plus souvent utilisé par Jésus lui-même dans les Évangiles synoptiques, est employé ici par Jean

¹ Trois jours après, il y eut des noces à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là. ² Jésus fut aussi invité aux noces, ainsi que ses disciples. ³ Comme le vin venait à manquer, la mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin.

pour la première fois. Ce terme a sa source dans les images de l'Ancien Testament (Comp. Dn 7.13 ss) et décrit une personne qui est divine et vient parmi les hommes pour avoir part à la vie humaine et représenter vraiment Dieu. Il descendit du ciel afin que les hommes vivent (6.58), et il remontera où il était auparavant (6.62). Il sera glorifié en se livrant lui-même, sa chair et son sang, sur la croix pour les péchés du monde et sera ressuscité par Dieu en triomphant de la mort pour partager la gloire qu'il avait auprès du Père avant que le monde fût (17.5).

DE CANA À CANA, 2.1-4.54

Les noces de Cana, 2.1-11

[1] **Le troisième jour** après la rencontre de Jésus avec Nathanaël il arriva à Cana en Galilée. C'était le septième jour d'une semaine remarquable qui avait commencé par le témoignage de Jean à la délégation juive de Jérusalem (1.19-28). Après la rencontre avec Nathanaël, puis deux jours de marche, Jésus et ses disciples se rendirent aux **noces à Cana**. Selon la Michnah les mariages des vierges avaient généralement lieu un mercredi.

[2] Jésus et les disciples qui l'avaient suivi tout récemment furent aussi invités. Cana était aussi la ville natale de Nathanaël (21.2), et il s'est peut-être intéressé à ce mariage. Au premier siècle, les mariages juifs comportaient un banquet de noces qui avait d'ordinaire lieu au domicile du fiancé. La fête se prolongeait souvent et pouvait durer une semaine.

[3] Selon la coutume de ce temps, du vin fut servi, mais avant que la fête fût terminée, il ne restait plus de vin. Le texte ne dit pas de quelle manière la mère de Jésus eut connaissance de cette situation embarrassante pour le fiancé,

⁴ Jésus lui dit : Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? Mon heure n'est pas encore venue. ⁵ Sa mère dit aux serviteurs :

mais c'est une indication qu'elle était très proche de la famille de celui-ci. Jésus n'avait pas fait de miracles jusqu'à (vs. 11), mais le fait que sa mère mentionne leur besoin prouve qu'elle croyait qu'il avait le pouvoir de faire quelque chose pour y remédier.

[4] Le premier problème de ce verset est soulevé par la réplique de Jésus à sa mère. Là où l'on s'attendait à ce qu'il l'appelle « mère », il lui dit, « femme » (Comp. 19.26). Jésus s'adressait habituellement ainsi à d'autres femmes (Mt 15.28 ; Lc 13.12 ; Jn 4.21 ; 8.10 ; 20.13, 15). Ce n'est pas un terme de reproche, et ne doit pas être considéré comme vulgaire ou dur, mais c'est un terme étrange à être utilisé dans ce contexte et ne correspond pas aux pratiques anciennes. Toutefois, ce qui suit semble indiquer que Jésus éliminait la relation filiale avec sa mère dès l'instant où il entra dans son ministère public. Le deuxième problème est créé par l'expression idiomatique, littéralement traduite par « Que me veux-tu ? ». Dans l'Ancien Testament elle apparaît comme une expression employée par une personne qui en froisse une autre faisant naître des sentiments de rancune ou de rupture (voir Jg 11.12 ; 1 R 17.18 ; 2 Ch 35.21), ou quand quelqu'un exprime son absence d'intérêt (2 S 16.10 ; 2 R 3.13). Jésus semble demander à sa mère pourquoi elle le mêle à cette affaire. Brown, dans la *Anchor Bible*, a rendu cela de la meilleure façon, « En quoi ce souci qui est le tien me concerne-t-il ? ». Jésus exprime cette même attitude envers ses propres frères dans 7.6-8 et à Marie et Marthe dans 11.5-6. Tout au long de son ministère ses actes n'étaient pas dictés simplement par ce que voulaient d'autres ou lui-même, mais par la volonté de son Père. Son heure (*hora*) ou « bon moment » n'était **pas encore venue**. Le sens est peut-être que l'instant du grand événement n'était pas encore venu, de l'événement prédestiné de sa mort, sa résurrection et glorification. Son heure n'était pas venue dans 7.30 et 8.20, mais elle l'était dans 12.23 ; 13.1 ; 16.32 ; 17.1. Il accomplissait le dessein que Dieu avait en vue pour lui.

[5] Marie ne se sentit pas offensée des paroles de Jésus mais ordonna aux serviteurs de faire tout ce qu'il dirait. Bien

Faites tout ce qu'il vous dira. ⁶ Il y avait là six jarres de pierre, destinées aux purifications des Juifs et contenant chacune deux ou trois mesures. ⁷ Jésus leur dit : Remplissez d'eau ces jarres. Et ils les remplirent jusqu'en haut. ⁸ Puisez maintenant, leur dit-il, et portez-en à l'organisateur du repas. Et ils lui en apportèrent. ⁹ L'organisateur du repas goûta l'eau changée en vin ; il ne savait pas d'où venait ce vin, tandis que les serviteurs qui avaient puisé l'eau le savaient ; ¹⁰ il appela l'époux et lui dit : Tout homme sert d'abord le bon vin, puis le moins bon après qu'on s'est enivré ; toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à présent.

¹¹ Tel fut à Cana en Galilée, le commencement des miracles que fit Jésus. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.

qu'elle ne sût pas exactement ce que Jésus ferait, elle croyait qu'il exercerait son pouvoir de leur venir en aide.

[6, 7] L'eau des six jarres de pierre servait à la purification rituelle, puisque la pierre n'était pas facilement contaminée et servait peut-être aussi aux noces. Ces jarres avaient besoin d'être remplies, ce qui indique que la fête durait déjà depuis un certain temps quand le vin commença à manquer. La source d'eau semblait être proche. Jésus commanda aux serviteurs d'aller remplir d'eau les jarres. Le verset 7 montre que la déclaration du verset 4 ne doit pas être considérée comme un refus.

[8] Le texte ne dit pas à quel moment précis l'eau fut changée en vin. En tout cas, le changement eut lieu dans les six jarres de pierre, fournissant une quantité abondante de vin pour le reste de la fête. **L'organisateur du repas** n'était pas le fiancé, mais la personne responsable de tous les arrangements pratiques de la fête, qui devait veiller à ce que les invités soient servis comme il le fallait. Non seulement Jésus avait-il pourvu abondamment, mais le vin était du meilleur cru.

[9, 10] Les serviteurs savaient d'où venait le vin, et les disciples le savaient, mais **l'organisateur de la fête** ne le savait pas. Son commentaire au **fiancé** montre la qualité du vin.

[11] Le miracle, où signe, est ici une démonstration extraordinaire du pouvoir divin qui, au-delà de lui-même,

¹² Après cela, il descendit à Capernaüm, avec sa mère, ses frères et ses disciples, et ils n'y demeurèrent que peu de jours.

¹³ La Pâque des Juifs était proche, et Jésus monta à

présente Jésus-Christ. Les miracles sont aussi des « œuvres » et ils constituent une part importante du ministère de Jésus. Le lieu et l'occasion de ce miracle sont précisés, et par ce moyen Jésus **manifesta sa gloire**. Sa pleine gloire n'a été révélée que lorsque son « heure » était venue. Jean 7.39 indique que cela ne se produirait pas durant son ministère terrestre. Néanmoins, pour ses disciples ce miracle était manifestement une révélation partielle de sa gloire et ils **crurent en lui**. Leur foi grandissait, même si cette croissance avait déjà commencé comme le montre le chapitre 1.

Les vendeurs chassés du temple, 2.12-22

[12] C'est un verset de transition, disant que Jésus descendit à Capernaüm avec sa famille et ses disciples. C'est la dernière fois avant la crucifixion qu'il est fait mention de sa mère. **Ses frères** sont cités ici sans leurs noms (qui sont donnés dans Mt 13.55 ; Mc 6.3). Helvidius, au quatrième siècle, considérait qu'ils étaient les enfants de Joseph et Marie et pour cette raison frères de sang de Jésus. Après qu'au deuxième siècle fut lancée l'idée de la perpétuelle virginité de Marie, l'explication avancée par Epiphane en fit les enfants de Joseph d'un mariage antérieur. Pour Jérôme ils étaient les cousins de Jésus. Le sens le plus évident du mot **frères** est celui donné par Helvidius. **Ils y demeurèrent** peu de temps, bien qu'il existe ailleurs des preuves que Capernaüm devint le lieu où Jésus habitait durant son ministère plutôt que Nazareth (Mt 9.1). On peut donc en déduire que Jésus et ceux qui l'accompagnaient n'y firent qu'une courte visite avant de monter à Jérusalem pour la première Pâque de son ministère.

[13] La Pâque est l'une des trois grandes fêtes de l'année juive (Dt 16.16). Du temps du Nouveau Testament elle était devenue synonyme du souper de Pâque et des sept jours de la fête du pain sans levain. Deux autres Pâques sont mentionnées spécifiquement dans Jean (6.4 ; 11.55 et 13.1). Cette fête

Jérusalem. ¹⁴ Il trouva établis dans le temple les vendeurs de bœufs, de brebis et de pigeons, et les changeurs.

célébraient la délivrance des enfants d'Israël de l'esclavage en Egypte. Comme tout Juif loyal Jésus monta à Jérusalem. Ce verset introduit le récit des vendeurs expulsés du temple. Les Évangiles synoptiques placent un récit de vendeurs expulsés du temple vers la fin du ministère de Jésus (Mt 21.12 ; Mc 11.15-17 ; Lc 19.45, 46). Il y a un certain nombre de différences entre les récits synoptiques et celui-ci, mais la plus importante est le fait que cet événement soit placé par Jean à la première Pâque du ministère de Jésus. Une solution générale donnée aujourd'hui est que Jésus a expulsé les vendeurs vers la fin de son ministère et que cela n'eut lieu qu'une fois, et que Jean situa cet événement au début du ministère de Jésus pour des raisons personnelles. Le compte rendu de Jean, en d'autres mots, ne serait pas à sa place chronologique. Il ne faudrait pas non plus négliger les différences entre les comptes rendus et supposer qu'il n'y a eu qu'un seul cas de vendeurs expulsés. Si le ministère de Jésus a eu la durée indiquée dans l'Évangile de Jean (au moins au-delà de deux ans, sans compter que si Jean 5.1 est une fête de Pâque, il a duré plus de trois ans), il n'est pas du tout exclu que Jésus ait pu chasser les vendeurs du temple au début de son ministère et aussi vers la fin de celui-ci. L'expulsion des vendeurs une fois ne signifie pas forcément que sous la domination des prêtres il n'y ait pas eu un retour à cette pratique. En fait, l'expulsion des vendeurs au début du ministère de Jésus peut expliquer cette opposition précoce des responsables religieux de Jérusalem à l'égard de Jésus et l'envoi des scribes de Jérusalem en Galilée pour exprimer des critiques dès le commencement de son ministère en Galilée (Mc 3.22).

[14] Le temple (*hiéros*) comportait non seulement le sanctuaire, mais aussi les diverses cours qui l'entouraient, dont la cour des païens où les prosélytes païens pouvaient adorer. Dans la cour extérieure, Jésus trouva des hommes vendant du bétail et des oiseaux destinés aux sacrifices afin que les gens venant de loin puissent acheter leurs sacrifices. Les changeurs acceptaient l'argent étranger contre la propre monnaie du temple, qui était la monnaie de Tyr, et cela contre un

¹⁵ Il fit un fouet de cordes et les chassa tous hors du temple, ainsi que les brebis et les bœufs ; il dispersa la monnaie des changeurs, renversa les tables ¹⁶ et dit aux vendeurs de pigeons : Ôtez cela d'ici, ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic. ¹⁷ Ses disciples se souvinrent qu'il est écrit :

Le zèle de ta maison me dévore.

¹⁸ Les Juifs prirent la parole et lui dirent : Quel miracle

benéfice, puisque la monnaie ordinaire romaine portait l'effigie de l'empereur et était considérée idolâtre par les Juifs pieux, et comme souillant le temple. En expulsant les vendeurs, Jésus ne voulait pas suggérer que les bénéfices réalisés étaient du vol comme le disent les Synoptiques dans leur compte rendu. Mais il protestait contre le fait que la maison de son Père avait été transformée en une maison de commerce. La présence même des vendeurs à l'intérieur du temple où ils se livraient à ce genre d'échanges l'empêchait d'être la vraie maison de Dieu.

[15] Jésus se servit de son fouet pour chasser les vendeurs aussi bien que les moutons et les bœufs. Le mot **tous** traduit un masculin. C'est avec une indignation justifiée que Jésus renversa les tables des changeurs et éparpilla les pièces de monnaie. On pense ici à Zacharie 14.21, « Et il n'y aura plus de marchands dans la maison de l'Éternel des armées en ce jour-là. »

[16, 17] Sévèrement Jésus ordonna aux vendeurs de pigeons de les ôter, du temple, qu'il appelait **la maison de mon Père**. Il ne permettait pas que l'adoration dans le temple fût remplacée par quoi que ce soit. En y repensant plus tard, les disciples se souvinrent des paroles du Psaume 69.10. Ce Psaume est l'un des six auxquels il est le plus souvent fait référence dans le Nouveau Testament (Ps 2, 22, 89, 110 et 118).

[18] Il n'y a rien dans les Évangiles synoptiques qu'on puisse mettre en parallèle avec les versets 18-20. Naturellement les conducteurs juifs demandèrent un miracle à Jésus pour prouver son autorité de faire ce qu'il avait fait (Comp. 1 Co 1.22). Les prêtres avaient autorité sur les sacrifices, le déroulement du culte et tout le service dans le temple. En fait un gardien du temple aidait à imposer l'autorité des prêtres.

nous montres-tu pour agir de la sorte ? ¹⁹ Jésus leur répondit : Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai.

²⁰ Les Juifs dirent : Il a fallu quarante-six ans pour bâtir ce temple, et toi, en trois jours, tu le relèveras ! ²¹ Mais il parlait du temple de son corps. ²² Quand il fut ressuscité d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait dit cela et crurent à l'Écriture et à la parole que Jésus avait dite.

Apparemment, l'expulsion des vendeurs avait été si soudaine que le gardien n'avait pas eu le temps d'intervenir. La déclaration de Jésus « la maison de mon Père » montre qu'il était parfaitement conscient du lien entre Dieu et lui.

[19, 20] On trouve des échos de la réponse de Jésus dans les accusations portées contre lui par les témoins dans Matthieu 26.60, 61 et Marc 14.58. La seule mention d'une telle déclaration venant de la bouche même de Jésus est dans ce verset-ci. Cette déclaration rappelle la manière d'enseigner de Jésus que l'on retrouve nombre de fois dans Jean. Cette première déclaration avait un sens ambigu qui fut mal interprété par les auditeurs, et Jésus poursuivit pour le leur expliquer. Ici l'éclaircissement est donné par l'auteur au lecteur. Alors que d'habitude Jésus refusait de faire un miracle quand on le lui demandait, il affirma régulièrement que le seul signe accordé à cette génération serait celui « du prophète Jonas », une référence à sa propre souffrance, sa mort, les trois jours au tombeau et sa résurrection (Mt 12.39-41 ; 16.4 ; Lc 11.29, 30). Les Juifs se méprenaient sur le sens des paroles de Jésus et pensaient qu'il parlait du temple lui-même. Les travaux sur le temple avaient commencé, d'après Josèphe, en l'an 20-19 avant notre ère durant le règne d'Hérode. Le sanctuaire intérieur fut complété en dix-huit mois, mais la construction des cours extérieures se poursuivait et était finalement terminée en l'an 64 de notre ère. Quarante-six ans à compter de 20-19 avant notre ère donnerait pour cette Pâque l'an 28 de notre ère, date correspondant aux indications de l'Évangile de Luc (3.1) où le ministère de Jean-Baptiste est daté de la quinzième année du règne de Tibère, d'octobre de l'an 27 à octobre de l'an 28 de notre ère.

[21, 22] L'Évangile montre que Jésus parlait du temple de son corps, ce qui signifie qu'après avoir été crucifié il ressusciterait de la mort le troisième jour. Jésus serait alors le

²³ Pendant que Jésus était à Jérusalem, à la fête de Pâque, plusieurs crurent en son nom, à la vue des miracles qu'il faisait, ²⁴ mais Jésus ne se fiait pas à eux, parce qu'il les connaissait tous, ²⁵ et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rende témoignage de quelqu'un; il savait de lui-même ce qui était dans l'homme.

temple, objet et centre du culte des hommes à la place de l'ancien temple avec ses sacrifices. L'ordre ancien du culte serait remplacé par un ordre nouveau, et les anciens sacrifices et offrandes abolis à cause de tout ce que Jésus aurait accompli sur la croix et par sa résurrection. Les disciples eux-mêmes ne comprenaient pas ce que cela signifiait avant qu'il fût ressuscité des morts. Alors ils **se souvinrent qu'il avait dit cela**. Ils se rendirent compte alors qu'il savait d'avance qu'il mourrait et ressusciterait des morts et ils comprirent le sens profond de ce qu'il avait dit. Ils comprirent aussi le sens de l'**Écriture** (Ps 69.9). Leur foi fut approfondie par cet incident envisagé à la lumière de la résurrection de Jésus-Christ.

Jésus les connaissait tous, 2.23-25

[23] Ce verset dit clairement que Jésus opéra, à Jérusalem, un certain nombre de miracles ou de **signes** qui ne sont pas mentionnés dans Jean (Comp. 4.45). L'expression **crurent en son nom** revient souvent dans cet Évangile pour exprimer la confiance totale et la foi qui sauve (voir 1.12), mais dans ce contexte il semblerait que leur foi n'était pas pleinement affirmée et développée. Elle reposait encore sur des **signes** et avait besoin de grandir.

[24, 25] Jésus sentait que leur foi n'était pas encore ferme, et il **ne se fiait pas à eux**. Non seulement les **connaissait-il tous**, mais il les connaissait si bien qu'il n'avait besoin de personne pour lui faire comprendre l'**homme** avec ses limites, son égoïsme et son aveuglement. Ces croyants de Jérusalem pouvaient bien avoir été enthousiasmés par les signes, mais Jésus n'était pas disposé à se fier à cette sorte d'enthousiasme. Il n'était pas dépendant de sources humaines pour pouvoir apprécier les hommes. Avec sa prescience divine et son pouvoir il savait **ce qui était dans l'homme**.

¹ Mais il y avait parmi les Pharisiens un chef des Juifs, nommé Nicodème; ² il vint de nuit auprès de Jésus et lui dit: Rabbi, nous savons que tu es un docteur venu de la part de Dieu; car personne ne peut faire ces miracles que tu fais, si Dieu n'est avec lui.

Jésus et Nicodème, 3.1-21

Puisque les traductions plus anciennes n'ont pas de ponctuation moderne, les limites de ce discours restent indéterminées. Considérant que les traductions modernes, telles la Colombe, comportent une ponctuation, les traducteurs doivent décider de l'endroit du chapitre où s'arrête le discours de Jésus et où commence le commentaire de l'évangéliste. L'enseignement de Jésus dans cet Évangile nous parvient à travers les réflexions de l'évangéliste de telle manière qu'il est parfois difficile de distinguer s'il s'agit de l'enseignement de Jésus ou du commentaire de l'évangéliste. Plusieurs érudits allemands arrêtent le discours de Jésus au verset 12. D'autres, comme Barclay et la Colombe, finissent le paragraphe au verset 13. Il n'existe cependant pas de différences stylistiques entre les versets 16-21 et l'enseignement de Jésus dans Jean 3.1-15. C'est pourquoi, à l'instar de *The Anchor Bible*, et d'autres, ce commentaire arrête les remarques de Jésus au verset 21.

[1] Pendant que Jésus était à Jérusalem, **Nicodème**, un Pharisien, arriva en chercheur de vérité. De même que Jésus savait ce qui était dans l'homme (2.25), il connaissait aussi le cœur de Nicodème. Le terme **chef** signifie probablement qu'il était membre du Sanhédrin, la plus haute assemblée des Juifs.

[2] **De nuit** peut vouloir dire que Nicodème craignait de venir de jour à cause des autorités juives, ou peut se référer à la pratique répandue de rencontres nocturnes pour étudier et discuter de la loi. Certains expliquent cela de manière allégorique comme pouvant signifier qu'il sortait des ténèbres pour se trouver en présence de la véritable lumière, mais c'est vouloir faire dire trop à un point plutôt sans importance. Nicodème appela Jésus **Rabbi**, titre respecté pour un maître juif reconnu. **Nous** indique le fait que d'autres en

³ Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît de nouveau il ne peut voir le royaume de Dieu. ⁴ Nicodème lui dit : Comment un homme peut-il naître quand il est vieux ? Peut-il une seconde fois entrer dans le

dehors de lui considéraient Jésus comme un maître venu de Dieu. Il se basait là sur les miracles que Jésus avait faits plutôt que sur son enseignement. Il était convaincu que le pouvoir de Dieu était avec lui, lui permettant d'accomplir ces actes puissants.

[3] Au lieu de mettre l'accent sur les miracles, Jésus explique à Nicodème la nécessité d'une nouvelle naissance pour entrer dans le royaume de Dieu. La prédication de Jean-Baptiste avait attiré l'attention sur la venue du royaume de Dieu, le besoin de repentance et le baptême comme préparation par le peuple à sa venue.

En vérité, en vérité est une répétition caractéristique de cet Evangile (pour la première fois : 1.51). L'homme naît physiquement engendré par un père terrestre, mais naît « d'en haut » en étant engendré par le Père éternel. Dieu, par le Saint-Esprit, engendre en donnant en partage à l'individu la semence spirituelle (Comp. Mt 1.20 ; Jn 1.12). Ailleurs le Nouveau Testament identifie cette action comme se produisant par la Parole de Dieu (Lc 8.11 ; Jc 1.18 ; 1P 1.23-25). De nouveau traduit le mot grec *anōthen*, qui a deux significations et Jean a probablement pensé aux deux. Ce n'est pas seulement une nouvelle naissance, c'est principalement une naissance venant de Dieu, « d'en haut ». Voir le royaume est en faire l'expérience ou y participer et est parallèle à « entrer » au verset 5. L'observation minutieuse de la loi ne fera pas venir le royaume de Dieu comme le pensaient les Pharisiens. Un changement personnel doit intervenir, radical et différent, qui peut seulement se réaliser si la personne acquiert une individualité nouvelle.

[4] Nicodème se méprit sur le sens de la nouvelle naissance, la comprenant comme une deuxième naissance physique, ce qui lui sembla absolument impossible. Sa question peut suggérer qu'il était déjà vieux, ce qui était généralement le cas pour les membres du Sanhédrin.

sein de sa mère et naître ? ⁵ Jésus lui répondit : En vérité, en vérité, je te le dis, si un homme ne naît d'eau et d'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.

[5] Parce que Nicodème prit la déclaration de Jésus dans un sens physique, il fit une erreur de compréhension. Selon un modèle que l'on retrouve souvent dans Jean, les explications additionnelles de Jésus permirent d'éclairer le malentendu. D'eau et d'Esprit remplace et explique « de nouveau ». cette nouvelle naissance n'est pas physique mais se produit par l'œuvre du Saint-Esprit par le moyen du message du salut conduisant la personne à la foi et à la vie nouvelle. L'Esprit convainc l'homme par l'Evangile et au moment du baptême l'homme reçoit le don du Saint-Esprit (Ac 2.38). Pour Nicodème, on était Juif du fait de la naissance physique dans le peuple de l'alliance de Dieu, Israël. Mais Jésus dit que seuls ceux qui sont nés de nouveau d'eau et d'Esprit, obtenant ainsi la régénération spirituelle, peuvent entrer dans le royaume de Dieu. La naissance physique ne pouvait pas donner la vie spirituelle. Jean-Baptiste avait prêché que les hommes devaient se préparer à la venue du royaume par la repentance et le baptême d'eau, mais ici Jésus déclare que le baptême d'eau devait s'accompagner de l'action radicale de l'Esprit pour qu'une authentique nouvelle naissance se produise. Une seule préposition est employée pour les deux termes eau et Esprit. Certains ont essayé d'interpréter « eau » comme se référant à la naissance physique et le Saint-Esprit à la naissance spirituelle comme s'il était question de deux naissances séparées. Cela est fait pour éliminer toute relation entre le baptême et la nouvelle naissance. Mais Jésus ne dit pas que quelqu'un doit naître physiquement.

Il dit que la nouvelle naissance implique non seulement la naissance extérieure d'eau mais aussi le changement intérieur qui se produit quand le Saint-Esprit crée la foi en Jésus-Christ dans le cœur de la personne la conduisant dès le baptême en Christ au changement de vie et à la fidélité (Tite 3.5). Manifestement ce texte est en rapport avec l'avenir quand la glorification de Christ rend possible le don du Saint-Esprit (7.37-39).

⁶ Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit. ⁷ Ne t'étonne pas que je t'aie dit : il faut que vous naissiez de nouveau. ⁸ Le vent souffle où il veut, et tu en entends le bruit : mais tu ne sais pas d'où il vient ni où il va. Il en est ainsi de quiconque est né de l'Esprit. ⁹ Nicodème reprit la parole : Comment cela peut-il se faire ?

[6, 7] La **chair** ne signifie pas la nature pécheresse de l'homme, comme c'est parfois le cas dans les textes de Paul, mais plutôt la nature physique de l'homme. Le verset 6 indique simplement qu'il y a une naissance physique et une naissance spirituelle. Nicodème n'aurait pas dû vraiment s'étonner. Jésus dit, « **Ne t'étonne pas que je t'aie dit : il faut que vous naissiez de nouveau.** » A travers Nicodème, Jésus s'adresse à un auditoire plus large parmi les Juifs, ce qui correspond à ce qu'a dit Nicodème à Jésus, « nous savons » (v. 2), exprimant la conviction d'autres personnes en dehors de lui-même. Il est impossible d'entrer dans le royaume par le moyen de la naissance physique. Chacun doit faire l'expérience de la nouvelle naissance.

[8] Le mot grec *pnéuma* signifie aussi bien « vent » qu'« esprit », ce qui est vrai aussi pour le mot hébreu correspondant, et Jésus joue sur les deux sens. De même que le vent souffle sans l'intervention de l'homme et qu'il en entend le bruit mais ne peut ni voir ni connaître son lieu d'origine ou sa destination finale, ainsi l'Esprit de Dieu œuvre-t-il de manière invisible où il veut, mais son témoignage est visible en quiconque est **né de l'Esprit**. L'action de l'Esprit est mystérieuse mais visible dans ses effets. On peut ne pas comprendre pleinement l'œuvre de l'Esprit quand il conduit des hommes par sa parole à accepter Jésus, mais qu'il soit à l'œuvre en quiconque est né de l'Esprit est réel. Cet élément de mystère dans l'œuvre du Saint-Esprit rappelle la parabole de Jésus dans Marc 4.26-29. De même que le processus naturel n'est pas compris pleinement, combien plus le processus spirituel de la nouvelle naissance est-il difficile à appréhender. On voit les résultats de l'œuvre de l'Esprit dans la vie de ceux qui sont nés de nouveau, mais de tels résultats ne peuvent être atteints sans la parole de salut concernant Jésus-Christ.

[9] Nicodème est déconcerté par l'enseignement de Jésus et ne peut comprendre comment cela peut se faire. Pourtant,

¹⁰ Jésus lui répondit : Tu es docteur d'Israël, et tu ne sais pas cela ! ¹¹ En vérité, en vérité, je te le dis, nous disons ce que nous savons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu ; et vous ne recevez pas notre témoignage. ¹² Si vous ne croyez pas quand je vous ai parlé des choses terrestres, comment croirez-vous quand je vous parlerai des choses célestes ?

l'un des aspects importants des derniers jours annoncés dans l'Ancien Testament est que l'Esprit de Dieu sera répandu (Es 32.15 ; J1 2.28, 29), et la promesse « Je mettrai en vous un esprit nouveau » (Ez 36.26) se réaliserait. Bien que Nicodème ne comprît pas la pleine signification de l'œuvre du Saint-Esprit, ces paroles auraient dû lui indiquer que les derniers jours étaient sur le point d'arriver.

[10] Un **docteur d'Israël** aurait dû comprendre cela. Nicodème disparaît de la scène et n'est mentionné de nouveau que dans 7.50 et 19.39. La suite de ce passage devient un discours de Jésus s'adressant à un auditoire plus étendu que Nicodème.

[11] Nous semble un peu étrange ici en considération du fait que dans le verset 12 Jésus revient au « **Je** ». Le pluriel « vous » indique que d'autres que Nicodème sont donc concernés. Certains ont expliqué **nous** comme s'appliquant au témoignage du Père avec celui du Fils, et d'autres y ont vu l'inclusion de Jean-Baptiste. D'autres encore estiment que l'auteur s'appliquait à développer le dialogue entre l'Eglise et la synagogue. Cette explication comporte une vérité mais méconnaît le fait que Jésus revient au « **Je** » au verset suivant. Peut-être l'utilisation de « nous » est-il le mieux expliqué en notant que Jésus se sert du langage de Nicodème pour présenter sa réponse. Il a contrasté un **docteur d'Israël** au verset 10 avec les paroles de Nicodème : « tu es un docteur venu de la part de Dieu » (v. 2). Jésus déclare qu'il parle de ce qu'il sait et rend témoignage de ce qu'il a vu. Jésus exprime cette même idée plus tard dans 8.38 et 12.50 : « Malgré ce témoignage basé sur les déclarations d'un témoin oculaire, **vous**, les Juifs encore incrédules, n'avez pas accepté ce témoignage. »

[12] Les **choses terrestres** doivent se référer à ce que Jésus a dit sur la nouvelle naissance, cette condition nécessaire pour entrer dans le royaume de Dieu ; les **choses célestes** se

¹³ Personne n'est monté au ciel sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme [qui est dans le ciel].

¹⁴ Et comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut, de même, que le Fils de l'homme soit élevé, ¹⁵ afin que

rapportent à ce qu'il va dire dans les versets suivants concernant le plan de Dieu pour sauver l'humanité par l'envoi de son Fils. Peut-être l'enseignement sur la nouvelle naissance est-il appelé **terrestre** parce qu'il est présenté au travers d'exemples tirés du monde physique, tels la naissance et le souffle du vent, ou parce que ces choses ont lieu sur terre, alors que les choses célestes concerneront le plan de Dieu au ciel et apporté sur terre par le Fils de l'homme qui vient du ciel.

[13] Les « choses célestes » ne sont pas venues d'un homme qui serait monté au ciel mais du **Fils de l'homme** qui est descendu du ciel. Alors que certains voient ici une référence à l'ascension, l'attention est concentrée sur la descente du **Fils de l'homme** qui apporte le message céleste aux hommes. Seul Jean mentionne le **Fils de l'homme** descendant sur terre. Les chrétiens qui lisent cela savent que celui **qui est descendu** est aussi celui qui est **monté au ciel**. Le **Fils de l'homme** établit la communication de Dieu avec les hommes et il la maintient constamment (voir 1.51). « Qui est dans le ciel » est ajouté dans certains textes, mais manque dans les meilleurs manuscrits (entre crochets dans la Colombe).

[14, 15] Celui qui est le plus proche du Père a été fait chair (1.14) afin que par la crucifixion et l'élévation au ciel il puisse apporter la **vie éternelle** à ceux qui croient en lui. Un événement de l'Ancien Testament concernant les pérégrinations d'Israël dans le désert fournit l'illustration. Quand les Israélites avaient été mordus par des serpents brûlants, Moïse pria pour le peuple, et le Seigneur lui commanda de fabriquer un serpent d'airain et de le placer sur une perche au milieu du camp, et « quiconque aura été mordu et le contempera conservera la vie » (Nb 21.8). **Élevé** ne se réfère pas seulement à l'élévation du serpent d'airain sur la perche mais se rapporte aussi à la mort de Jésus sur la croix (12.32, 33). Le même verbe est aussi employé dans Actes 2.33 et 5.31 pour parler de l'ascension et de la glorification de Jésus à la

quiconque croit en lui ait la vie éternelle. ¹⁶ Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle.

droite de Dieu. Dans Jean le verbe inclut sa résurrection des morts et son élévation au ciel (8.28). De même que ceux qui étaient mourants par le venin du serpent regardaient le serpent dressé dans le désert et vivaient, ainsi **quiconque** a été empoisonné par le péché mais croit en Christ vivra. Cette vie est la **vie éternelle**, la vie qui commence maintenant parce qu'elle a part à la vie de Dieu et continue de toute éternité (3.36 ; 5.24-29). Dans cet Évangile la vie éternelle n'est pas seulement un bien futur mais aussi une possession présente. Ainsi la crucifixion, la résurrection et l'ascension sont combinées en Jésus glorifié. **Quiconque** signifie que le royaume de Dieu comprendra non seulement des Juifs mais aussi des païens croyants et que les vieilles barrières à la relation avec Dieu basée sur la première alliance avec les descendants de sang n'existera plus (Comp. 1.12). Bien que la Colombe ne fasse pas ressortir ce fait, c'est le seul verset dans Jean où le verbe grec *pisteuô* (traduit par « croire en ») est suivi de *ên* au lieu de l'expression habituelle *pisteuô eis*. Ceci a conduit certains érudits à conclure que l'expression **en lui** s'applique à la vie éternelle et souligne que la vie éternelle se trouve en Christ pour celui qui a une foi authentique.

[16] Ce texte est surnommé « le texte d'or de la Bible » parce que le grand thème de la Bible y est exprimé en si peu de mots. **Aimé** (action) attire l'attention sur la plus grande expression de l'amour de Dieu, celle du don de son Fils. **Le monde** ici signifie l'humanité coupable. La merveille de l'Évangile est que Dieu a aimé l'humanité coupable au point de vouloir que meure **son Fils unique** (voir 1.14) afin que l'homme ne périsse pas. Beaucoup d'érudits ont vu dans ce verset une allusion à Abraham qui offrit son fils Isaac à Dieu (Gn 22.2 ss.). Dieu voulait que l'humanité coupable ait la **vie éternelle** en tant qu'enfants de Dieu (1.12), la vie d'en haut, la vie en abondance (10.10). Le monde sans l'amour de Dieu exprimé dans le don de son Fils unique périra. **Quiconque croit en lui** le reçoit (1.12), est né d'eau et d'Esprit (3.5), et aura la vie éternelle.

¹⁷ Dieu, en effet, n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui.

¹⁸ Celui qui croit en lui n'est pas jugé ; mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu. ¹⁹ Et voici le jugement : la lumière est

[17] Comme le verset 16 met en relief le Christ comme don de Dieu, celui-ci souligne qu'il est celui que Dieu a envoyé. Il ne se tient pas à l'écart de l'humanité pécheresse, mais il est venu dans le monde. Le Fils est ici apparenté à Dieu, qui n'est pas appelé ici « le Père » bien que cela soit sous-entendu. Alors que Jean-Baptiste fut envoyé par Dieu pour préparer la venue du Fils, le Fils a été envoyé pour sauver le monde. **Juger** traduit un mot signifiant à la fois juger et condamner. Le dessein de Jésus en venant n'était pas de condamner le monde, bien qu'il y eût autorité de le juger (5.27). Cet Evangile enseigne qu'il y aura un jugement final au dernier jour (5.28, 29 ; 12.48), mais il souligne aussi que la présence même de Jésus dans le monde a provoqué un jugement, malgré le fait que ce n'était pas son but principal. En rejetant Jésus, les hommes se sont condamnés eux-mêmes.

[18] Le croyant n'est pas condamné ; celui qui ne croit pas est déjà condamné parce qu'il n'accepte pas le don de Dieu. Il n'attend pas le dernier jour du jugement pour être sous la condamnation. En rejetant l'offre de salut de Dieu par son Fils unique, l'incroyant a rejeté son seul espoir et est condamné devant Dieu. L'emploi du temps parfait, **n'a pas cru**, se réfère à un rejet dans le passé dont la suite est l'incrédulité qui dure. Croire **au nom du Fils unique** c'est placer sa confiance dans la personne de Christ et se soumettre à sa volonté par obéissance. L'antithèse à la foi n'est pas ici le doute mais la désobéissance, comme le montre le verset 36. Une distinction marquée est faite ici entre ceux qui croient vraiment et ceux qui ne croient pas, entre ceux qui sont passés de la condamnation à la vie éternelle, et ceux qui sont déjà sous la condamnation. La vie éternelle est déjà pour le présent comme pour le futur ; le jugement est déjà pour le présent comme pour le futur.

[19] Il y a un parallélisme étroit entre les versets 17 et 18 et le chapitre 12.47, 48. Jésus en tant que Parole divine est la

venue dans le monde, et les hommes ont aimé les ténèbres plus que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. ²⁰ Car quiconque fait le mal a de la haine pour la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient réprouvées ; ²¹ mais celui qui pratique la vérité vient à la lumière, afin qu'il soit manifeste que ses œuvres sont faites en Dieu.

²² Après cela, Jésus se rendit avec ses disciples dans la terre de Judée ; et là, il séjournait avec eux et baptisait.

lumière des hommes (1.14) qui est venue dans le monde pour briller dans les ténèbres, pour révéler les ténèbres en tant que telles et appeler les hommes à la lumière. Pourtant, puisque les hommes **ont aimé les ténèbres**, leur péché, leurs erreurs, leur méchanceté, ils ont refusé de venir à la lumière car ils ont peur de reconnaître leurs péchés et d'en être délivrés en Christ.

[20, 21] Le méchant hait la lumière, craint de venir à la lumière parce qu'il sait que ses œuvres sont **réprouvées**. Il cherche à se tenir à l'écart de la lumière et refuse de reconnaître son besoin de salut. Le méchant sent avant tout que la lumière manifestera ses œuvres condamnables, plutôt que de voir que par elle il peut obtenir le pardon, la purification des péchés et une nouvelle vie en Dieu. Celui qui pratique la **vérité** est quelqu'un qui croit. Il **vient à la lumière** et celle-ci montre clairement que ses œuvres sont faites en Dieu. Ses œuvres peuvent ne pas être parfaites, mais elles sont vécues en accord avec la volonté de Dieu. Certains ont essayé de voir une prédestination dans les versets 20, 21. Mais dans Jean l'accent est mis sur le choix de chaque individu. La manière dont une personne se décide pour ou contre Dieu révèle si elle est des ténèbres ou si sa vie appartient à la lumière. Avant d'entrer en contact avec Christ le monde entier est au pouvoir du malin (1 Jn 5.19).

Le témoignage final de Jean-Baptiste, 3.22-30

[22] **Après cela** est une indication vague mais elle signifie que quelque temps s'était écoulé depuis la conversation avec Nicodème quand Jésus termina son ministère à Jérusalem et

²³ Jean aussi baptisait à Énon, près de Salim, parce qu'il y avait beaucoup de points d'eau ; on s'y rendait pour être baptisé. ²⁴ Car Jean n'avait pas encore été jeté en prison.

²⁵ Or, il s'éleva de la part des disciples de Jean une discussion avec un Juif à propos de la purification. ²⁶ Ils allèrent auprès de Jean et lui dirent : Rabbi, celui qui était avec

se rendit quelque part en Judée, peut-être au Nord-Ouest en direction de la rivière, le Jourdain. Il y séjourna quelque temps avec ses disciples, prêchant et baptisant ceux qui le voulaient. A cause du succès de Jésus les disciples de Jean-Baptiste semblaient éprouver de la jalousie (v. 26). Jésus ne baptisait pas personnellement, mais ses disciples le faisaient (4.2).

[23, 24] Jean poursuivit son ministère en baptisant à **Énon, près de Salim**, ainsi le ministère de Jésus dans cette période de début se déroula en parallèle avec celui de Jean-Baptiste. De même que Marc indique que le message de Jésus était similaire à celui de Jean-Baptiste au début de sa prédication (Mc 1.14, 15), ainsi le baptême de Jésus, ici, fut-il probablement similaire à celui de Jean, un baptême de préparation dans l'attente de la venue au royaume. Le ministère de Jean continuait toujours, car Jean n'avait **pas encore été jeté en prison**. Jean était parti de Béthanie au-delà du Jourdain (1.28) pour Énon. L'emplacement exact de ce lieu n'a pas été déterminé, mais c'était probablement quelque part dans la vallée du Jourdain. **Beaucoup d'eau** indique qu'il y en avait abondamment pour l'immersion de ceux qui acceptaient la prédication de Jean.

[25] Une discussion s'éleva entre certains des disciples de Jean et un **Juif à propos de la purification**. S'agissait-il de la différence entre le baptême de Jean et les ablutions traditionnelles des Juifs, ou du domaine général de la purification, de la manière dont l'homme est purifié et rendu net de toute pollution ? Les Juifs avaient un système compliqué d'ablutions rituelles pour se purifier des souillures de la place du marché et des rues. Dans la controverse il était soudain question des disciples de Jésus qui baptisaient, ce qui fit que les disciples de Jean allèrent trouver celui-ci.

[26] Ils s'adressèrent à Jean en l'appelant **Rabbi**, ce qui l'honorait en tant que maître. Ils connaissaient le témoignage

toi au-delà du Jourdain et à qui tu as rendu témoignage, voici qu'il baptise et que tous vont à lui. ²⁷ Jean répondit : Un homme ne peut recevoir que ce qui lui a été donné du ciel.

²⁸ Vous-mêmes m'êtes témoins que j'ai dit : Moi, je ne suis pas le Christ, mais j'ai été envoyé devant lui. ²⁹ Celui qui a l'épouse, c'est l'époux ; mais l'ami de l'époux qui se tient là et qui l'entend, éprouve une grande joie à cause de la voix de l'époux ; aussi cette joie qui est la mienne est complète.

que Jean avait rendu à Jésus, et ils s'irritèrent de ce qu'il baptisait, et que tous allaient à lui. La question avait changé d'objet au moment où les disciples rejoignirent Jean pour devenir une récrimination contre le succès de Jésus. Il y a aussi des indications dans Marc concernant le succès de Jésus durant le début de son ministère en Galilée (Mc 1.45 ; 3.7).

[27] Dans les versets 27-30 Jean formule sa réponse, et elle ne s'oppose pas à Jésus. Jean baptisait dans le but d'attirer l'attention sur Jésus, et son propre rôle avait été tout tracé. Maintenant que Jésus commençait à connaître le succès et que les gens s'amassaient autour de lui, c'était en accord avec la volonté de Dieu.

[28] **Vous-mêmes** est mis en relief dans ce verset. Jean leur rappela un témoignage précédent où il avait reconnu ne pas être le Christ, mais avoir été envoyé devant lui pour préparer la voie.

[29] Jean se réjouissait à présent comme l'**ami de l'époux** quand il entend la voix de l'époux. **L'ami de l'époux** avait un rôle important car il devait s'occuper de bien des détails. Cependant il ne s'occupait pas de l'épouse, car elle appartenait en propre à l'époux. En tant qu'ami de l'époux qui préparait les plans et s'occupait des détails, Jean avait préparé la venue de l'époux, Jésus-Christ. A présent il réalisait que sa tâche était achevée, car on entendait déjà la **voix de l'époux** et Israël répondait à l'appel de Jésus. Dans l'Ancien Testament Israël est représenté comme l'épouse de Dieu (Es 54.5 ; 61.10 ; 62.4, 5 ; Jé 2.2 ; 3.20 ; Ez 16.8 ; Os 2.21 ss.). Jésus se sert de la même image dans Marc 2.19, 20, impliquant que lui, en tant qu'époux, a autorité pour célébrer la fête avec l'épouse.

³⁰ Il faut qu'il croisse et que je diminue. ³¹ Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous ; celui qui est de la terre est de la terre, et il parle comme étant de la terre. Celui qui vient du ciel est au-dessus de tous, ³² il rend témoignage de ce qu'il a vu et entendu et personne ne reçoit son témoignage.

[30] Au lieu d'être rempli de jalousie, Jean est plein de joie et annonce à ses disciples qu'il doit diminuer, que son œuvre est en train de pâlir parce qu'il a accompli la mission que Dieu lui avait confiée (v. 27). La mission de Jésus vient de commencer, il doit croître. Combien profond était l'esprit d'humilité manifesté par Jean-Baptiste. Jésus doit maintenant prendre en charge et compléter le grand projet pour lequel Dieu l'a envoyé dans le monde afin de l'accomplir.

L'auteur de l'Évangile rend témoignage à Jésus, 3.31-36

Certains commentateurs incluent ce passage dans le discours de Jean-Baptiste, alors que d'autres considèrent qu'il s'agit en réalité de la suite du discours de Jésus ayant été déplacé. Il faut noter, en fait, que ce souci de l'arrangement précis du texte ne fut pas nécessairement celui de l'évangéliste. Il semble plus en accord avec la ponctuation de la Colombe de considérer ces versets comme un témoignage rendu par l'évangéliste à Jésus-Christ à la lumière des événements de ce chapitre.

[31] Celui qui vient d'en haut est au-dessus de tous, puisqu'il vient d'en haut. D'en haut traduit le mot grec *anōthen*, terme utilisé aussi au verset 3, et qui se réfère sans aucun doute ici à ce qui vient du ciel parce que le parallèle à cette affirmation se trouve dans la dernière partie du verset : **celui qui vient du ciel est au-dessus de tous**. Par contraste un homme terrestre ne peut parler que de choses terrestres parce qu'il appartient à la terre. Jean-Baptiste ne peut donner la pleine révélation parce qu'il est de la terre. Il n'est pas descendu d'en-haut et pour cette raison ne peut être le Messie.

[32] Celui qui est au ciel connaît le Père et tout son plan de salut ; c'est pourquoi, en venant du ciel il peut témoigner de ce qu'il a vu et entendu. Il connaît Dieu et il connaît le dessein de Dieu, et il peut dire les paroles de Dieu. **Personne**

³³ Celui qui a reçu son témoignage a certifié que Dieu est vrai ; ³⁴ car celui que Dieu a envoyé dit les paroles de Dieu, parce que Dieu donne l'Esprit sans mesure. ³⁵ Le Père aime le Fils et a tout remis dans sa main.

ne doit pas être pris dans un sens absolu, comme le montre le verset suivant, mais, comme le verset 1.11, 12 contient l'idée que la majorité des hommes ne reçoivent ni lui, ni son témoignage.

[33] Recevoir le témoignage de Jésus c'est accepter ce qu'il dit comme vrai et le reconnaître comme celui d'en-haut, du ciel. Ce faisant on certifie la vérité de la révélation de Dieu en Jésus-Christ. Dieu n'a pas trompé les hommes, il ne leur a pas menti. Il est loyal et a fait passer ce témoignage par son messager, Jésus-Christ.

[34] En recevant les paroles de Jésus **que Dieu a envoyé** ce sont les paroles de Dieu qu'on accepte, car Jésus **dit les paroles de Dieu**. Son témoignage et son enseignement ne sont pas des paroles humaines ; ce sont les mots divins de Dieu. Ce sont les paroles de Dieu parce que Dieu a donné au Fils l'Esprit **sans mesure**. Les Rabbis soutenaient que l'Esprit reposait sur les prophètes avec mesure. Mais à son Fils Dieu a accordé l'Esprit parfaitement et sans mesure. Certains ont interprété ceci comme signifiant que le Fils donne aux croyants l'Esprit sans mesure. D'abord ce n'est pas cela que dit le contexte, et puis, les croyants ne possèdent pas l'Esprit de la même manière que Jésus (Ep 4.7).

[35] Ce verset déclare simplement combien grand est l'amour du Père pour le Fils. Cela est manifesté dans le fait que le Père a **tout remis** au Fils. C'est un thème d'importance majeure dans cet Évangile : car le Père a donné au Fils le droit de juger à la fois maintenant et au dernier jour (5.22, 27) ; il a donné au Fils la vie (5.26) y compris la vie éternelle (17.2), la gloire divine et le nom divin (17.11, 12, 22), les mots qu'il devait dire (12.49 : 17.8), et des disciples (6.37 ; 17.6). Cela est comparable à la déclaration de Jésus dans Matthieu 11.27 et Luc 10.22, « Tout m'a été remis par mon Père. » Ce que le Père veut, Jésus le fait, et ainsi il y a entre eux un accord parfait. Dans son ministère personnel Jésus a toujours fait la volonté du Père (4.34 ; 6.38 ; 8.29).

³⁶ Celui qui croit au Fils a la vie éternelle ; celui qui ne se confie pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui.

¹ Le Seigneur sut que les Pharisiens avaient appris qu'il faisait et baptisait plus de disciples que Jean. ² Toutefois, Jésus ne baptisait pas lui-même, mais c'était ses disciples.

³ Alors il quitta la Judée et repartit pour la Galilée.

[36] Ce verset dit clairement que croire au Fils consiste à lui obéir. Ne pas obéir au Fils est en réalité ne pas croire en lui. Les mots traduits par *croit* (*pisteuôn*) et *ne se confie pas* (*apeithôn*) sont tous deux des participes présents et expriment ce qui sous-tend la vie toute entière. La personne croyante fait d'ores et déjà l'expérience de la vie éternelle, une vie en pleine communion avec Dieu le Père et son Fils (17.3). Le « désobéissant » est, dès à présent, sous la colère de Dieu et son jugement divin ; tant qu'il s'obstinera dans son refus d'obéir, il n'aura pas la vie éternelle, mais continuera d'être sous la colère immuable de Dieu, sous le jugement, pour ses actes coupables.

Jésus et la Samaritaine, 4.1-42

[1-3] Les premiers versets de ce chapitre constituent une transition entre le ministère couronné de succès en Judée et son œuvre en Samarie. Les **Pharisiens** s'étaient intéressés non seulement au ministère de Jean-Baptiste auparavant (1.24-28) mais ils s'intéressaient encore plus à celui de Jésus qui se développait en Judée. Le ministère de Jésus dépassa en importance celui de Jean, peut-être à cause du témoignage de ce dernier comme de la prédication efficace de Jésus. Le **Seigneur** figure plus souvent dans les manuscrits, bien qu'on trouve « Jésus » dans certaines copies anciennes. Le titre **Seigneur** n'est pas l'expression usuelle par laquelle on s'adressait à Jésus, sauf dans la dernière partie de l'Évangile. Le terme grec peut être employé comme une forme de politesse (voir v. 11) ainsi qu'un nom respectueux appliqué à l'Être divin. Ce terme employé par l'évangéliste dénote une fois de plus sa foi profonde en la divinité de Christ. Le verset 2 souligne que Jésus n'avait pas l'habitude de baptiser lui-même

⁴ Or il fallait qu'il traverse la Samarie. ⁵ Il arriva donc dans une ville de Samarie nommé Sychar, près du champ que Jacob avait donné à Joseph, son fils. ⁶ Là se trouvait le puits de Jacob. Jésus fatigué du voyage, était assis au bord du puits. C'était environ la sixième heure.

⁷ Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit : Donne-moi à boire. ⁸ Car ses disciples étaient allés à la ville pour acheter des vivres.

mais que ses disciples le faisaient. Au début de son ministère il ne prêchait pas seulement l'Évangile du royaume qui était proche à l'instar de Jean-Baptiste, mais il baptisait des disciples apparemment du même baptême de repentance que celui de Jean. Plus tard dans son ministère toute référence à ce baptême de ses disciples s'estompe, et les gens furent attirés à lui par ce qu'il faisait et disait. Pourtant, quand Jésus confia à ses disciples la mission d'évangéliser le monde, il inclut le baptême dans l'œuvre qui consiste à faire des disciples (Mt 28.18-20 ; comp. Mc 16.15, 16).

[4] Géographiquement il n'était pas nécessaire que Jésus traverse la Samarie, bien que ce fût le chemin le plus court. Probablement Dieu voulait-il le mettre en contact avec les Samaritains. Cette idée d'une nécessité qui s'est présentée ici se retrouve à plusieurs reprises dans cet Évangile (voir 3.14 ; 9.4 ; 10.16 ; 12.34 ; 20.9).

[5, 6] Jésus arriva près du champ que Jacob avait donné à Joseph (Gn 33.19 ; 48.22) à **Sychar**, et où Joseph fut enterré ensuite (Jos 24.32). **Sychar** était peut-être une petite ville dans la région du Mont Garizim. Jésus se rendit au **puits de Jacob**, puits profond associé au nom de Jacob, bien qu'il n'y ait pas de référence dans l'Ancien Testament au creusement de ce puits là-bas. Fatigué de la marche, Jésus s'assit, littéralement « sur le puits », peut-être sur la margelle, pendant que les disciples s'en allèrent au village voisin pour acheter des vivres (v. 8). D'après la computation juive, la **sixième heure** serait autour de midi, une heure inhabituelle pour une femme qui va puiser de l'eau.

[7, 8] Quand la femme samaritaine vint pour puiser de l'eau, elle vit Jésus assis au bord du puits. Apparemment il était seul, ses disciples s'étant déjà éloignés. Les femmes

⁹ La femme samaritaine lui dit : Comment toi qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi qui suis une Samaritaine ? — Les Juifs, en effet, n'ont pas de relations avec les Samaritains. —

¹⁰ Jésus lui répondit : Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire ! c'est toi qui lui aurais demandé (à boire), et il t'aurait donné de l'eau vive.

avaient l'habitude d'accomplir cette tâche. Des scènes similaires au bord d'un puits sont décrites dans l'Ancien Testament (Gn 24.11 ; 29.2 ; Ex 2.16). Jésus avait soif, et n'avait rien pour puiser (v.11), ainsi la demande qu'il adressa à la femme était très simple, un petit service : **Donne-moi à boire.**

[9] La femme fut surprise de cette requête et réagit froidement. D'abord ce n'était pas la coutume qu'un étranger s'adresse à une femme inconnue, et deuxièmement il était encore plus inhabituel qu'un Juif demande un service à une Samaritaine. Des barrières culturelles et sociales se dressaient entre eux, et en demandant de l'eau Jésus ignorait ces barrières. En guise de commentaire sur l'hostilité qui régnait entre Juifs et Samaritains, l'évangéliste déclare que les Juifs **n'ont pas de relations avec les Samaritains**. Le verbe *sugch-raomai* traduit ici par « avoir des relations avec » signifie probablement « utiliser des récipients en commun, » puisque les Juifs considéraient les femmes samaritaines comme rituellement impures. Ceci paraît plus logique puisque « ne pas avoir de relations avec les Samaritains » serait en réalité contredit par le fait que les disciples étaient allés à la ville voisine pour acheter des vivres. La femme samaritaine savait que les Juifs ne se serviraient pas des ustensiles qu'elle utilisait, et cela augmentait sa surprise.

[10] Apparemment Jésus ne partageait pas ces scrupules, et il ne réagit ni avec colère, ni par des insultes à l'attitude antagoniste et irritée de la femme. Il dirige la conversation vers ce qu'il avait à lui donner et lui dit que si elle connaissait le **don de Dieu** et savait qui était celui qui lui parlait, elle lui aurait demandé **de l'eau vive**. « Eau vive » signifiait une eau pure, courante, fraîche, qui était recherchée pour la purification. Manifestement, il s'agit ici de quelque chose de spirituel. Jésus enseigne comme celui qui révèle Dieu et le Saint-Esprit qui sera donné aux derniers jours. Ailleurs dans

¹¹ Seigneur, lui dit-elle, tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond ; d'où aurais-tu donc cette eau vive ? ¹² Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné ce puits et qui en a bu lui-même, ainsi que ses fils et ses troupeaux ?

¹³ Jésus lui répondit : Quiconque boit de cette eau aura encore soif ; ¹⁴ mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle.

cet Evangile l'Esprit est décrit comme « des fleuves d'eau vive » (7.37-39). Jésus a de l'eau vivifiante à donner, de l'eau qui sera comme une source jaillissant « jusque dans la vie éternelle » (v. 14), ainsi il est le dispensateur de vie éternelle, une vie dirigée par le Saint-Esprit et la révélation qui vient de Jésus-Christ. Dans l'Ancien Testament Dieu est appelé Source d'eau vive » (Jr 2.13 ; 17.13), la source des eaux éternelles (Es 55.1) et qui signifie ceci : la fontaine de vie (Ps 36.10). Ce que Jésus lui a dit signifie ceci : « Si tu savais vraiment qui te parle et ce qu'il a à te donner, c'est toi qui lui aurais demandé à boire, au lieu que ce soit lui qui de demande à boire. »

[11] La curiosité de la femme est éveillée, mais elle est pleine d'interrogations. **Seigneur** est la traduction du mot *kurie*, mais à ce point de la conversation elle n'exalte sûrement pas Jésus comme Seigneur. D'où aurait-il donc cette eau et comment la puiserait-il puisqu'il n'avait rien pour le faire ? Son attention est toujours fixée sur le puits de Jacob et son eau.

[12] Jésus prétendait-il avoir une eau différente de celle du puits ? Elle le raille avec sarcasme. **Es-tu plus grand que notre père Jacob ?** Les Samaritains considéraient Jacob comme leur ancêtre et se réclamaient de lui autant que les Juifs orthodoxes. C'est une caractéristique intéressante dans Jean que par cette ironie dans les remarques sarcastiques de la femme elle établisse inconsciemment la vérité que Jésus est plus grand que Jacob, bien qu'elle eût été horrifiée si Jésus avait exprimé réellement une telle prétention.

[13, 14] Jésus ignorait ses sarcasmes et son humeur belliqueuse et contournait les barrières qu'elle dressait, et pour suivit : L'eau du puits de Jacob ne pouvait pas éteindre la

¹⁵ La femme lui dit : Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus puiser ici. ¹⁶ Va, lui dit-il, appelle ton mari et reviens ici. ¹⁷ La femme répondit : Je n'ai pas de mari. Jésus lui dit : Tu as bien fait de dire : Je n'ai pas de mari. ¹⁸ Car tu as eu cinq maris, et celui

soif pour toujours, mais l'eau qu'il lui promettait satisferait à ce point, que celui qui en boirait n'aurait plus jamais soif. Cette eau que Jésus donnerait deviendrait en cette personne une **source** d'eau, qui jaillirait **jusque dans la vie éternelle**. « Jaillir » est utilisé dans la traduction grecque de l'Ancien Testament pour décrire l'Esprit de Dieu venant puissamment sur Samson (Jg 14.6, 19 ; 15.14), Saül (1 S 11.6), et David (1 S 16.13). Cette eau serait tellement supérieure qu'elle serait une source de vie permanente. Le mot utilisé pour **source** est le même que celui employé pour le puits de Jacob (v. 6).

[15] Ici la femme fit ce que Jésus avait dit qu'elle ferait si elle connaissait le don de Dieu, et qui était en réalité celui qui lui parlait. Sa curiosité était si éveillée qu'elle lui demanda de cette eau. Manifestement elle ne s'intéressait qu'à elle-même, pensant avant tout qu'elle n'aurait plus soif physiquement et serait ainsi dispensée d'aller tout le temps au puits pour chercher de l'eau. Elle ne voyait pas la signification spirituelle plus profonde de ce que Jésus disait. Pourtant son désir d'en savoir plus était assez grand pour qu'elle lui demande de lui donner ce qu'il avait promis.

[16] Une si bonne chose pouvait à vrai dire se partager, aussi Jésus lui dit-il d'aller chercher son **mari**. Cela dévoila aussitôt la situation morale de la femme.

[17] Elle nia avoir un mari, et au lieu d'en être choqué, Jésus la loua d'avoir dit la vérité. **Tu as bien fait de dire : Je n'ai pas de mari**. Jésus avait trouvé la seule chose positive qu'il pouvait approuver et il s'en servit.

[18] Il fit la démonstration de son savoir surnaturel qui dépassait infiniment ce qu'un homme ordinaire pouvait connaître de cette femme étrange, car il lui dit quel était son passé. Elle avait eu cinq maris, et le texte ne dit pas comment elle s'en était débarrassée. Alors que sous la loi juive une femme ne pouvait divorcer, il n'est pas certain que les

que tu as maintenant n'est pas ton mari. En cela tu as dit vrai. ¹⁹ Seigneur, lui dit la femme, je vois que tu es prophète.

²⁰ Nos pères ont adoré sur cette montagne ; et vous dites, vous, que l'endroit où il faut adorer est à Jérusalem.

²¹ Femme, lui dit Jésus, crois-moi, l'heure vient où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père.

²² Vous adorez ce que vous ne connaissez pas ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.

Samaritains appliquaient les mêmes règles. La tradition rabbinique autorisait généralement trois mariages. L'homme avec qui la femme cohabitait alors n'était pas son mari. Il était peu probable que cinq maris soient décédés de causes naturelles, chacun la laissant libre de se remarier. Elle avait pu passer par des divorces consécutifs, et vivre maintenant avec un homme qu'elle n'avait pas épousé légalement.

[19, 20] La femme, qui était peut-être embarrassée, voulait immédiatement changer de sujet pour ne plus parler de ce qui la concernait. Elle passa donc à un autre problème théologique. Elle avait réalisé que Jésus était un homme au savoir peu commun, et elle ne l'avait pas oublié. Cela toucha un endroit sensible de son cœur parce qu'elle dit plus tard à ses concitoyens, « Il m'a dit tout ce que j'ai fait. » Dans ce temps les gens croyaient que les prophètes pouvaient lire ce qui se passait dans l'esprit des gens (Lc 7.39). La femme soumit alors à Jésus une des principales controverses entre les Samaritains et les Juifs. Quel était le lieu approprié pour adorer Dieu de manière acceptable ? Il est possible qu'elle voulait vraiment le savoir et sentant qu'elle se trouvait en présence d'un vrai prophète elle pourrait recevoir la bonne réponse. Pourtant il semble bien plus probable qu'elle cherchait à détourner l'attention de ses propres péchés, et ainsi changea brusquement de sujet de conversation. Cette montagne était le mont Garizim où les Samaritains célébraient leur culte depuis des siècles, et où, à ce jour, un reste de ce peuple continue à le faire. **Vous** est un pluriel se référant aux Juifs qui se réclamaient de Jérusalem et de son temple comme lieu pour le vrai culte de Dieu.

[21, 22] Jésus traita cette question avec sérieux et accepta son changement de sujet comme une occasion de l'enseigner.

²³ Mais l'heure vient — et c'est maintenant — où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont de tels adorateurs que le Père recherche. ²⁴ Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et

Femme, comme il a été dit, était une forme habituelle de s'adresser à une femme (2.4). Jésus lui parla du temps où le culte acceptable ne serait plus limité à Jérusalem ou au Mont Garizim. L'heure ici se réfère à un temps futur indéterminé, pourtant on ne peut s'empêcher de penser que cette heure finale est liée dans cet Évangile à l'heure de la glorification de Jésus, et que par sa crucifixion, résurrection et glorification et la mise en œuvre de la nouvelle alliance, la sainteté de tout lieu comme étant approprié au culte allait disparaître pour faire place au culte spirituel. Jésus lui-même serait alors le nouveau centre du culte. Il ne nia pas que les Juifs étaient le peuple de l'alliance avec Dieu mais il déclara ouvertement que le culte des Samaritains était conduit sur la base d'un manque de connaissances exactes. Le culte à Jérusalem était le lieu choisi par Dieu, et les Juifs accomplissaient ce que Dieu avait autorisé. **Le salut vient des Juifs** dans le sens où tout le plan de salut de Dieu et la venue du Messie viendrait par le peuple juif. Le Messie était un Juif, et non un Samaritain. Alors que l'expression « les Juifs » se réfère souvent dans ce livre au peuple juif qui était hostile à Jésus, cet Évangile ne peut être accusé d'anti-sémitisme tel qu'il est dans les temps modernes, qui hait les Juifs et rejette toute relation de Dieu avec la nation juive. Le salut qui vient dans le monde vient des Juifs parce que le Messie est un Juif.

[23, 24] L'heure signifie le temps stratégique qui commença avec la venue de la nouvelle alliance mais se prépare déjà à faire irruption quand les hommes n'adoreront Dieu ni d'après les normes juives ni d'après celles des Samaritains. Ici **esprit** n'a pas de majuscule dans le texte parce que les traducteurs comprirent le terme comme se référant à l'esprit de l'homme et non au Saint-Esprit, et c'est ce que voulait dire Jésus. Les **vrais** ou authentiques **adorateurs** ne s'occupent pas du lieu où ils se trouvent mais offrent à Dieu leur adoration **en esprit et en vérité**, une adoration spirituelle qui se conforme à la nature divine. Elle est selon la **vérité**

en vérité. ²⁵ La femme lui dit : Je sais que le Messie vient — celui qu'on appelle Christ. Quand il sera venu, il nous annoncera tout. ²⁶ Jésus lui dit : Je le suis, moi qui te parle.

puisqu'elle est révélée en Jésus-Christ, mais la **vérité** a aussi le sens d'authenticité.

En tant qu'**esprit** Dieu n'est pas confiné à un lieu sacré quelconque ; puisqu'il est présent partout on peut l'adorer partout. Dans le déroulement de son plan divin Dieu a conduit l'homme à réaliser que l'adoration spirituelle lui est agréable, sans considération de lieu. Puisque Dieu est **esprit**, ceux qui désirent l'adorer **doivent le faire en esprit et en vérité**, et ces qualités sont centrées en Jésus-Christ. Notez l'usage de **il faut** (*dei*) pour souligner l'absolue nécessité de cette qualité d'adoration. Puisque Jésus-Christ est la **vérité** (14.6) le chemin vers Dieu est celui que nous montre Jésus.

[25] Parce que les Samaritains ne reconnaissaient que les cinq premiers livres de l'Ancien Testament, leur connaissance du **Messie** était limitée. Ils appelaient le Messie du nom de Taheb, « celui qui restaure », et à la lumière de Deutéronome 18.18 ils pensaient qu'il serait celui qui leur enseignerait toutes choses. Il leur communiquerait la dernière et complète volonté de Dieu. Les Samaritains n'attendaient pas du Messie qu'il soit roi, issu de la lignée de David. Mais ils attendaient un prophète comme Moïse. Il se peut que la réponse de Jésus à propos du culte ne satisfaisait pas pleinement la femme. Elle se réfère donc au Messie qui **nous annoncera tout**.

[26] A cette femme samaritaine Jésus dit qu'il était le Messie, et il est possible que ce soit la seule occasion où il le déclara à quelqu'un d'autre qu'à ses disciples, avant son procès devant le Sanhédrin (Mc 14.62). Sa réticence à proclamer parmi les Juifs qu'il était le Messie est peut-être due au fait que cette proclamation éveillerait des notions politiques associées dans leur esprit avec le Messie. Notons le **Je suis** emphatique, une formule associée dans l'Ancien Testament à la révélation de Dieu à Moïse près du buisson ardent (Ex 3.14), répétée dans Jean 8.58, et dans certaines des affirmations de Jésus sur lui-même dans cet Évangile. Ce n'est pas à des Juifs mais à cette femme samaritaine que Jésus

²⁷ Alors arrivèrent ses disciples, qui furent étonnés de ce qu'il parlait avec une femme. Toutefois, aucun ne dit : Que demandes-tu ? ou : De quoi parles-tu avec elle ? ²⁸ La femme laissa donc sa cruche, s'en alla dans la ville et dit aux gens : ²⁹ Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; ne serait-ce pas le Christ ? ³⁰ Ils sortirent de la ville et vinrent vers lui.

³¹ Pendant ce temps, les disciples le priaient en disant : Rabbi, mange. ³² Mais il leur dit : J'ai à manger une nourriture

proclama pour la première fois qu'il était le Messie promis des Samaritains, des Juifs, et de tous les hommes.

[27] A ce moment les **disciples** revenant de leur mission d'acheter des vivres dans la ville voisine s'étonnaient (imparfait — marque la durée) de ce qu'il **parlait avec une femme**. Mais ils eurent assez d'égards pour Jésus pour ne pas l'interrompre et demander, « **Que demandes-tu** » ? (littéralement « chercher »), ou **De quoi parles-tu avec elle** ? Leur Rabbi n'était pas un maître ordinaire, car les Rabbis considéraient les femmes comme inférieures à l'homme de toutes les manières, et ne voulaient pas avoir de conversations avec les femmes, encore moins avec une étrangère.

[28-30] Profondément émue par la dernière déclaration de Jésus, elle laissa là sa **cruche d'eau**. D'après le déroulement du récit, elle ne lui avait même pas donné à boire ! Ce qui l'avait le plus impressionnée au sujet de Jésus et qu'elle avait répété aux gens de la ville était le grand pouvoir de Jésus de dévoiler sa vie passée. Avec exagération elle avait affirmé qu'il lui avait dit tout ce qu'elle avait fait. Ce genre de savoir lui avait donné la conviction qu'il était prophète, bien plus que ne l'aurait fait toute autre preuve. N'était-il pas le Messie ? Malgré ce qu'il avait affirmé, elle n'en était pas sûre. Sa question introduite par *mèti* lui donne ce sens indécis, lequel, tout en attendant une réponse négative, en fait espérer une affirmative. « *Etait-il possible qu'il soit le Christ ?* » Réagissant à son témoignage les gens sortirent en foule de la ville voisine du puits de Jacob pour voir l'étranger.

[31, 32] Entre temps les disciples revenus au puits de Jacob remirent à Jésus les vivres qu'ils avaient achetés en ville. Ils le **priaient** (littéralement « l'incitèrent ») de manger,

que vous ne connaissez pas. ³³ Les disciples se disaient donc les uns aux autres : Quelqu'un lui aurait-il apporté à manger ?

³⁴ Jésus leur dit : Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. ³⁵ Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'à la moisson ? Eh bien ! Je vous le dis, levez les yeux et regardez les champs qui sont blancs pour la moisson. ³⁶ Déjà le moissonneur reçoit un salaire et amasse du fruit pour la vie éternelle, afin que le semeur et le moissonneur se réjouissent ensemble. ³⁷ Car en ceci, ce qu'on dit est vrai : l'un sème, l'autre moissonne.

mais il répondit qu'il avait à manger une **nourriture** qu'eux ne connaissaient pas. Cette rencontre avec la femme samaritaine avait eu un caractère si élevé que sa soif et sa faim en avaient été satisfaites.

[33] Comme c'est souvent le cas dans cet Évangile (2.20 ; 3.4 ; 4.15) les disciples ne comprirent pas ce que Jésus disait, car ils prirent ces mots à la lettre. En langue grecque la question appelait une réponse négative, signifiant, « Personne ne lui a apporté quelque chose à manger, n'est-ce pas ? » La femme lui a-t-elle donné de la nourriture ? Grâce à ce malentendu Jésus eut l'occasion de leur dire quelle était sa véritable nourriture.

[34] Sa nourriture était de **faire la volonté** de celui qui l'avait envoyé. A plusieurs reprises Jésus souligne dans Jean que l'œuvre qu'il faisait était celle que Dieu l'avait envoyé faire (5.30 ; 6.38 ; 7.18 ; 8.50 ; 9.4 ; 10.37 ; 12.49, 50 ; 14.31 ; 15.10 ; 17.4). Plus importante que la nourriture physique était l'aspiration profonde de Jésus de faire la volonté de Dieu (Comp. Mt 4.4). Dieu est à plusieurs reprises décrit dans cet Évangile comme **celui qui m'a envoyé**. Jésus désirait accomplir sa mission, ce pourquoi il avait été envoyé (Comp. 17.4 ; 19.28, 30).

[35-37] Quand Jésus vit les Samaritains sortir en foule de Sychem en direction du puits de Jacob il se souvint de ce qui était peut-être un proverbe chez eux et qui soulignait l'urgence de son travail et celui de ses disciples. Cessant de penser à lui-même et à la nourriture, il se tourna vers les Samaritains comme vers une moisson attendant d'être engrangée pour Dieu. Au lieu de laisser s'écouler encore quatre mois,

³⁸ Je vous ai envoyés moissonner ce qui ne vous a coûté aucun travail ; d'autres ont travaillé, et c'est dans leur travail que vous êtes entrés.

voilà qu'elle était prête. Jésus dit en effet : « Ne dites pas que nous avons tout notre temps, qu'il y a encore quatre mois avant la moisson, car la moisson est déjà là. Il n'est plus temps d'attendre, **levez les yeux et regardez les champs qui sont blancs pour la moisson.** » Certains ont pensé qu'en utilisant le mot **blancs** il se référerait probablement à la foule de gens vêtus de blanc sortant pour le saluer, puisqu'il n'y a pas d'épis courts sur pied qui soient exactement blancs à la moisson. Les Samaritains étaient prêts à accepter Jésus comme le montrent les versets plus loin dans le chapitre. **Déjà** peut-être rattaché au verset 35, mettant l'accent sur le fait que les champs sont déjà blancs pour la moisson. Le jour même où la semence est semée, la moisson est mûre. Si par contre **déjà** commence le verset 36, le sens est que le moissonneur est déjà en train de moissonner, recevant déjà un salaire et amassant du fruit parce que la moisson est venue. L'intervalle entre la moisson et la réception du salaire est éliminé. Si Jean a suivi ici un ordre chronologique, on n'était pas loin de la moisson, la Pâque étant passée depuis peu, cette Pâque mentionnée au chapitre 2.

Jésus reprenant l'image de la moisson, souligne particulièrement la récolte moissonnée et la bénédiction qui en découle pour les moissonneurs. La moisson spirituelle est différente de la récolte naturelle, car parfois le temps entre les semailles de la semence, qui est la parole de Dieu (Lc 8.11), et le temps de la moisson peut être très court, comme l'illustrent les Samaritains.

Quand le disciple sort pour moissonner il **reçoit un salaire** en termes de **fruit pour la vie éternelle**, car il rassemble des âmes pour la vie éternelle. Ici l'accent semble être sur la vie éternelle pour le temps à venir plutôt que pour le temps présent. Celui qui a répandu la semence peut se réjouir avec le **moissonneur** parce que tous deux ont part à la moisson. Le proverbe s'avère alors juste, « **L'un sème l'autre moissonne.** »

[38] Le verset 38, alors qu'il se réfère à la situation immédiate, énonce un principe fréquemment vérifié dans le

³⁹ Plusieurs Samaritains de cette ville crurent en Jésus à cause de la parole de la femme qui rendait ce témoignage : Il m'a dit tout ce que j'ai fait. ⁴⁰ Aussi, quand les Samaritains vinrent à lui, ils le prièrent de rester auprès d'eux ; et il resta là deux jours. ⁴¹ Ils furent encore beaucoup plus nombreux à croire à cause de sa parole, ⁴² et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de tes dires que nous croyons ; car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est vraiment lui le Sauveur du monde.

domaine spirituel. **D'autres** peut se rapporter à Jean-Baptiste et ses disciples qui préparaient le chemin pour Christ, comme aux prophètes de l'Ancien Testament, à la femme samaritaine, ou à d'autres comme elle. Les disciples allaient moissonner une récolte qu'ils n'avaient pas semée, et ici elle était proche. Laborieusement, patiemment, **d'autres** avaient travaillé, puis les moissonneurs entrant **dans leur travail** moissonnèrent abondamment une récolte d'âmes, amassant du fruit pour la vie éternelle.

[39] Le témoignage de la femme provoqua d'abord la foi en Jésus. **Plusieurs Samaritains** furent convaincus qu'il avait été envoyé par Dieu.

[40-42] A cause de leur foi les Samaritains le prièrent de rester avec eux, et Jésus donna suite à leur requête et resta deux jours. **Ils le prièrent** (littéralement, ils continuèrent à lui demander) de passer quelque temps avec eux. Bien que Jésus ne fit pas de miracles là-bas, bien d'autres encore crurent à cause de ses paroles.

Ils entendirent eux-mêmes, et ainsi ne dépendaient plus du témoignage de la femme. Pourtant, ce qu'ils entendirent correspondait à ce qu'elle avait dit. Leur foi naissante s'affermait et s'approfondissait, et ils crurent en Jésus et à son témoignage de lui-même. Cela les conduisit à reconnaître Jésus comme **le Sauveur du monde**. C'est l'unique fois dans les Évangiles où ce terme est appliqué à Jésus durant son ministère personnel. **Sauveur du monde** était un titre fréquemment appliqué à l'empereur romain, mais l'Ancien Testament a plusieurs références à Dieu comme étant le sauveur.

⁴³ Après ces deux jours, Jésus partit de là pour se rendre en Galilée; ⁴⁴ car il avait témoigné lui-même qu'« un prophète n'est pas honoré dans sa propre patrie ». ⁴⁵ Lorsqu'il arriva en Galilée, les Galiléens l'accueillirent parce qu'ils avaient vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem pendant la fête. Car eux aussi étaient allés à la fête. ⁴⁶ Il retourna donc à Cana, en Galilée, où il avait changé l'eau en vin.

La guérison du fils d'un officier, 4.43,54.

[43-45] Après cette interruption de deux jours en Samarie, Jésus poursuivait son voyage pour la Galilée, voyage commencé en 4.3. La pensée dans le verset 43 est poursuivie dans le verset 45 disant que **les Galiléens** qui avaient vu les signes accomplis à Jérusalem durant la fête l'accueillirent, et cela constituait la préparation de son grand ministère galiléen. Le verset 44 est une interruption un peu déconcertante ici. Dans ce verset Jésus fait une déclaration sur lui-même qui est répétée comme un dicton dans les trois Synoptiques (Mt 13.57; Mc 6.4; Lc 4.24) en relation avec la visite de Jésus à Nazareth, ville où il avait séjourné. Dans le contexte de Jean le sens de **dans sa propre patrie** a suscité plusieurs hypothèses des exégètes : Jérusalem ou la Judée (pourtant, à cette époque Jésus n'avait pas été rejeté à Jérusalem); la Galilée (Est-ce que le sens serait ici, que si un prophète n'est généralement pas accepté dans son propre pays, les Galiléens ont accueilli Jésus en tant que Galiléen revenu dans son pays à cause des grandes choses qu'ils l'avaient vu faire à Jérusalem ?); ou bien, le ciel (nulle part sur terre les honneurs appropriés ne lui étaient rendus, mais c'est seulement au ciel qu'il recevait l'honneur qui lui était dû).

[46] Jean ne rapporte qu'un incident du séjour de Jésus en Galilée, la guérison du fils de l'officier à Capernaüm. Jésus était à **Cana en Galilée** quand la guérison eut lieu, ce qui manifeste le pouvoir de guérir de Jésus à distance puisque ces deux villes sont éloignées de plus de trente kilomètres l'une de l'autre. L'évangéliste rappelle à ses lecteurs que Cana fut la scène du premier miracle de Jésus (2.1-11). Certains ont dit qu'il s'agit d'une version de la guérison du fils du centurion rapportée dans Matthieu 8.5-13 et Luc 7.2-10,

Il y avait à Capernaüm un officier royal dont le fils était malade. ⁴⁷ Il apprit que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla vers lui et le pria de descendre et de guérir son fils, qui était près de mourir. ⁴⁸ Jésus lui dit : Si vous ne voyez des miracles et des prodiges, vous ne croirez donc point ! ⁴⁹ L'officier royal lui dit : Seigneur, descends avant que mon petit enfant ne meure. ⁵⁰ Va, lui dit Jésus, ton fils vit. Cet homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et il s'en alla.

mais tout en admettant l'existence d'un petit nombre de similitudes verbales il y a plusieurs différences dans les récits. Ici l'homme est un **officier** (*basilikos*) au service du roi Hérode de Galilée, mais dans les Synoptiques il s'agit d'un centurion, un officier romain. Ici il s'agit d'un **fils** qui est **malade**, là c'est un serviteur. Ici le père prie Jésus de venir dans sa maison, là le centurion dit à Jésus de ne pas se rendre dans sa maison. Ici le garçon souffre de fièvre, alors que là il s'agit d'une paralysie. Ici Jésus ne dit rien de la foi du père, alors qu'il loue la foi du centurion, la qualifiant de remarquable dans les Évangiles synoptiques. Il y a trop de différences pour que ces comptes rendus se réfèrent au même événement.

[47] La nouvelle du pouvoir de Jésus l'avait précédé, et cet homme en avait entendu parler et alla aussitôt prier Jésus de descendre et de **guérir son fils** qui était mourant.

[48] Ce que Jésus dit dans ce verset ne s'adresse pas vraiment à l'homme, puisque le mot **vous** est un pluriel. Par contraste avec les Samaritains qui croyaient sans signes, Jésus dit que les Galiléens ne croiraient pas s'ils ne voyaient des signes et des miracles, et cet homme était Galiléen.

[49, 50] L'officier insistait toujours, demandant que Jésus vienne vite avant que son fils ne meure. Il manifesta sa foi par cet appel urgent qu'il fit à Jésus car il croyait que Jésus pouvait le guérir. Jésus mit vraiment sa foi à l'épreuve en lui demandant de rentrer chez lui avec la promesse que son fils vivrait. Il ne donna aucun signe à l'officier, simplement sa parole. **L'homme crut Jésus à la parole que Jésus lui avait dite.**

⁵¹ Comme déjà il descendait, ses serviteurs le rencontrèrent et lui dirent que son enfant était en vie. ⁵² Il s'informa auprès d'eux de l'heure à laquelle il s'était trouvé mieux ; et ils lui dirent : Hier, à la septième heure, la fièvre l'a quitté.

⁵³ Le père reconnut que c'était à l'heure même où Jésus lui avait dit : Ton fils vit. Et il crut, lui et toute sa maisonnée.

⁵⁴ Jésus fit encore ce second miracle après être venu de Judée en Galilée.

¹ Après cela, il y eut une fête des Juifs et Jésus monta à

[51-53] Pour aller de Cana à Capernaüm il faut descendre les collines de Galilée jusqu'au lac de Galilée situé à quelque 220 m au-dessous du niveau de la mer. Les esclaves de l'homme vinrent à sa rencontre avec la bonne nouvelle que son fils n'était pas seulement en vie, mais qu'il se trouvait mieux. La fièvre l'avait quitté hier à la septième heure ; d'après la computation juive ce serait à environ 13 heures. D'après le calcul romain, il aurait été 19 heures. Le père savait que c'était à l'heure même où Jésus lui avait dit que son fils vivrait, ainsi crut-il, lui, et toute sa maisonnée. Ici le verbe « croire » n'est accompagné d'aucun adverbe de manière, ce qui signifie qu'il manifestait une foi plus profonde en Jésus comme étant vraiment celui que Dieu avait envoyé.

[54] Ceci ne signifie manifestement pas que ce fut le deuxième signe que fit Jésus, car au chapitre 2.23 il est indiqué que Jésus avait fait d'autres signes en Judée. C'est le **second miracle** décrit par Jean, tous deux ayant eu lieu à Cana après que Jésus eut quitté la Judée.

GUÉRISON UN JOUR DE SABBAT, 5.1-47

Guérison de l'infirme de Bethesda, 5.1-18

[1] Il y a ici une fête anonyme, et c'est la seule fois dans cet Évangile où le nom *fête* n'a pas d'article. Il est impossible d'identifier cette fête avec certitude. Certains ont dit qu'il s'agit de la fête de Purim, mais celle-ci ne nécessitait généralement pas de pèlerinage à Jérusalem. D'autres ont dit que c'était la fête des Huttes ou des Tabernacles qui a lieu à

Jérusalem. ² Or, à Jérusalem, près de la porte des Brebis, il y a une piscine qui s'appelle en hébreu : Bethesda, et qui a cinq portiques. ³ Sous ces portiques était couchée une multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, d'estropiés, [de paralytiques, qui attendaient le mouvement de l'eau ; ⁴ car un ange descendait périodiquement dans la piscine et agitait l'eau, et celui qui y descendait le premier après que l'eau avait été agitée, était guéri, quelle qu'ait été sa maladie].

l'automne. Encore d'autres optaient pour la Pâque. Si tel était le cas, il y aurait quatre Pâques mentionnées dans cet Évangile, la première en 2.13, la seconde ici, la troisième en 6.4, et la quatrième en 12.1. Cela donnerait au ministère de Jésus une durée de plus de trois ans, probablement près de trois ans et demi. Si ce n'est pas une fête de Pâque, la durée du ministère est diminuée d'un an. Comme d'autres Juifs, Jésus aussi monta à Jérusalem.

[2] Au nord de l'emplacement du temple (voir v. 14) était la porte des Brebis (Né 3.1 ; 12.39). Les manuscrits sont partagés sur l'appellation **porte des Brebis** ou « piscine des Brebis ». Une piscine correspondant à la description dans Jean a été mise à jours lors de fouilles à Jérusalem. Elle se situe au nord de l'emplacement du temple avec des portiques sur quatre côtés et un au milieu qui la divisait en deux parties. Des marches ont été découvertes dans les angles par lesquelles les gens pouvaient descendre dans la piscine. Le nom le plus souvent attesté dans les anciens manuscrits est « Bethesda. » Pourtant grâce aux indications corroborées par le rouleau de cuivre se trouvant au nombre des documents découverts à Qumran, nous savons que le nom de cet emplacement ou piscine était « Bethesda. »

[3, 4] La deuxième moitié de ce verset et tout le verset 4 manquent dans les meilleurs manuscrits. Dans la Colombe ces mots figurent entre crochets. Pourtant, déjà très tôt ces détails furent inclus dans les manuscrits au chapitre 5, peut-être comme une explication écrite par quelque scribe en marge de manuscrits, pour expliquer l'agitation de l'eau mentionnée au verset 7. Les versets 3 b et 4 donnent l'explication du rassemblement des malades autour de cette piscine et de ses portiques.

⁵ Là se trouvait un homme malade depuis trente-huit ans. ⁶ Jésus le vit couché, et sachant qu'il était déjà là depuis longtemps, lui dit : **Veux-tu retrouver la santé ?** ⁷ Le malade lui répondit : Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau est agitée, et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi. ⁸ Lève-toi, lui dit Jésus, prends ton lit et marche. ⁹ Aussitôt, cet homme retrouva la santé ; il prit son lit et se mit à marcher.

¹⁰ C'était le sabbat ce jour-là. Les Juifs dirent donc à celui qui avait été guéri : C'est le sabbat ; il ne t'est pas permis de porter ton lit ! ¹¹ Il leur répondit : Celui qui m'a

[5, 6] En dehors du groupe il y avait un homme paralysé depuis trent-huit ans et désemparé. Jésus non seulement le voyait, mais il savait que l'homme était là depuis longtemps. Jésus peut avoir appris cela par ouï-dire, ou encore par son savoir surnaturel. Jésus prit l'initiative, et en s'approchant de l'homme lui demanda, « **Veux-tu retrouver la santé ?** » L'homme ne savait pas qui était Jésus et n'avait pas la moindre idée de son pouvoir de guérir.

[7] Il expliqua simplement pourquoi il ne pouvait être guéri. Il n'avait personne pour le jeter dans la piscine quand l'eau était agitée, et ainsi n'avait pas pu arriver dans l'eau le premier.

[8, 9] Sur l'ordre de Jésus l'homme fut instantanément guéri. Comme preuve de sa guérison totale il souleva sa paillasse et se mit à marcher. L'homme n'avait pas la foi avant sa guérison, et Jésus n'en fit pas une exigence dans ce cas précis. Alors que la foi était souvent requise par Jésus avant la guérison, ici ce ne fut pas le cas. Jean ajoute le commentaire que ceci eut lieu un jour de **sabbat**.

[10, 11] Comme c'est l'habitude dans cet Évangile, les Juifs en réfèrent aux autorités religieuses juives. Ils rencontrèrent l'homme qui avait été guéri et lui dirent que c'était contraire à la loi de transporter sa paillasse le jour de sabbat. La Michnah énumère trente-neuf actions qui sont contraires à la loi un jour de sabbat, ce qui était un moyen de libérer ce jour de toute occupation mondaine, et le garder disponible pour service divin. Par exemple, on pouvait transporter un

rendu la santé m'a dit : Prends ton lit et marche. ¹² Ils lui demandèrent : Qui est l'homme qui t'a dit : Prends et marche ? ¹³ Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c'était ; car Jésus avait disparu dans la foule qui était à cet endroit. ¹⁴ Après cela, Jésus le trouva dans le temple et lui dit : Voici : tu as retrouvé la santé, ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire. ¹⁵ Cet homme s'en alla et dit aux Juifs que c'était Jésus qui lui avait rendu la santé. ¹⁶ C'est pourquoi les Juifs poursuivaient Jésus, parce qu'il faisait cela pendant le sabbat.

homme vivant allongé sur sa couche mais on ne pouvait pas transporter la couche seule. L'homme guéri dit pour sa défense que c'était celui qui l'avait guéri qui lui avait commandé de prendre sa paillasse.

[12, 13] Les autorités juives lui demandèrent alors qui lui avait donné cet ordre. L'homme guéri ne le savait pas, parce que Jésus avait disparu dans la foule qui se trouvait là. L'homme ne put répondre de manière satisfaisante aux autorités juives, bien que plus tard il semblait tout disposé à leur dire qui était son bienfaiteur. Peut-être ne se rendait-il pas compte de l'opposition qu'ils soulèveraient contre Jésus.

[14] Quelque temps après Jésus le trouva dans le temple. Peut-être l'homme se trouvait-il là pour exprimer sa reconnaissance pour sa guérison. Ici Jésus attira l'attention sur le fait que la maladie de l'homme pouvait avoir un rapport avec son péché. Ailleurs il n'accepte pas une telle comparaison (Jn 9.3 ; Lc 13.1-5). Le **pire** peut se référer à une maladie physique beaucoup plus grave, mais il est plus probable que Jésus avait en vue la condamnation éternelle pour la pratique continuelle du péché.

[15] Le compte rendu ne dit pas si l'homme finalement a cru en Jésus ou s'il l'a suivi. Ce verset énonce qu'il s'en alla et dit aux autorités juives que c'était Jésus qui lui avait rendu la santé.

[16] Ici est relatée dans Jean la première persécution subie par Jésus à cause de ce qu'il avait fait le jour du sabbat. **Poursuivaient** est à l'imparfait dans le texte grec et signifie « ils commencèrent à persécuter Jésus ». **Faisait cela**

¹⁷ Mais Jésus leur répondit : Mon Père travaille jusqu'à présent. Moi aussi, je travaille. ¹⁸ A cause de cela, les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, non seulement parce qu'il violait le sabbat, mais parce qu'il disait que Dieu était son propre Père, se faisant ainsi lui-même égal à Dieu.

peut être traduit plus correctement par « continuait à faire ce genre de choses. » Au lieu de continuer à attaquer l'homme, les Juifs concentrèrent leur hostilité sur Jésus, car à cause de lui l'homme avait violé leurs traditions en portant sa pailasse. Ils considéraient cela comme un travail fait pendant le sabbat. Non seulement dans Jean mais encore dans les Synoptiques l'attitude de Jésus à l'égard du sabbat fut une des causes principales des sentiments d'hostilité à son égard.

[17] Ceci est la réponse générale de Jésus à leur accusation. Ce verset ne mentionne pas de réel affrontement de Jésus avec ses censeurs, mais il devait souvent leur faire face au sujet du sabbat, et sa réponse était de nouveau un motif d'opposition. Parce que Dieu, son Père, travaillait constamment, il était aussi constamment à l'œuvre. Dieu n'observait pas le sabbat mais continuait à soutenir et à maintenir l'univers. Comme son Père Jésus continuerait à faire le bien et à pourvoir aux besoins des hommes le jour du sabbat. Alors que Dieu se reposait de sa création le septième jour et qu'il y avait là une base pour le quatrième commandement concernant l'observation du sabbat (Ex 20.11), Jésus rejeta le concept que Dieu refuserait de bénir et de faire du bien aux hommes parce qu'il se reposait de sa création. Le discours qui suit dans ce chapitre est un résultat de cette relation étroite entre Dieu et Jésus, qui appelait Dieu **mon Père** dans un sens unique et différent de ce que faisaient les autres hommes, et ainsi se disait égal à Dieu.

[18] Ici est donnée la deuxième raison de l'hostilité croissante des autorités religieuses juives envers Jésus et qui les poussait à vouloir le tuer. Ce verset montre qu'ils cherchaient déjà à le faire mourir. Plusieurs tentatives eurent lieu tout au long de cet Évangile avant de culminer finalement dans le grand événement du Calvaire (7.19, 20, 25, 32; 8.59; 10.31, 39; 11.53).

¹⁹ Jésus leur répondit donc : En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire par lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que le Père fait, le Fils aussi le fait également. ²⁰ Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait ; il lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci, afin que vous soyez dans l'étonnement. ²¹ En effet, comme le Père ressuscite les morts et les fait vivre, de même aussi le Fils fait vivre qui il veut.

L'autorité du Fils, 5.19-29

[19] Ceci constitue une réponse catégorique de Jésus à ses censeurs. Il introduit sa réplique par un double **amen**, **En vérité, en vérité**, qui ajoute solennité et autorité à ce qu'il va dire. Du début à la fin Jésus montra l'unité parfaite du Fils et du Père dans ce qu'il faisait, en donnant la vie, et en jugeant. Les affirmations dans ce verset sont, sans équivoque, des déclarations de divinité et d'autorité, qui le mettent sur un même rang avec le Père. Il n'est pas possible que le Fils fasse quoi que ce soit de son propre chef. Certains érudits ont pensé que Jésus s'inspirait des expériences de sa propre enfance quand il employait l'image du Fils **ce qu'il voit faire du père**. Mais l'expérience de l'enfance n'expliquerait pas cela. Seul le Fils préexistant dans le sein du Père avait vu Dieu (1.18).

[20] **Aime** (*phileō*, au temps présent) est un amour continué que le Père éprouve pour le Fils. D'habitude le mot décrivant l'amour du Père est *agapaō*, mais dans l'Évangile de Jean il est difficile de différencier le sens de ces deux verbes. C'est ici seulement que *phileō* est employé pour décrire l'amour entre le Père et le Fils. La preuve que **le Père aime le Fils** est qu'il **lui montre tout ce qu'il fait** et qu'ainsi le Fils possède une complète révélation de tout le plan de rédemption. Non seulement le Fils accomplit-il de grandes choses, mais le Père **lui montrera des œuvres plus grandes que celles-ci**, afin que ceux qui le voient et l'entendent soient **dans l'étonnement**. Ce que fait et fera le Fils, tout comme ce que dit le Fils, reflètent complètement le Père. C'est pourquoi le Fils est la révélation parfaite du Père.

[21] Non seulement le Père ressuscite-t-il puissamment des hommes et leur donne-t-il la vie physique, il ressuscite

²² De plus le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, ²³ afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas le Père qui l'a envoyé. ²⁴ En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et qui croit à celui qui m'a envoyé, a la vie éternelle et ne vient pas en jugement, mais il

aussi des hommes spirituellement : de la mort du péché, de l'erreur, et de la rébellion, et il leur donne la vie éternelle. Un coup d'œil au verset 19 montre que ceux à qui le Fils veut donner la vie et ceux qui ont la vie par le Père sont les mêmes. Le Fils n'agit jamais par une volonté différente de celle du Père.

[22] L'Ancien testament enseigne que Dieu est le juge de tous les hommes (Ps 9.7, 8 ; 50.6 ; Es 33.22), mais ici on trouve que le jugement est exercé par l'intermédiaire du Fils. Le Père n'agit pas en dehors du Fils en jugeant, et le jugement du Fils est conforme à ce que veut le Père. En effet, Dieu juge tous les hommes par son Fils. Le Nouveau Testament enseigne que Dieu est le juge de tous les hommes (Ac 17.31 ; Rm 2.16 ; 3.6 ; 14.10 ; Hé 12.23) mais il dit aussi que Dieu juge par le Fils (Ac 10.42 ; 17.31 ; 2 Co 5.10 ; 2 Tm 4.8).

[23] Une des raisons principales pour lesquelles tout jugement est donné au Fils est **que tous honorent le Fils** comme ils honorent le Père. Ne pas honorer le Fils signifie déshonorer le Père, puisque c'est le Père qui l'a envoyé. La raison principale de la venue de Jésus dans le monde n'était pas le jugement du monde mais le salut du monde (3.17 ; 12.47). Pourtant cette venue met l'homme en face d'une décision à prendre et selon qu'il aura décidé au sujet de Jésus-Christ il l'accepte ou le rejette. Ou l'homme échappe à la condamnation, ou il reste sous la condamnation.

[24] Il est donc impossible d'honorer Dieu tout en déshonorant le Christ. Écouter les paroles de Jésus et croire en Dieu est la voie du salut, car faire cela signifie avoir la vie éternelle. Celui qui écoute les paroles de Jésus croit en Dieu. Il a alors la **vie éternelle** comme une possession présente. En d'autres mots, il n'est pas sous la condamnation ; il est déjà passé de la mort spirituelle au royaume de la vie (Comp. Rm 8.1), et il n'est plus sous l'empire du prince du monde

est passé de la mort à la vie. ²⁵ En vérité, en vérité, je vous le dis, l'heure vient — et c'est maintenant — où les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; et ceux qui l'auront entendue vivront. ²⁶ En effet comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, ²⁷ et il lui a donné le pouvoir d'exercer le jugement, parce qu'il est Fils de l'homme.

mais il est entré dans le royaume du Fils bien-aimé (Col. 1.13). Entendre les paroles du Christ signifie davantage que de les percevoir par l'oreille. Il faut l'écouter et lui obéir.

C'est une autre façon d'énoncer la même promesse faite en 3.16, 36. La personne qui a la foi authentique et qui sauve, la foi qui obéit, la foi qui fait confiance à Dieu et obéit aux paroles du Christ, n'est pas sous la condamnation ou le **jugement** (Rm 5.1).

[25] Ici de nouveau un double *amèn*, comme au verset précédent, marque une déclaration ayant force d'autorité. **L'heure** vient, et c'est **maintenant**, où ceux qui sont morts spirituellement entendront la voix du Fils de Dieu et **ceux qui l'auront entendue vivront**. Les versets 25 à 29 décrivent le contraste entre les morts sur le plan spirituel et les morts sur le plan physique et les deux résurrections. Le Fils a le pouvoir de donner la vie de la part de Dieu à ceux qui sont morts spirituellement et aussi de ressusciter de la mort physique au dernier jour ceux qui sont décédés. Ainsi, la première résurrection parce qu'elle se produit **maintenant** n'a rien à voir avec la mort physique mais se produit quand les hommes entendent la voix du Fils de Dieu, répondent et deviennent vivants spirituellement. La personne qui se soumet à Christ dans une foi vivante est une personne vivant vraiment, et n'a pas à craindre la mort ou le jugement. Une telle vie ne peut se produire en dehors de la parole de Christ (Rm 10.17), et pourtant, il ne suffit pas d'entendre cette parole. Ici, il s'agit d'entendre et d'obéir.

[26, 27] Le Père est l'auteur de la vie, pourtant son Fils aussi a la vie (1.4) et par l'Évangile le Fils offre la vie spirituelle aux hommes. Le même Père **lui a donné le pouvoir** d'être juge **parce qu'il est Fils de l'homme**. Tout au long de

²⁸ Ne vous en étonnez pas ; car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix. ²⁹ Ceux qui auront fait le bien en sortiront pour la résurrection et la vie,

cette section Jésus a parlé du Fils, c'est-à-dire lui-même. A présent il se décrit lui-même le **Fils de l'homme**. Dans les Évangiles synoptiques le Fils de l'homme est décrit comme jugeant tous les hommes et séparant les bons des mauvais (Mt 13.41 ; 25.31 ; Mc 13.26 ; Lc 21.36). Christ est le grand donneur de vie, non seulement la source de vie dans le monde naturel mais aussi la source de la vie spirituelle. Christ est aussi le grand juge. Ainsi le créateur de la vie est celui qui entretient la vie et celui qui appelle les hommes au jugement avec la responsabilité pour leur vie morale et spirituelle. En tant que juge il est le Fils de l'homme, celui qui partage l'expérience des hommes comme un homme authentique mais en même temps comme celui par l'intermédiaire de qui Dieu juge le monde.

[28, 29] Jésus passe au sujet de la résurrection finale et du jugement. **L'heure vient où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix.** C'est-à-dire qu'il y a un temps où tous les morts, les bons comme les méchants, sortiront du tombeau. Le fait que le Fils donne la vie maintenant à ceux qui écoutent ses paroles et passent de la mort à la vie, de la condamnation à la paix avec Dieu, ne signifie pas que cet Évangile n'enseigne pas une future résurrection des morts et un jour futur de jugement. L'accent est à la fois sur l'aspect « maintenant » et celui qui est « à venir », de la résurrection et du jugement. **Ceux qui auront fait le bien** en sortiront pour la résurrection et la vie éternelle. Ce qui est fait dans cette vie sur terre a son effet sur la destinée éternelle de l'individu. Le jugement de Jésus atteindra tout le monde, même ceux qui sont dans les tombeaux. La voix du Fils appellera tous les morts à sortir de leurs tombeaux. Ce passage est particulièrement instructif pour ceux qui enseignent qu'il y aura des résurrections et des jugements séparés pour les justes et pour les méchants, à des périodes différentes. Mais il est dit clairement ici qu'il y aura une seule résurrection des justes et des méchants. En qualité de juge exécutant le jugement du Père, il attribuera à ceux qui ont fait le bien,

ceux qui auront pratiqué le mal pour la résurrection et le jugement. ³⁰ Moi, je ne peux rien faire par moi-même : selon ce que j'entends, je juge ; et mon jugement est juste, parce que je ne cherche pas ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé.

³¹ Si c'est moi qui rends témoignage de moi-même, mon témoignage n'est pas vrai.

qui ont cru en lui et obéi à sa volonté, la vie éternelle, dont ils jouiront éternellement, mais dont ils sont déjà entrés en jouissance dès l'instant où ils ont cru à lui sur la terre. Cependant, **ceux qui auront pratiqué le mal**, qui l'ont rejeté dans l'incrédulité et n'ont pas suivi ses paroles connaîtront la résurrection du **jugement**. Cela ne diminue pas la place qu'occupent la grâce et le salut par la foi dans le plan de Dieu. Mais cela renforce le fait que l'homme sera jugé selon ses œuvres, ce qui constitue l'enseignement du Nouveau Testament (Mt 25.31-46 ; Rm 2.6 ; 14.12 ; 2 Co 5.10).

Témoins de Jésus, 5.30-47

[30] Ce verset constitue une bonne transition entre les deux sections puisque l'accent est mis ici sur le fait que Jésus n'agit jamais de sa propre autorité. Il juge selon la volonté du Père, et se comporte ainsi en toutes choses parce que **Je ne cherche pas ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé**. Le Fils obéit parfaitement au Père. Dans cette section Jésus attire l'attention sur un certain nombre de témoins de la divinité de son ministère et de sa nature.

[31] Jésus reconnaît que son propre témoignage n'est pas suffisant. D'après la loi, le témoignage d'un homme ne valait que s'il était corroboré par au moins un autre témoin ou plus (Nb 35.30 ; Dt 17.6 ; 19.15). Qu'il s'agisse de témoins nécessaires pour établir la vérité des déclarations d'une personne, ou de témoins à charge dans une affaire criminelle, le principe est le même. Le témoignage de tiers est nécessaire pour faire valoir ses droits. Ceci doit être considéré dans le contexte du passage précédant immédiatement celui-ci, à savoir que lui et le Père étaient parfaitement un dans tout ce qu'ils faisaient.

³² C'est un autre qui rend témoignage de moi, et je sais que le témoignage qu'il rend de moi est vrai. ³³ Vous avez envoyé (des messagers) vers Jean, et il a rendu témoignage à la vérité. ³⁴ Pour moi, ce n'est pas d'un homme que je reçois le témoignage ; mais je dis ceci, afin que vous soyez sauvés. ³⁵ Jean était la lampe qui brûle et qui brille, et vous avez

[32] Le premier témoin est le Père. Jésus ne nomme pas le Père, mais il place le Père en premier. Dieu est le plus grand témoin. On pourrait penser que Jésus parle de Jean-Baptiste mais le verset 34 montre que ce n'est pas le cas. Il est de nouveau fait référence à ce témoin au verset 37.

[33, 34] Le deuxième témoignage a déjà été présenté dans l'Évangile, car il s'agit de celui de Jean-Baptiste. Il a rendu témoignage est au passé composé (parfait) qui a valeur d'une action faite dans le passé mais dont l'effet continue dans le présent. Le témoignage de Jean est introduit dans 1.6-8, 15, et occupe une place importante dans 1.19-36 et finalement dans 3.25-36. Vous se réfère aux autorités religieuses juives. Ils avaient envoyé des messagers à Jean et avaient recueilli le témoignage de Jean selon lequel tout son ministère avait été une préparation pour celui qui vient d'en-haut. Le verset 34 signifie que le témoignage humain n'est pas le plus élevé, le témoignage humain de Jean-Baptiste était important parce qu'il conduisait au salut ceux qui écoutaient Jean.

[35] Jésus dit de Jean qu'il était la lampe qui brûle et qui brille. Tout au long de son ministère il brillait comme une lampe guidant les gens sur le chemin. Pendant que le ministère de Jean s'exerçait parmi le peuple, vous avez voulu vous réjouir. Vous est mis en relief dans le texte grec. Quelque chose dans le ministère de Jean avait un attrait énorme pour le peuple. Ils venaient en foule pour l'écouter, et se réjouissaient de la bonne nouvelle d'espérance qu'il apportait en disant que le royaume était proche. Pourtant les Évangiles synoptiques soulignent que les autorités religieuses juives ne se soumirent pas au baptême de Jean et qu'en réalité ils ne lui prêtèrent pas vraiment attention. Sa vie fut une lumière brûlant et brillant en permanence qui aurait dû les éclairer

voulu vous réjouir une heure à sa lumière. ³⁶ Moi, j'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que le Père m'a donné d'accomplir, ces œuvres mêmes que je fais témoignent de moi que le Père m'a envoyé. ³⁷ Et le Père qui m'a envoyé a lui-même rendu témoignage de moi. Vous n'avez jamais entendu sa voix, ni vu sa face, ³⁸ et sa parole ne demeure pas en vous, puisque vous ne croyez pas à celui qu'il a envoyé.

le long de la route. En tant que lampe brillante il portait témoignage à la lumière du monde, bien que lui n'était pas cette lumière (1.8).

[36] Si grand que fût le témoignage de Jean-Baptiste, les œuvres de Jésus constituaient un témoignage plus grand, à savoir que Dieu avait envoyé Jésus et était puissamment à l'œuvre en lui. Dieu lui avait donné ces œuvres à accomplir, et la puissance divine et l'autorité du Père étaient dans les œuvres de Jésus. Le terme *œuvres* (*érge*) est très fréquemment employé dans Jean pour désigner les miracles de Jésus (5.20 ; 7.3, 21 ; 10.25, 32, 37, 38 ; 14.10, 11 ; 15.24). Jésus parlait de ses miracles comme étant des *œuvres*, non des signes, alors que l'évangéliste parle de ses miracles comme de « signes ». Les *œuvres* de Jésus constituaient une partie de la tâche que le Père lui donnait à faire, cette tâche qui est tout le plan de la rédemption des hommes par Jésus-Christ. Les œuvres de Jésus sont en troisième position dans cette liste de témoignages devant conduire les hommes à la foi en lui (20.30, 31).

[37, 38] Jésus revint au premier témoignage mentionné au verset 32, le plus important de tous les témoignages. Le Père témoigne en envoyant son Fils et en lui confiant tout le plan pour la rédemption des hommes. Le Père a déjà rendu témoignage à Jésus, comme le temps du verbe ici le montre. L'évangéliste a déjà affirmé ce que Jésus dit ici, à savoir que personne n'a jamais vu Dieu (1.18). Dieu ne parle pas directement aux hommes. Ils n'ont jamais entendu sa voix, ils n'ont jamais vu sa forme. Mais il y en a un qui l'a vu, celui que Dieu a envoyé. Si la parole du Père habitait vraiment en eux, ils croiraient au Fils que Dieu a envoyé. La parole de Dieu ne

³⁹ Vous sondez les Écritures, parce que vous pensez avoir en elles la vie éternelle : ce sont elles qui rendent témoignage de moi. ⁴⁰ Et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie !

demeure pas en eux parce qu'ils ne croient pas en Christ, et c'est ainsi qu'ils ne peuvent pas avoir de relation significative avec Dieu. Quant au croyant, la parole de Dieu habite dans son cœur ; et parce qu'il croit en Jésus, voir le Fils c'est voir le Père, si bien que le croyant voit et entend Dieu à travers Jésus-Christ. Ainsi le témoignage du Père à Jésus est reçu par ceux qui croient en lui.

[39, 40] Vous sondez traduit *éraunaté* comme un indicatif, mais peut aussi être traduit comme un impératif, « sondez » ! L'indicatif semble plus probable dans le contexte puisque Jésus ne donne pas d'ordre mais dit ce qu'ils font. Le Père n'a pas seulement rendu témoignage par les œuvres de Jésus mais aussi par l'Ancien Testament, les **Écritures** tellement considérées par les Juifs. C'est le quatrième témoignage de cette liste. Interprétées correctement les Écritures témoignent de Jésus ; en fait, il est en réalité au cœur de leur signification. Les Juifs les étudiaient et les sondaient continuellement, parce qu'ils croyaient qu'elles étaient la source de la vie éternelle. « Celui qui a emmagasiné en lui-même des paroles de la Loi a gagné la vie du monde à venir » (Aboth 2.8). Au lieu de trouver la vie, ils ont passé à côté parce qu'ils n'ont pas saisi l'essentiel des Écritures : leur témoignage à Jésus. S'ils avaient vraiment connu Dieu, ils auraient écouté sa parole et auraient identifié et connu son Fils. C'est pour cette raison que l'Ancien Testament était si important pour l'Église primitive et demeure une partie importante de la Bible aujourd'hui. Pourtant ils refusèrent délibérément de venir à Christ où ils auraient pu avoir la vie éternelle. Cela rappelle la déclaration de Jésus dans Matthieu et Luc concernant le refus de Jérusalem (Mt 23.37 ; Lc 13.34). Les Juifs pensaient qu'ils pouvaient avoir la vie éternelle sans venir à Jésus. Leur approche erronée des Écritures les empêchait de venir à Jésus. Ceci montre qu'il est impossible d'accumuler assez de preuves pour forcer la foi. Malgré tous les témoignages présentés par Jean-Baptiste, les œuvres de Jésus, le témoignage du Père en sa faveur, et les Écritures de l'Ancien

⁴¹ Je ne reçois pas de gloire des hommes... ⁴² Mais je vous connais : vous n'avez pas en vous l'amour de Dieu. ⁴³ Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, vous le recevrez !

Testament, les Juifs refusèrent de croire. Des parallèles à chacune des affirmations de Jésus peuvent être trouvés dans les Évangiles synoptiques, mais ici elles sont toutes réunies pour former un argument frappant.

[41] **Gloire** signifie ici « louange » ou « acclamation ». Jésus ne leur reprochait pas leur manque de foi parce qu'il désirait lui-même recevoir leurs louanges ou acclamations. Il ne recherchait pas une gloire pour lui-même (8.50) ; il ne cherchait que la gloire de Dieu. Il désirait par-dessus tout glorifier Dieu et recevoir son approbation (7.18 ; 12.28 ; 17.4). Il leur reproche leur incrédulité parce qu'ils rejettent Dieu qu'ils prétendent aimer et servir, et s'excluent eux-mêmes de la vie éternelle qu'il donne.

[42] **Mais** (*alla*) est en grec une conjonction adversative, marquant le contraste avec le verset précédent. **Je connais** (littéralement, « j'ai connu ») rappelle 2.25. Cette connaissance approfondie le conduit à dire qu'ils n'avaient pas en eux **l'amour de Dieu**. Seul le savoir étendu de Jésus le rendait capable de prononcer honnêtement un tel jugement. Ils professaient avoir de l'amour pour Dieu, mais ils ne cherchaient pas ses voies.

[43] Ils rejetèrent le Christ qui ne venait pas en son propre nom mais **au nom de mon Père**, accompagné de tous ces témoignages. « Méprisé et abandonné des hommes... Nous ne l'avons pas considéré » (Es 53.3 ; Comp. Jn 1.11). Mais ils n'étaient que trop empressés d'accepter un leader ayant des prétentions personnelles, non envoyé de Dieu, venant **en son propre nom** et se conformant à leurs propres idées sur le Messie. A cette période de leur histoire les Juifs étaient importunés par de faux messies et par de prétendus leaders se disant être leurs libérateurs (Comp. Mc 13.6, 21, 22). Ces paroles de Jésus soulignent prophétiquement la docilité de ses contemporains qui suivent de tels conducteurs mais qui refusent celui que Dieu leur a envoyé.

⁴⁴ Comment pouvez-vous croire, vous qui recevez de la gloire les uns des autres, et qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul ? ⁴⁵ Ne pensez pas que moi, je vous accuserai devant le Père. Celui qui vous accuse, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espérance. ⁴⁶ Car, si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, parce qu'il a écrit à mon sujet. ⁴⁷ Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ?

[44] La preuve que Jésus était le Fils de Dieu était si forte que le problème de leur incrédulité ne pouvait être intellectuel. La raison fondamentale en était leur orgueil, leur amour pour la gloire, la louange et l'approbation des hommes. Ils recevaient de la gloire les uns des autres. Cela est dit plus pleinement dans 12.42, 43. Parce que Jésus se disait être le « Fils » et parlait de Dieu comme de « son Père » ils l'accusaient de chercher sa propre gloire (v. 18), mais c'étaient les autorités religieuses juives qui étaient coupables de chercher leur propre gloire au lieu de chercher la gloire qui vient de Dieu seul. Leur problème n'était pas intellectuel mais moral et religieux, ce n'était pas un problème de l'intellect, mais de la volonté.

[45-47] Comme témoin final Jésus fit appel à Moïse le législateur. Les autorités juives rejetèrent Jésus parce qu'ils prétendaient qu'il avait transgressé la loi de Moïse. Jésus avait déjà mentionné les Écritures qui contenaient la loi, mais n'avait pas attiré spécifiquement l'attention sur Moïse. Il déclara que Moïse en qui vous avez mis votre espérance, serait leur accusateur devant Dieu plutôt que leur avocat et intercesseur. Jésus ne serait pas leur accusateur devant Dieu parce qu'il n'était pas venu pour accuser et condamner mais pour sauver les hommes du péché par la grâce de Dieu et le pardon. S'ils avaient vraiment compris et cru Moïse, ils auraient su que la loi apportait principalement la condamnation à cause du péché, montrant aux hommes qu'ils ne pouvaient être justes devant Dieu sans sa grâce et son pardon. La conscience de leur état de péché aurait dû les conduire à chercher un sauveur pour les délivrer. Moïse les accuse parce qu'il avait écrit au sujet de Jésus dans la loi. Peut-être le Seigneur avait-il à l'esprit des passages comme Genèse 49.10

¹ Après cela, Jésus s'en alla de l'autre côté de la mer de Galilée (ou) de Tibériade. ² Une foule nombreuse le suivait, parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait sur les malades.

et Deutéronome 18.15, 18, ou pensait-il en termes plus généraux à toute la loi qui trouvait en lui sa signification complète et son accomplissement (Comp. Mt 5.17, 18). Parce qu'ils ne croient pas aux écrits de Moïse et ne voient pas le sens plus profond de la loi, malgré leur attention à sa lettre et à leurs traditions, ils ne pouvaient pas croire les paroles de Jésus.

LE PAIN DE VIE, 6.1-71

La multiplication des pains, 6.1-15

[1] Après cela est vague et ne précise pas le temps écoulé. Le chapitre 5 s'achève alors que Jésus était à Jérusalem, et ici il est décrit comme s'en allant de l'autre côté de la mer de Galilée. Les activités intermédiaires de Jésus ne sont pas mentionnées. Certains érudits reclassent l'ordre de ces chapitres, plaçant le sixième immédiatement après le quatrième, suivi du cinquième, puis du septième. Alors que cela éclairerait un point de géographie fournissant une transition plus douce, il n'existe pas de preuve de manuscrit pour un tel arrangement, et toute indication est en faveur de l'ordre des événements tels qu'ils furent utilisés à l'origine. C'est là une autre indication que Jean était hautement sélectif dans le choix des éléments de son Évangile et qu'il ne suivait pas de plan chronologique ou géographique. Deux noms sont donnés pour la mer de Galilée. Il semble que plus tard, au cours du premier siècle, la mer fut appelée mer de Tibériade à cause de la ville de Tibériade fondée sur ses rives en l'an 20 environ de notre ère par Hérode Antipas. L'autre côté vers laquelle Jésus se dirigeait apparemment était celle du nord-est où les collines s'élevaient à proximité du lac.

[2] La foule nombreuse qui suivit Jésus par voie de terre s'intéressait aux guérisons parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait sur les malades. Jean est conscient de bien d'autres signes en plus de ceux dont il rend compte (20.30, 31).

³ Jésus monta sur la montagne et là, il s'assit avec ses disciples.

⁴ Or la Pâque, la fête des Juifs, était proche.

⁵ Jésus leva les yeux, vit qu'une foule nombreuse venait à lui et dit à Philippe : Où achèterons-nous des pains pour que ces gens aient à manger ? ⁶ Il disait cela pour l'éprouver, car il savait ce qu'il allait faire. ⁷ Philippe lui répondit : Les pains qu'on aurait pour deux cents deniers ne suffiraient pas

Les trois verbes successifs à l'imparfait dans le grec sont significatifs. La multitude continuait de suivre Jésus parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait.

[3] Jésus **s'assit**, ce qui était la position habituelle de l'enseignant, et Marc ajoute que dans sa compassion pour la grande foule « il se mit à les enseigner longuement » (6.34). Ses **disciples** se rassemblèrent autour de lui.

[4] La **Pâque** était proche, la deuxième Pâque mentionnée dans Jean. L'année suivante, à la même époque, Jésus allait mourir à Jérusalem. C'est la seule fête mentionnée dans cet Évangile que Jésus ne célébra pas à Jérusalem. Jean introduit l'expression explicative **la fête des Juifs** pour la compréhension des lecteurs païens.

[5] La multiplication des pains en vue de nourrir 5 000 personnes est le seul miracle, la résurrection exceptée, rapporté dans les quatre Évangiles (Mt 14.13-21 ; Mc 6.30-44 ; Lc 9.10.17). Jean a omis un certain nombre de détails qui sont mentionnés dans les autres Évangiles, mais il en a ajouté plusieurs personnels dans ce compte rendu du miracle. Jésus demanda à Philippe qui était natif du village proche de Bethsaïda, **Où achèterons-nous des pains** pour que ces gens aient à manger.

[6, 7] Jésus posa la question pour le mettre à l'épreuve, car il avait déjà prévu de nourrir cette multitude. **Il savait ce qu'il allait faire**, ce qui montre la prescience de Jésus et son initiative. Philippe fit une rapide estimation de la somme qu'il faudrait pour donner **un peu** de pain à chaque personne, et trouva qu'il faudrait **deux cents deniers**, le salaire journalier de deux cents ouvriers ordinaires. Et la nourriture pour une telle somme serait insuffisante. Il est certain que le petit groupe de disciples ne possédait pas tant d'argent.

pour que chacun en reçoive un peu. ⁸ Un de ses disciples, André, frère de Simon Pierre, lui dit : ⁹ Il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de personnes ? ¹⁰ Jésus dit : Faites asseoir ces gens. Il y avait à cet endroit beaucoup d'herbe. Ils s'assirent donc, au nombre d'environ cinq mille hommes. ¹¹ Jésus prit les pains, rendit grâces et les distribua à ceux qui étaient là ; il en fit de même des poissons, autant qu'ils en voulurent.

[8, 9] André, frère de Simon Pierre, conduit une fois de plus quelqu'un à Jésus, cette fois un jeune garçon. Ce garçon était probablement un pauvre qui avait apporté un peu de nourriture pour lui-même, **cinq pains d'orge**, le pain consommé habituellement par les pauvres, et **deux poissons**, sans doute cuits ou séchés. C'était la seule nourriture trouvée dans la foule. André aussi exprima le même doute sur la possibilité de nourrir la foule, comme l'avait fait Philippe.

[10, 11] Jésus ordonna à la foule de s'asseoir (littéralement : de « reposer leur tête »). Comme dans les autres Évangiles seuls les hommes furent dénombrés, mais il y avait des femmes et des enfants en plus des **cinq mille hommes**. D'abord Jésus **prit** les pains du jeune garçon et **rendit grâces** (*éucharistêsas*), prononçant probablement la bénédiction habituelle juive, puis **les distribua à ceux qui étaient là** accoudés dans l'herbe printanière. Il fit de même des poissons. Le frugal repas fut multiplié miraculeusement jusqu'à ce que **tous** soient **rassasiés**. Au lieu d'employer *éucharisteô* les Synoptiques ont *éulogeô* (« bénir »). Matthieu et Marc emploient cependant *éucharisteô* dans leur compte rendu de la multiplication pour les quatre mille hommes (Mt 15.36 ; Mc 8.6). Certains ont fait grand cas de ce que Jean ait utilisé *éucharisteô* dans ce récit et en ont profité pour souligner le fait que ce discours rappellerait la Cène ou, comme on l'appellera plus tard, l'Eucharistie. Pourtant, au premier siècle il semble y avoir eu peu de différences entre les deux mots, et Marc 8.6, 7 se sert des deux mots invariablement dans le récit du repas des quatre mille. Jean utilise plus tard le verbe *éucharisteô*, « rendre grâce » (11.41), dans un contexte qui ne peut pas avoir de rapport avec la Cène.

¹² Lorsqu'ils furent rassasiés, il dit à ses disciples : Ramassez les morceaux qui restent, afin que rien ne se perde. ¹³ Ils les ramassèrent donc, et ils remplirent douze paniers avec les morceaux des cinq pains d'orge, qui restaient à ceux qui avaient mangé.

¹⁴ Ces gens, à la vue du miracle que Jésus avait fait, disaient : Vraiment c'est lui le prophète qui vient dans le monde. ¹⁵ Jésus, sachant qu'ils allaient venir l'enlever pour le faire roi, se retira de nouveau sur la montagne, lui seul.

[12, 13] Jésus ordonna à ses disciples de ramasser les morceaux qui restaient du frugal repas du jeune homme, et ils remplirent **douze paniers avec les morceaux**, ainsi la foule avait été abondamment servie. Ce fut une démonstration inouïe du pouvoir divin de Jésus, et l'événement est présenté dans cet Évangile comme dans tous les autres comme historique et ayant fait une impression immense sur la foule, comme Jean le rapporte.

[14, 15] Les gens nourris par Jésus virent le **miracle** (le quatrième dans Jean) et décidèrent qu'il était le **prophète** dont Moïse avait prophétisé la venue auprès du peuple de Dieu (Dt 18.15, 18). Alors que les Pharisiens différenciaient entre le prophète et le Messie, les autres Juifs ne faisaient pas cette distinction. Leur enthousiasme augmenta quand ils entrevirent la possibilité qu'il devienne leur roi pour les aider à secouer le joug des Romains. L'engouement de cette foule était tel qu'il y eut un mouvement se préparant à **l'enlever pour le faire roi** et se servir de lui pour leurs propres desseins. Une des tentations du diable envers Jésus avait été de lui proposer un royaume terrestre (Mt 4.8, 9 ; Lc 4.5-7). Jean ne mentionne pas que Jésus renvoya la foule comme il est dit dans les Synoptiques, mais que Jésus se retira seul sur la montagne pour se distancer de la foule. Certains voient un exemple de l'ironie de Jean dans le fait que les hommes voulaient forcer Jésus à devenir roi selon leur idée alors qu'il était déjà roi (Messie) venu pour établir le royaume de Dieu. Faute de l'accepter, ils perdirent le royaume qu'il leur offrait (Jn 18.36) et manquèrent l'occasion d'avoir le genre de roi qu'ils voulaient.

¹⁶ Le soir venu, ses disciples descendirent jusqu'à la mer.

¹⁷ Ils montèrent dans une barque pour se rendre à Capernaüm de l'autre côté de la mer. Les ténèbres étaient déjà venues, et Jésus ne les avait pas encore rejoints. ¹⁸ Un vent violent soufflait et la mer se soulevait. ¹⁹ Après avoir ramé environ vingt-cinq ou trente stades, ils aperçurent Jésus qui marchait sur la mer et s'approchait de la barque ; et ils furent dans la crainte.

²⁰ Mais Jésus leur dit : C'est moi, soyez sans crainte !

Jésus marche sur les eaux, 6.16-21

[16, 17] Les Évangiles synoptiques notent que la distribution du pain avait lieu le soir (Mt 14.15 ; Mc 6.35 ; Lc 9.12) et que Jésus avait fait partir ses disciples (Mt 14.22 ; Mc 6.45). Les Synoptiques relatent aussi que Jésus était monté sur la montagne pour prier (Mt 14.23 ; Mc 6.46). Le signe suivant de Jésus marchant sur la mer houleuse se produisit en présence des seuls disciples. Le compte rendu de Jean est beaucoup plus court que ceux de Matthieu et de Marc. Jean ne précise pas la raison pour laquelle **Jésus ne les avait pas encore rejoints**. Jésus leur avait-il indiqué une certaine heure ou un endroit précis où ils devaient l'attendre ? Peut-être n'avait-il qu'espéré les rejoindre et quand il ne vint pas comme ils s'y attendaient s'étaient-ils mis à ramer pour traverser le lac.

[18, 19] Ils ramaient en direction de l'ouest vers Capernaüm. Il faisait sombre, une nuit orageuse, la mer se soulevait, et ils ramaient contre **un vent violent**. Ils parcoururent à grand-peine trois ou quatre milles, mais il n'est pas spécifié à quelle distance du rivage ils se trouvaient. Au milieu des hautes vagues et des vents déchaînés ils virent Jésus marchant sur la mer comme sur la terre ferme. Jean ne dit pas pourquoi **ils furent dans la crainte**, mais dans les compte rendus de Matthieu 14.26 et Marc 6.49 il est dit qu'ils ne pensaient pas que c'était Jésus mais un fantôme.

[20] Jésus prononça des paroles rassurantes, **C'est moi** (littéralement, « Je suis, » *egô eimi*) ; **soyez sans crainte**. En vue de l'importance de l'expression « Je suis » par laquelle à plusieurs reprises dans cet Évangile révéla spécialement sa nature divine, il est significatif qu'il se soit identifié à ses disciples effrayés par ce miracle ou signe par une déclaration qui dans l'Ancien Testament décrivait la divinité.

²¹ Ils voulaient donc le prendre dans la barque, et aussitôt la barque toucha terre là où ils allaient.

²² Le lendemain, la foule qui était restée de l'autre côté de la mer, vit qu'il ne s'était trouvé là qu'une seule barque et que Jésus n'était pas monté dans cette barque avec ses disciples, mais que les disciples étaient partis seuls. ²³ Mais d'autres barques arrivèrent de Tibériade près du lieu où ils avaient mangé le pain, après que le Seigneur eut rendu grâces. ²⁴ Quand les gens de la foule virent que ni Jésus, ni ses disciples n'étaient là, ils montèrent eux-mêmes dans ces barques et allèrent à Capernaüm, à la recherche de Jésus.

[21] Profondément soulagés ils voulaient le prendre dans la barque. Seul Matthieu mentionne l'incident (Mt 14.28-33) de la demande de Pierre d'aller vers Jésus en marchant sur l'eau. Aussitôt la barque toucha terre et ils étaient parvenus à destination. Jean décrit ici probablement un nouveau miracle, la façon miraculeuse de toucher terre. Matthieu et Marc mettent l'accent sur le fait que la tempête s'apaisa dès que Jésus monta dans la barque.

La foule cherche Jésus, 6.22-24

[22] Apparemment la foule était à la recherche de Jésus, car le verset 24 mentionne que les gens virent que Jésus n'était pas là. Le point important dans ce verset est que la foule ne pouvait comprendre comment Jésus était parti.

[23] La ville de Tibériade est située sur la rive sud-ouest du lac. Le texte ne dit pas pourquoi des bateaux arrivèrent de Tibériade à ce moment. C'étaient peut-être des bateaux de pêche, ou des bateaux cherchant des clients à transporter vu la foule nombreuse qui pouvait leur procurer un gain. Certains commentateurs suggèrent que les bateaux pouvaient être parvenus là poussés par la tempête. Quoi qu'il en soit, ils furent utilisés par ceux qui se rendirent à Capernaüm à la recherche de Jésus. Pendant son ministère terrestre Jésus fut rarement nommé **Seigneur**. En fait, c'est la deuxième fois que Jean se réfère à lui comme le Seigneur (voir 4.1).

[24] Capernaüm était la ville où Jésus demeurait pendant son ministère galiléen (2.12), et la foule vint là pour le chercher.

²⁵ Ils le trouvèrent de l'autre côté de la mer et lui dirent : Rabbi, quand es-tu venu ici ? ²⁶ Jésus répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. ²⁷ Travaillez, non en vue de la nourriture qui périt mais en vue de la nourriture qui subsiste pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera : car c'est lui que le Père — Dieu — a marqué de son sceau.

Le discours et le dialogue qui suivent se passent dans la synagogue (v. 59), mais ce n'est pas nécessairement pendant le sabbat. Il y avait d'autres rassemblements dans la synagogue les jours de semaine dans un but d'enseignement. Souvenons-nous aussi que c'était le temps de la Pâque, qui comportait plusieurs jours de célébration.

Jésus rencontre la foule, 6.25-34

[25] La foule ne l'avait pas seulement cherché mais aussi trouvé. Les gens le saluèrent en l'appelant Rabbi. Curieusement ils ne lui demandèrent pas comment il était arrivé à Capernaüm. A la place, ils voulurent savoir **quand** ? Le temps employé ici pour le verbe, le passé composé, combine les deux sens, « Quand es-tu venu ? » et « Depuis quand es-tu ici ? »

[26] Jésus ne répondit pas à leur question. Mais il leur indiquait la raison pour laquelle ils le cherchaient. Ils n'avaient pas saisi toute la signification du miracle qu'il avait opéré en multipliant le pain pour nourrir cinq mille hommes, et ils cherchaient encore du pain gratuit et abondant. Comme la femme samaritaine qui voulait un approvisionnement ininterrompu d'eau pour ne plus avoir à la tirer du puits, ils voulaient recevoir constamment du pain pour soutenir leur corps physique, et ils étaient d'accord de faire de lui leur Messie s'il pouvait le leur procurer.

[27] Au lieu de chercher à se procurer de la nourriture qui périt, il les exhorta à travailler pour la nourriture spirituelle. Travailler ou « œuvrer » est employé dans le sens de faire des efforts pour l'obtenir. Pourtant c'est le don du **Fils de l'homme**. Cette nourriture spirituelle a pour but de conduire

²⁸ Ils lui dirent : **Que ferons-nous afin de travailler pour les œuvres de Dieu ?** ²⁹ Jésus leur répondit : **Ce qui est l'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé.** ³⁰ **Quel miracle fais-tu donc, lui dirent-ils, afin que nous te**

à la **vie éternelle**. En général, dans Jean, la **vie éternelle** est une possession présente, mais ici elle a trait principalement au futur. La raison pour laquelle le Fils de l'homme donnera la vie éternelle, c'est que Dieu l'a **marqué de son sceau** ou **lui** a donné son approbation. Le sens du verbe indique une action particulière de sceller, compte tenu du temps employé, et il s'agit peut-être de son baptême et de la descente du Saint-Esprit sur lui en ce temps-là. Ou peut-être le sceau d'approbation se réfère-t-il à ce grand signe où il avait nourri les cinq mille personnes, qui manifesta puissamment son pouvoir à cette multitude. **Celle que... donnera** peut se référer grammaticalement à la nourriture où la vie éternelle, ou probablement aux deux puisque le Christ est le pain qu'il a donné pour les hommes (v. 33, 56).

[28] Ils désiraient savoir avec précision ce que Dieu voulait qu'ils fassent continuellement (c'est le sens du verbe grec). En ce temps-là le judaïsme mettait beaucoup l'accent sur les œuvres comme moyen de salut, et le fait que Jésus mentionna des œuvres les conduisit à poser cette question.

[29] Le pluriel **œuvres de Dieu** du verset 28 est contrasté avec le singulier **œuvre de Dieu** dans la réponse faite par Jésus. Quelle est cette œuvre ? Croire **en celui qu'il a envoyé**. Le temps présent de *croire* exprime une vie continuellement vécue dans la foi, non un acte unique de foi, qui serait exprimé par l'aoriste grec. Celui que Dieu **a envoyé** est manifestement Jésus. En réponse à la vieille question, « Quelles œuvres devons-nous faire pour gagner la faveur de Dieu ? » la réponse de Jésus est, « Croyez au Sauveur qu'il a envoyé. » La foi qui sauve n'a pas pour fondement nos perfections mais son expiation. « Croire en » est l'expression préférée de Jean pour une foi obéissante qui sauve (3.36). C'est là l'œuvre que Dieu demande, et dans ce sens, croire est une œuvre. C'est aussi l'œuvre que Dieu accomplit en l'homme.

[30] Les foules lui demandèrent alors un miracle visible ou une **œuvre** plus grande que nourrir une multitude. Peut-être y

croyions ? **Quelle œuvre fais-tu ?** ³¹ Nos pères ont mangé la manne dans le désert, selon ce qui est écrit :

Il leur donna à manger le pain venu du ciel.

³² Jésus leur dit : **En vérité, en vérité, je vous le dis, ce n'est pas Moïse qui vous a donné le pain venu du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain venu du ciel ;** ³³ **car le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde.**

avait-il au fond de leur pensée la croyance juive que le Messie donnerait miraculeusement la manne au peuple, non une fois seulement, mais de manière continue comme l'avait fait Moïse durant leurs pérégrinations dans le désert (2 Baruch 29.8).

[31] Rappelant à Jésus que leurs pères mangèrent la **manne dans le désert**, ils citèrent l'Ancien Testament, non de manière littérale, mais plutôt avec le sens combiné de Psaume 78.24 et Néhémie 9.15. La multitude considérait le **pain du ciel** comme étant la manne, et leur défi à Jésus fut de prouver qu'il était capable de faire ce qu'ils avaient demandé. Des études récentes ont établi un certain nombre de parallèles entre les méthodes d'enseignement rabbinique approuvées dans la synagogue et le discours de Jésus sur le pain de vie. Ce Psaume fit probablement partie des lectures pascals dans la synagogue, et Jésus a pu commenter ce texte de l'Écriture.

[32] Jésus déclara catégoriquement que ce n'était pas **Moïse** qui avait apporté le pain du ciel, mais que le vrai pain du ciel était le don de Dieu. En appelant Dieu **mon Père**, il déclara que le **pain** authentique ou **vrai** (*alèthinon*) par contraste avec le pain matériel ou manne que Moïse avait donné était ce que Dieu leur donnait. Il faut noter de combien de manières Jésus fit contraster son enseignement avec leurs idées. Ce n'était pas Moïse qui avait donné le vrai pain du ciel à Israël en leur donnant la manne, mais c'était Dieu qui, maintenant, donnait à Israël le vrai pain venu du ciel. Ce n'était pas le pain au sens matériel qui était le vrai pain ou pain réel, mais c'était le pain au sens spirituel.

[33] Le **pain de Dieu** est défini comme étant Jésus-Christ. **C'est celui** peut être compris personnellement ou impersonnellement, le sens précis n'étant pas spécifié. Les gens le

³⁴ Ils lui dirent : Seigneur, donne-nous toujours ce pain-là.

³⁵ Jésus leur dit : Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. ³⁶ Mais je vous l'ai dit : Vous m'avez vu,

comprirent impersonnellement au verset 34, mais le sens de Jésus est personnel dans le discours qui suit. Au monde élargit le champ de ce pain de vie au-delà du vous du verset 32, au-delà d'Israël.

[34] Jésus semblait impressionner la foule, car elle lui demanda de leur donner ce pain-là. C'est le même genre de requête qu'avait présenté la femme samaritaine à Jésus dans 4.15. Leur foi hésitante s'exprima dans le terme **Seigneur** et ils réalisèrent que Jésus se référait à une nourriture spirituelle qu'ils ont demandé de recevoir **toujours**.

« Je suis le pain de vie », 6.35-40

[35] La première occasion où Jésus dit « je suis » dans cet Évangile est **Je suis le pain de vie**. On la retrouve de nouveau au verset 48 et sous une forme différente dans les versets 41 et 51. Dieu se révéla à Moïse au milieu du buisson ardent comme « Je suis, » faisant connaître son nom divin (Ex 3.14). Jésus utilisa l'expression « Je suis, » par laquelle Dieu se révéla à Moïse, pour revendiquer pour lui-même la divinité. Il y a sept expressions de base avec « Je suis » dans Jean : le pain de vie (6.35), la lumière du monde (8.12), la porte (10.7, 9), le bon berger (10.11, 14), la résurrection et la vie (11.25), le chemin, la vérité et la vie (14.6) et le vrai cep (15.1, 5). Alors que la conversation de Jésus avec la femme samaritaine sous-entend que Jésus est aussi l'eau vive, cela n'est pas affirmé clairement. La même chose se produit ici. Il satisfait la faim et apaise la soif de l'homme pour le salut, la vraie vie et la justice, pour Dieu (Comp. Mt 5.6). Notons comment dans ce verset venir à Christ et croire en Christ sont synonymes.

[36] **Mais** est une conjonction adversative en grec. Jésus leur a donné un signe puissant, mais ils ne l'ont pas accepté, lui, avec foi. Leur genre de foi semble avoir besoin de plus en plus de démonstrations pour se confirmer. **Je vous l'ai dit** suggérerait que Jésus allait citer quelque enseignement relevé

et vous ne croyez pas. ³⁷ Tout ce que le Père me donne viendra à moi, et je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi ; ³⁸ car je suis descendu du ciel pour faire, non ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé.

précédemment, mais on ne peut le trouver de manière précise dans de ce qu'il avait déjà dit. Peut-être s'agit-il d'un enseignement qui n'a pas été noté. Pourtant il a été mis en relief que Jésus faisait ici une exégèse du passage dans le verset 31. Dans le verset 32 il substitua dans cette expression « vous » pour « leur » en expliquant ce verset de l'Ancien Testament. En vue de cela, le verset 36 devrait être traduit de la manière suivante : « Mais j'ai dit « vous » parce que vous m'avez vu et pourtant vous ne croyez pas. ».

[37] **Tout ce que** est au neutre singulier dans le texte grec, ce qui se produit parfois dans les écrits de Jean au lieu d'un masculin pluriel (vs. 39 ; 17.2, 24 ; 1 Jn 5.4) quand ce ne sont pas les individus, mais un sens général qui est souligné. Tous les croyants à travers les âges sont englobés ici collectivement, puisque c'est par la grâce de Dieu que l'homme reçoit la capacité de croire. Les croyants sont représentés comme donnés à Jésus par le Père. Notons le temps présent du verbe « donner » qui souligne que Dieu lui donne continuellement ceux qui viennent à lui. **Celui qui** met l'accent sur l'individu personnellement, puisque la foi est tout à fait personnelle. Le Seigneur ne mettra pas dehors le croyant qui vient à lui. Il est toujours prêt à recevoir des croyants, il ne les rejette jamais. Alors que ce passage semblerait souligner le choix souverain de Dieu en dehors de la responsabilité humaine, il y a plusieurs passages dans cet Évangile qui mettent l'accent sur la responsabilité de l'homme dans le fait de croire, de venir, de choisir entre la lumière et les ténèbres. Il ne fait aucun doute que l'Évangile de Jean présente la responsabilité de l'homme côte à côte avec la divine souveraineté de Dieu.

[38] Sept fois dans ce chapitre l'idée du Christ descendant du ciel est mentionnée (vs. 33, 38, 41, 42, 50, 51, 58). Le but de la venue de Jésus, descendu du ciel, est d'abord énoncé négativement et puis positivement, comme c'est fréquemment le cas dans Jean. « Que ma volonté ne se fasse pas, mais la tienne » est en réalité le thème de ce verset.

³⁹ Or, voici la volonté de celui qui m'a envoyé : que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. ⁴⁰ Voici, en effet, la volonté de mon Père : que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et je le ressusciterai au dernier jour.

⁴¹ Les Juifs murmuraient à son sujet, parce qu'il avait

[39, 40] Jésus est venu pour faire la volonté de Dieu, et il a déclaré quelle était cette volonté dans ces versets. La volonté de Dieu pour Christ était qu'il ne perde **rien**, énonçant de nouveau au neutre ce qui est dit personnellement au verset 40. Dieu ne veut pas qu'aucun périsse (2P 3.9) ; il veut que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité (1 Tm 2.4). **Quiconque** met l'accent sur l'individu. Notons que voir le Fils est synonyme de croire au Fils. Dans ce livre chaque croyant est déjà maintenant en possession de la **vie éternelle** (3.36), et c'est aussi l'espérance future de tout croyant, qui se réalisera totalement quand le croyant sera ressuscité **au dernier jour**. Le croyant a la vie éternelle dès à présent, mais on peut dire aussi que le croyant n'a pas encore la plénitude de la vie éternelle. La tension entre « maintenant » et « pas encore, » la possession présente et l'espérance future, se produit fréquemment dans Jean. Notez que l'allusion à la résurrection au dernier jour est en harmonie avec 5.29. La résurrection au dernier jour de ceux qui auront fait le bien comme de ceux qui auront pratiqué le mal se produira en même temps (5.28, 29). Dans la première partie du verset 40 Jésus a parlé de lui-même comme du **Fils** à la troisième personne mais d'un bout à l'autre de cette section il a aussi à plusieurs reprises parlé de lui-même à la première personne. C'est là un trait caractéristique dans l'Évangile de Jean.

Les Juifs murmurent, 6.41-51

[41] De la même manière que les ancêtres de ces Juifs avaient murmuré contre Moïse et Dieu dans le désert (Ex 16.2 ss.), ainsi murmurèrent-ils ici. L'expression **les Juifs** dans cet Évangile fait référence aux autorités religieuses juives

dit : Moi, je suis le pain descendu du ciel. ⁴² Ils disaient : Celui-ci n'est-il pas Jésus, le fils de Joseph, lui dont nous connaissons le père et la mère ? Comment donc dit-il : Je suis descendu du ciel ?

⁴³ Jésus leur répondit : Ne murmurez pas entre vous.

⁴⁴ Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour. ⁴⁵ Il est écrit dans les prophètes :

Ils seront tous enseignés de Dieu.

Quiconque a entendu le Père et reçu son enseignement vient à moi.

hostiles de Jérusalem, mais ici c'est du peuple incrédule de la Galilée dont il est question. Cela dénote le scepticisme et l'opposition qui semblent se manifester parmi beaucoup d'auditeurs de Jésus. L'emploi du temps imparfait « murmuraient » souligne leur état d'opposition à Jésus après qu'il eut fini de parler. Leur désaccord est centré sur ce qu'il dit, et ils relient ses affirmations du verset 33 avec celle du verset 35.

[42] Leur première objection ici concerne les parents de Jésus. Ils connaissent son père et sa mère et l'ont identifié comme Jésus, le fils de Joseph. « Comment quelqu'un ayant vécu comme n'importe quel être humain, et dont le père et la mère nous sont bien connus et qui sont de Nazareth en Galilée, peut-il nous dire après toutes ces années qu'il est le pain qui est descendu du ciel ? » Dans les Synoptiques une objection analogue fut opposée à Jésus quand il visita sa propre patrie (Mt 13.55 ; Mc 6.3). Pour eux quelqu'un ayant eu des parents originaires du lieu ne pouvait être venu du ciel. Si les objecteurs avaient connu la vraie parenté de Jésus, ils auraient reconnu qu'elle était entièrement en harmonie avec sa venue du ciel.

[43-45] Jésus savait pour quelle raison ils murmuraient et réfuta leurs objections par un enseignement. Après leur avoir dit de ne pas murmurer il indique que Dieu avait ouvert la voie par laquelle ils pouvaient venir à lui. Il est impossible à l'homme de venir à Christ si Dieu ne l'**attire**. Le verbe grec ici est généralement employé pour exprimer une force physique, mais est employé deux fois dans cet Évangile pour indiquer

⁴⁶ Ce n'est pas que personne ait vu le Père, sinon celui qui vient de Dieu ; lui, a vu le Père. ⁴⁷ En vérité, en vérité, je

l'action que Dieu exerce sur l'homme intérieur. Le verbe est utilisé dans l'Ancien Testament grec pour traduire un verbe hébreu signifiant « rapprocher » et était employé par les Juifs pour exprimer la conversion de prosélytes à la loi. Calvin a compris dans ce passage que Dieu exerce une attraction irrésistible sur certaines personnes pour les attirer à lui pour le salut sans leur consentement. Mais cela concentre trop l'attention sur le verbe « attirer » dans ce verset et ignore le fait que dans 12.32 se trouve l'autre emploi au sens figuré du verbe : « Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous (les hommes) à moi. » Si le verbe « attirer » contient l'idée d'une attraction irrésistible exercée par Dieu, 12.32 enseignerait le salut universel. Le verset suivant explique comment Dieu attire une personne à Christ. Citant les prophètes de l'Ancien Testament (probablement Ésaïe 54.13, « Tous tes fils seront disciples de l'Éternel ») et peut-être en référence à Jérémie 31.33 au sujet de la loi qui sera écrite dans le cœur des hommes, Jésus souligna que s'ils écoutaient et apprenaient ce que Dieu avait dit dans les prophètes, ils seraient **enseignés de Dieu**. Il ne suffit pas d'entendre la voix de Dieu. Il faut recevoir l'enseignement du Père et venir à lui. Le Père attire tous ceux qui ont **entendu** et sont enseignés de lui et tous ceux qui sont enseignés du Père viennent à Christ. C'est une réponse volontaire. Ceux qui refusent d'écouter et d'être enseignés ne viennent pas. Bien que la foi ne soit pas une œuvre méritoire, la foi vient quand l'homme est enseigné de Dieu, qu'il entend, apprend de Dieu et vient à Jésus. Venir à Jésus est synonyme de croire en Jésus (v. 35).

[46] Ce verset nie que quelqu'un ait vu le Père sauf Jésus qui est le vrai médiateur. Il ne renie pas l'importance de la révélation de l'Ancien Testament, mais il nie qu'il y aurait quelque expérience mystique directe de Dieu. Jésus-Christ seul a vu le Père (Comp. 1.18 et 14.9).

[47] Le troisième **en vérité, en vérité** dans ce chapitre introduit l'appel à la foi émis par Jésus. Le mot « croire » est employé ici de manière absolue pour le processus total du

vous le dis, celui qui croit a la vie éternelle. ⁴⁸ Moi, je suis le pain de vie. ⁴⁹ Vos pères ont mangé la manne dans le désert, et ils sont morts. ⁵⁰ C'est ici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure pas. ⁵¹ Mais, je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde.

salut comme il est aussi employé dans 20.31. **La vie éternelle** dans ce verset est une possession présente que le croyant a.

[48-50] Dans ces versets les arguments des versets 32-35 sont répétés. C'est la répétition de ce que Jésus a dit au verset 35 : **Je suis le pain de vie**. La foule doit se rappeler que les hommes qui mangèrent la manne ont non seulement eu faim de nouveau, mais qu'ils **sont morts**, ce qui est une référence à la mort naturelle, non à la mort éternelle. Ainsi la manne n'était-elle autre chose qu'un aliment semblable à du pain naturel. Elle satisfaisait la faim pour un temps, et elle ne les empêchait pas de passer par la mort physique. Mais **le pain qui descend du ciel** (au temps présent) est continuellement disponible au croyant, afin que celui qui en mange soit satisfait et ne meure pas, ce qui est une référence à la mort spirituelle et éternelle. Les pères **ont mangé** et ils **sont morts**, deux aoristes historiques dans le texte grec signifiant des événements passés ; le croyant qui en mange ne mourra pas.

[51] L'accent est maintenant sur **le pain vivant**, et de nouveau il fait valoir sa divinité dans l'expression « Je suis. » **Descendu** se réfère à son incarnation (temps aoriste, action unique). **Quelqu'un** est une autre façon de dire « celui qui ». **Il vivra éternellement** exprime positivement ce que le verset précédent déclarait négativement, comme c'est l'usage dans Jean. Jésus identifie ensuite le pain qu'il donnera **pour la vie du monde**. **C'est ma chair** (*sarx*). Ce passage est crucial car il a été abondamment discuté. Bien des commentateurs se sont basés sur ce verset et ceux qui suivent pour l'interpréter comme une référence à la Sainte Cène. Ils l'ont vu comme l'équivalent dans Jean de la Sainte Cène et de son institution dans les Évangiles synoptiques, puisque Jean ne se réfère pas directement à la Cène. Pourtant le mot *chair* (*sarx*) ne se

⁵² Les Juifs se querellaient entre eux et disaient : Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ?

⁵³ Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez

trouve dans aucun des récits de la Cène dans le Nouveau Testament ; à la place Jésus dit, « Ceci est mon corps » (*sôma*) pour représenter son corps crucifié. De même le mot **mange**, alors qu'il est au présent en français, traduit un aoriste subjonctif grec, ayant le sens d'un acte d'appropriation une fois pour toutes de Christ, non une participation toujours répétée à la Cène. Ce que Jésus dit c'est que le pain qu'il donnera pour la vie du monde est le don de sa chair, de lui-même comme authentiquement humain dans son sacrifice sur la croix. C'est cette signification sacrificielle de sa mort qu'il désigne ici.

Manger la chair et boire le sang, 6.52-59

[52] Après cet enseignement, particulièrement la dernière partie du verset 51, **les Juifs** réagirent violemment et se querellèrent entre eux. Une fois de plus l'incompréhension se manifesta dans la question qu'ils posèrent. Cela ressemblait de manière choquante à du cannibalisme. Suggérer qu'ils devaient non seulement manger sa chair, mais aussi boire son sang revenait à une violation flagrante de la loi qui interdisait de boire du sang (Lv 3.17 ; 7.27 ; 17.10-14). **Celui-ci** a probablement été dit sur un ton de mépris.

[53] C'est la quatrième affirmation **en vérité, en vérité** de ce chapitre. Les verbes « manger » et « boire » sont tous deux à l'aoriste, dénotant une action faite une fois pour toutes. Manger la chair du Fils de l'homme et boire son sang ne doit pas se faire de manière répétée, comme ce serait le cas si l'action se référait essentiellement à la Cène. Au lieu de cela le sens en est de s'approprier Jésus-Christ par une foi obéissante et recevoir le bénéfice de son expiation. Il semble clair en lisant la section entière que Jésus soulignait que la vie du croyant se trouvait entièrement en Christ, le pain de vie. Christ devenu chair et sang, c'est-à-dire pleinement homme,

son sang, vous n'avez pas la vie en vous. ⁵⁴ Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. ⁵⁵ Car ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. ⁵⁶ Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. ⁵⁷ Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mange vivra par moi.

et qui donna sa chair et son sang dans une mort sacrificielle sur la croix pour tous les hommes est la vie du croyant.

[54] « La chair et le sang » est un idiotisme hébreu signifiant l'homme tout entier. Ceux qui font valoir l'interprétation sacramentale, qui se réfère essentiellement à la Cène, se trouvent confrontés au problème que ce verset promet la vie éternelle à ceux qui mangent la chair et boivent le sang du Fils de l'homme. Ce que le verset 53 a énoncé négativement est selon la coutume déclarée positivement dans le verset 54. Volontairement le chrétien incorpore Jésus en lui-même et reçoit la vie éternelle comme une possession présente. Il reçoit aussi la promesse de la vie éternelle lors de la résurrection, **au dernier jour**.

[55] Jésus dit : **Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage**. Jésus comble les besoins spirituels fondamentaux de tout croyant.

[56] Un des thèmes développés plus complètement dans Jean est celui de rester ou demeurer. La parole de Christ demeure dans les croyants (5.38 ; 8.31 ; 15.4-7). Le Père demeure dans le Fils (14.10) ; Le Fils demeure dans l'amour de Dieu (15.10) ; l'Esprit demeure sur Jésus (1.32). Les croyants demeurent en Christ et son amour (15.4-7, 9, 10). Non seulement Christ demeure-t-il dans chaque croyant, mais le croyant demeure en Christ. **Mange** et **boit** sont la traduction de participes présents qui mettent en relief une action continue ; cette même action est exprimée dans « demeurer ». Ce n'est pas une relation temporaire ou occasionnelle, mais une relation continuelle, une présence durable, un échange de communion intime.

[57] Dans ce verset Jésus substitue **celui qui me mange** à « qui mange ma chair et boit mon sang » du verset 56. Il est dit

⁵⁸ C'est ici le pain descendu du ciel. Il n'est pas comme celui qu'ont mangé vos pères : ils sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.

⁵⁹ C'est ce que Jésus dit alors qu'il enseignait dans la synagogue, à Capernaüm.

⁶⁰ Après l'avoir entendu, plusieurs de ses disciples dirent :

plus clairement dans ce verset que manger la chair et boire le sang de Christ c'est se nourrir spirituellement de lui, s'en remettre à lui et être soutenu par sa vie divine (vie éternelle), tout comme le Fils vivant de Dieu est dépendant du **Père vivant**. La vie du croyant vient du Père par Christ ; il vit à cause de moi (ou par moi).

[58, 59] Une fois de plus Jésus revint au contraste précédent entre la manne et la loi à laquelle elle était associée, au pain du ciel donnant la vie qui est Christ, qui accorde la vie éternelle à ceux qui se nourrissent de lui. **Dans la synagogue** est probablement mieux traduit par « en synagogue » comme on pourrait dire « à l'église », puisque le grec n'a pas d'article défini devant « synagogue ». Jésus avait dit beaucoup de choses qui étaient contraires à l'enseignement traditionnel juif dans la synagogue ce jour-là. Des preuves de l'existence de modèles rabbiniques dans cet enseignement ont été décelées par des érudits. Certains pensent que les versets 34-48 étaient des commentaires de Jésus sur les versets de l'Écriture qu'il avait cités, « Il leur donna du pain du ciel, » et que les versets 49-58 expliquaient la dernière partie du passage traitant du « manger ». Si Jean a conservé une tradition authentique de l'exposition de l'enseignement de Jésus, cela pourrait expliquer certaines différences entre l'enseignement de Jésus trouvé dans les synoptiques et celui dans Jean.

Les paroles de la vie éternelle, 6.60-71

[60] L'enseignement de ce chapitre passe au crible **ses disciples**, terme se référant à un groupe plus important de ceux qui le suivaient que les seuls douze. **L'** (dans l'écouter) signifie probablement la dernière partie de l'enseignement qui a provoqué l'hostilité de ses propres adeptes, non pas tant

Cette parole est dure, qui peut l'écouter ? ⁶¹ Jésus sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, leur dit : Cela vous scandalise ? ⁶² Et si vous voyiez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ? ⁶³ C'est l'Esprit qui vivifie. La chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont Esprit et vie. ⁶⁴ Mais il en est parmi vous quelques-uns qui ne croient pas. Car Jésus savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient pas et qui était celui qui le livrerait.

parce qu'ils auraient trouvé **cette parole dure**, difficile à comprendre, mais à accepter.

[61] Ce verset se rapporte à leurs paroles dites en privé, à leurs murmures, mais Jésus sachant intuitivement (Phillips) par son pouvoir surnaturel que ses disciples étaient scandalisés (*skandalizô*, Comp. 16.1) les affronte hardiment, **Cela vous scandalise ?**

[62] Cette phrase est incomplète dans l'original, car elle suggère une condition, mais la conclusion de la proposition conditionnelle n'est pas complète. Cette déclaration est, « Si ce que je vous ai dit vous scandalise, ne serez-vous pas bien plus scandalisés par ce que vous verrez, **le Fils de l'homme monter**, non seulement sur la croix pour souffrir, mais aussi remonter vers le Père où il était auparavant, retournant dans la gloire qu'il avait auprès du Père « avant que le monde fût » (17.5). **Monter** traduit le terme important dans Jean de *anabainô* par contraste avec le fait qu'il était descendu du ciel (*katabainô* ; Comp. 6.33, 38, 41) d'auprès du Père et pour cette raison connaissait les choses du ciel (3.12 s. ; 6.63).

[63] Jésus souligne de façon répétée dans cette discussion que ce n'était pas du pain matériel, la manne, qui donna la vie aux pères mais que c'est le pain spirituel qui donne la vie. Certains, de manière erronée, voient une référence au Saint-Esprit dans ce verset et voudraient mettre une majuscule au mot **esprit**. Quand Jésus montera vers où il était auparavant, il ne sera pas physiquement auprès de ses disciples, mais ses disciples se nourriront de ses paroles qui sont spirituelles et vivifiantes ; ils comprendront leur sens, et croyant en Christ ils demeureront en lui, même après qu'il soit remonté auprès du Père.

[64] Les disciples étaient divisés en deux groupes, croyants et incroyants. Après que Jésus eut déclaré qu'il savait que

⁶⁵ Et il disait : C'est pourquoi je vous ai dit que nul ne peut venir à moi, si cela ne lui est donné par le Père.

⁶⁶ Dès lors, plusieurs de ses disciples se retirèrent en arrière et cessèrent d'aller avec lui.

⁶⁷ Jésus dit donc aux douze : Et vous, ne voulez-vous pas

quelques-uns ne croyaient pas, Jean continue à commenter que Jésus **savait dès le commencement** qu'il y en aurait quelques-uns qui ne croiraient pas, et qu'il savait aussi qui était celui qui le livrerait (Comp. v. 71).

[65] C'est pourquoi je vous ai dit n'est pas suivi d'une citation exacte de ce que Jésus avait dit, mais les paroles qui suivent associent les versets 44 et 37. Jean donne ici le sens de ce que Jésus leur a dit, bien qu'il y ait d'autres endroits dans Jean où Jésus cite exactement ses paroles d'avant. L'initiative de Dieu est jointe à la responsabilité de l'homme dans ce verset quand Jésus affronte les deux groupes parmi ses disciples, l'un croyant d'une foi grandissante dans la suite de l'Évangile, l'autre s'enfonçant plus profondément dans son incroyance.

[66] Dès lors peut être une référence temporelle, mais peut aussi se traduire « pour cette raison, » et, comme c'est souvent le cas dans Jean, les deux significations sont probablement indiquées. Pour cette raison, à partir de ce moment, il y eut un retrait ou retour en arrière (Es 50.5) de plusieurs qui **cessèrent d'aller avec lui**. Ils ne pouvaient pas se soumettre à lui entièrement dans une foi obéissante, et ainsi se retirèrent en arrière. Il n'était pas pour eux la réalisation de l'image du Messie qui les nourrirait de pain, et ils s'en retournèrent vers les choses qu'ils avaient laissées derrière eux (traduction littérale).

[67] Maintenant et pour la première fois les **douze** sont mentionnés dans Jean, un groupe introduit ici sans la moindre explication (Comp. Mt 10.2 ; Mc 3.14 ; 6.30 ; Lc 6.13). Étrangement, la forme de cette question dans le grec fait qu'on attend la réponse « Non. » Jésus pose la question pénétrante, scrutatrice, car la plus grande partie de ses disciples n'est plus avec lui. Qu'en est-il des douze ? Veulent-ils aussi s'en aller ?

aussi vous en aller ? ⁶⁸ Simon Pierre lui répondit : Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle. ⁶⁹ Et nous avons cru, et nous avons connu que c'est toi le Christ, le Saint de Dieu. ⁷⁰ Jésus leur répondit : N'est-ce pas moi qui vous ai choisis, vous les douze ? Et l'un de vous est un démon ! ⁷¹ Il parlait de Judas, fils de Simon Iscariot ; car c'était lui qui devait le livrer, lui l'un des douze !

[68, 69] Ici se trouve le compte rendu de Jean de la confession de Pierre, alors que dans Marc 8.28 ss. et Matthieu 16.13 ss. sa confession ne se situe pas à Capernaüm mais à Césarée de Philippe après la seconde multiplication des pains. Certains érudits disent que Jean a simplement adapté la confession synoptique, mais il y a bien des différences. Ici comme dans les Synoptiques Pierre fait la confession de foi en Christ. Il parle au nom de tout le groupe en disant qu'ils ne sauraient aller nulle part ailleurs. Les paroles de Christ sont **les paroles de la vie éternelle** ; elles sont esprit de vie et il n'y a pas d'autre source du message vivifiant. Nous **avons cru** et **avons connu** traduisent des passés composés grecs avec le sens de, « Nous avons atteint un niveau de foi et de connaissance qui continue dans le présent. » Le **Saint de Dieu** reprend un titre trouvé dans Marc et Luc sur les lèvres d'un homme possédé d'un esprit impur (Mc 1.24 ; Lc 4.34). Le terme est en usage dans l'Ancien Testament pour des hommes qui étaient consacrés à Dieu tels que Samson et Aaron. Alors que le titre ne semble pas avoir été un titre messianique courant parmi les Juifs, il avait pour Pierre un sens messianique et apparaît dans son discours dans Actes 3.14.

[70, 71] Bien que Jésus ait choisi les douze en accord avec la volonté de Dieu, ce choix n'annulait pas le libre choix de Judas qui trahit le Seigneur. **Démon** (*diabolos*) se réfère à Satan ailleurs dans le Nouveau Testament, mais est appliqué ici à Judas comme à quelqu'un commençant déjà à suivre les directives du diable et accomplir ses desseins, bien que ni Pierre ni les autres ne le sachent. La prescience de Jésus lui permettait de le savoir de manière surnaturelle. Le verset 71 est le commentaire fait des années plus tard à la lumière de ce qui était arrivé. Matthieu 16.23 et Marc 8.33 rapportent le reproche que Jésus fit à Pierre après sa grande confession et

¹ Après cela, Jésus parcourait la Galilée, car il ne voulait point parcourir la Judée, parce que les Juifs cherchaient à le faire mourir.

au cours duquel Jésus l'appela « Satan », alors que Jean relata les paroles de Jésus après la confession de Pierre à Capernaüm où il dit qu'il y avait un démon parmi les douze, mais ce n'était pas de Pierre qu'il parlait, mais de Judas, qui « projetait » de le livrer.

LA FÊTE DES HUTTES, 7.1 - 10.21

Incrédulité des frères de Jésus, 7.1-9

[1] Le chapitre 6 s'achève par le discours de Jésus et la controverse à Capernaüm. Ce chapitre-ci s'ouvre sur Jésus parcourant la Galilée sans autres détails sur son ministère galiléen. Il y avait environ six mois entre la fête de la Pâque et celle des Huttes qui tombait en automne. Cela donne le temps pour un ministère considérable en Galilée. Les événements qui suivent dans ce chapitre ne se produisent pas dans un ordre rapproché. Ainsi n'y a-t-il vraiment pas de raison pour inverser l'ordre des chapitres 5 et 6 comme le font certains érudits pour avoir une suite chronologique correspondant davantage aux habitudes de la pensée moderne. Jean est sélectif dans le choix des éléments qu'il inclut dans la présentation de l'Évangile. **Jésus parcourait** (littéralement, « Jésus circulait ») la région de Galilée, ce qui concentre l'attention sur le parcours continu de cette dernière partie de son ministère galiléen. Jean dit dans ce verset pourquoi Jésus évita la Judée. Le chapitre 5.18 fait référence au plan des autorités juives de tuer Jésus à Jérusalem, et trois fois dans ce chapitre-ci ce plan est mentionné (7.1, 19, 25) de même que deux fois au chapitre 8 (37, 40). **Les Juifs** étaient probablement les autorités religieuses juives de Jérusalem, puisque c'étaient eux qui avaient en réalité pouvoir de prononcer un jugement et de le condamner à mort. Ils **cherchaient** (littéralement : ils étaient en train de chercher) exprime leur hostilité continue envers Jésus.

² Or, la fête des Juifs, celles des Huttes, était proche. ³ Ses frères lui dirent : Pars d'ici et va en Judée, afin que tes disciples contemplent aussi les œuvres que tu fais. ⁴ Personne n'agit en secret, s'il cherche à se mettre en évidence ; si tu fais ces choses, manifeste-toi au monde. ⁵ En effet, ses frères non plus ne croyaient pas en lui. ⁶ Jésus leur dit : Le moment n'est pas encore venu pour moi, mais pour vous le moment est toujours opportun.

[2] La fête juive des **Huttes** (Lv 23.33-43 ; Dt 16.13-13) était un festival des moissons célébré en automne. C'était une des trois grandes fêtes juives, et était généralement « la Fête » dans le Talmud. Des Juifs pieux arrivèrent en foule dans la cité de Jérusalem pour la joyeuse célébration.

[3] Les **frères** de Jésus sont de nouveau mentionnés dans cet Évangile (voir 2.12). Ces frères avaient apparemment remarqué que Jésus ne faisait pas de projets pour assister à la fête. Ils sentaient qu'il devait quitter la Galilée et aller en Judée pour pouvoir être au cœur des événements à Jérusalem. En se rendant en Judée, ses disciples verraient ses œuvres, se rallieraient à lui, et le feraient Messie.

[4] **Personne** se disant le Messie ne passe son temps en **secret**, c'est-à-dire œuvrant de manière privée avec seulement quelques-uns, surtout s'il **cherche à se mettre en évidence**. Ici le sens est être connu publiquement. Car pour les frères de Jésus le centre du **monde**, le monde du Messie en tout cas, devait être Jérusalem, la cité de David.

[5] Le temps employé pour **ne croyaient pas** exprime une situation continue, au point où ils en étaient. Les frères ne faisaient pas partie des disciples de Jésus, et leur incrédulité venait du fait qu'ils ne considéraient que ses œuvres, et n'avaient qu'une compréhension imparfaite de sa mission pour le monde. Après la résurrection de Jésus ils devinrent croyants (Ac 1.4), et Jacques devint une personnalité marquante à Jérusalem (Ac 15.13).

[6] **Le moment n'est pas encore venu pour moi** est une reconnaissance du fait que le temps de se manifester au monde n'était pas arrivé selon la volonté de Dieu. Temps (*kairos*) contient le sens plus profond de moment convenable,

⁷ Le monde ne peut vous haïr ; il a de la haine pour moi, parce que je rends de lui le témoignage que ses œuvres sont mauvaises. ⁸ Montez, vous, à la fête. Moi, je ne monte pas encore à cette fête, parce que le moment pour moi n'est pas

d'instant décisif dans le plan de salut de Dieu et peut être mis en contraste avec un autre terme grec pour le temps (*chronos*) qui met en relief la suite chronologique. Le mot *kairos* est probablement un synonyme du mot *hora*, « heure » (2.4 ; 7.30 ; 13.1). Les frères voulaient que par ses œuvres Jésus se présente au monde maintenant, mais Jésus savait que le temps de se manifester allait venir au moment opportun.

[7] Il était impossible que le monde haïsse ses frères, car il n'y avait pas de différend entre ses frères et le monde. Ils ne constituaient pas un défi pour le monde. En montant à Jérusalem ses frères n'auraient à faire face à aucune hostilité. Le monde haïssait Jésus parce que son enseignement condamnait les œuvres du monde, qui témoignaient contre celui-ci et attiraient l'attention sur leur nature coupable. Le monde n'aime pas que sa méchanceté soit dévoilée ; les ténèbres ont horreur de la lumière, et rejettent la lumière (3.19-21).

[8] De même que Jésus avait fait comprendre clairement à sa mère qu'il n'agirait pas sur ses directives mais plutôt en accord avec la volonté de Dieu (2.4 ss.), ainsi il fit savoir à ses frères qu'ils devaient aller de l'avant, mais que lui se laisserait guider selon la volonté de Dieu. Il ne dit pas tout cela littéralement, mais c'est là l'enseignement continu de cet Évangile. La note au bas de la page de la Colombe [certains manuscrits omettent « encore »], attire l'attention sur une variation textuelle très intéressante. *Oupô* (« pas encore ») se trouve dans quelques-uns des meilleurs témoignages au texte de Jean. Malgré la forte preuve de manuscrits comportant « pas encore », beaucoup d'érudits pensent que le mot *oupo* doit avoir été inséré par quelque scribe ancien pour résoudre une difficulté, puisque Jésus se rend plus tard à la fête. Des scribes essayèrent parfois de pallier des difficultés de lecture du texte par de légères modifications. Une meilleure lecture serait celle qui est plus difficile. Cela est particulièrement vrai si on comprend que Jésus dit, « Je ne me rendrai pas à cette fête pour me montrer au monde de la manière dont vous

encore accompli. ⁹ Après leur avoir dit cela, il resta en Galilée.

¹⁰ Quand ses frères furent montés à la fête, alors il y monta aussi lui-même, non pas de façon manifeste, mais comme en secret.

voulez que j'y aille, car mon temps n'est pas encore venu pleinement pour que cela se fasse, en fait, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (12.32).

[9] Ayant parlé ainsi Jésus resta en Galilée. R.E. Brow a attiré l'attention sur le parallèle intéressant entre les tentations de Jésus dans Matthieu 4 et Luc 4 et les trois requêtes faites à Jésus dans Jean 6 et 7. Dans 6.15 le peuple voulait le prendre de force pour le faire roi (Comp. Mt 4.8 ; Lc 4.5-7). Dans 6.30, 31, le peuple voulait du pain obtenu de manière miraculeuse (Comp. Mt 4.3 ; Lc 4.3). Dans 7.3, 4 les frères de Jésus veulent qu'il monte à Jérusalem pour montrer son pouvoir au monde (Comp. Mt 4.5, 6 ; Lc 4.9-11). Les mêmes tentations de Satan auxquelles Jésus a puissamment résisté comme relatées par Matthieu et Luc étaient de nouveau envisagées de manière plus ordinaire durant son ministère comme dit dans Jean 6 et 7.

Jésus à la fête des Huttes, 7.10-24

[10] Ses frères partirent ensemble avec la multitude qui convergeait vers Jérusalem pour la fête, mais plus tard Jésus y monta aussi. Il n'y alla pas publiquement ou ouvertement comme un membre du groupe de pèlerins, mais en secret. La manière de Jésus de monter à la fête était tout à fait contraire au désir exprimé par ses frères au verset 4 de ne pas œuvrer « en secret » mais publiquement. Ceci marqua le départ de Jésus de la Galilée, et selon Jean il n'y retourna jamais. Il resta dans les environs de Jérusalem jusqu'à la fin de la fête de la Dédicace, qui a lieu en hiver (10.22, 23), ensuite il se retira pour un temps au-delà du Jourdain (10.40). Puis, après son retour à Béthanie pour ressusciter Lazare des morts il se rendit dans une ville appelée Ephraïm, voisine du désert, où il séjourna jusqu'à la dernière semaine de sa vie (11.54).

¹¹ Les Juifs le cherchaient pendant la fête et disaient : Où est-il ? ¹² Et il y avait dans la foule beaucoup de murmures à son sujet. Les uns disaient : C'est un homme de bien. Mais d'autres disaient : Non, au contraire il égare la foule. ¹³ Personne, toutefois, ne parlait ouvertement de lui, par crainte des Juifs.

[11] Les Juifs dans ce chapitre sont mis en contraste avec les gens, plus précisément, « la foule » et plus loin dans le chapitre un troisième groupe est présenté : « quelques habitants de Jérusalem » (v. 25). Ici en particulier les Juifs sont les principaux sacrificateurs de Jérusalem et les autorités religieuses juives qui étaient étonnés de ne pas le voir pendant la fête et le cherchaient pendant les premiers jours disant : « Où est-il ? ». Il traduit le mot grec *ekeinos*, qui peut avoir été prononcé sur un ton hostile pour signifier « cet homme ». Les verbes cherchaient et disaient, traduits à l'imparfait, signifient une action en cours pendant les premiers jours de la fête ; mais le mot *oun*, signifiant « c'est pourquoi » ou « par conséquent » étant omis, aurait indiqué ce qui était dit dans le verset précédent comme étant la raison pour laquelle ils le cherchaient et continuaient à poser la question, « Où est cet homme ? »

[12, 13] Alors que murmures a été employé précédemment au chapitre 6.41, 61 pour exprimer un dialogue hostile, dans ce contexte le terme n'a apparemment pas de connotation hostile mais était une discussion calme, menée de manière à ne pas exciter les autorités juives. Le verset 13 donne la raison pour laquelle personne dans la foule ne parlait ouvertement de lui. Ils craignaient les autorités juives. Il est clair que les gens étaient des Juifs puisqu'ils participaient à cette fête, mais Jésus les distinguait des Juifs, c'est-à-dire des autorités religieuses, dont ils avaient peur. Le premier mot grec la foule dans ce verset est au pluriel, indiquant des groupes de pèlerins différents ; le deuxième est au singulier, indiquant une collectivité sans instruction. Cette foule était divisée dans son sentiment, les uns disant que c'était un homme de bien, favorable à la foule, mais d'autres l'accusaient d'être un imposteur qui égarait la foule. Plus tard cela fut l'accusation formelle faite contre Jésus dans son

¹⁴ On était déjà au milieu de la fête, quand Jésus monta au temple ; et il enseignait. ¹⁵ Les Juifs s'étonnaient et disaient : Comment connaît-il les Écritures lui qui n'a pas étudié ? ¹⁶ Jésus leur répondit : Mon enseignement n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. ¹⁷ Si quelqu'un veut faire sa volonté, il reconnaîtra si cet enseignement vient de Dieu, ou si mes paroles viennent de moi-même.

procès devant Pilate ; il « incite notre nation à la révolte » (Lc 23.2) Matthieu relate qu'après la mort de Jésus les chefs des prêtres et les Pharisiens, dans leur plaidoyer devant Pilate pour faire placer une garde devant la tombe, avaient appelé Jésus « cet imposteur » (Mt 27.63).

[14] Soudain vers le quatrième jour, au milieu de la fête, Jésus entra hardiment dans le temple qui était le siège des autorités religieuses juives. Enseignait traduit le verbe grec à l'imparfait, qui est traduit plus correctement, « il commença à enseigner » (Comp. Mc 11.27 ss.). Lors de son premier voyage à Jérusalem au début de son ministère public, Jésus s'était fait connaître par la purification du temple dans une indignation justifiée (2.13-17). Durant sa deuxième visite à Jérusalem il avait guéri un paralytique pendant le sabbat, suscitant l'hostilité des autorités juives (5.1-18). Au lieu d'accomplir des œuvres puissantes, il enseigna cette fois-ci comme un rabbi. Certains voient dans la soudaineté de son apparition au milieu de la fête une référence par Jean à Malachie 3.1.

[15] Les autorités religieuses juives qui écoutaient Jésus furent étonnées de ce qu'il était capable d'enseigner à la manière d'un rabbin car il n'avait jamais été inscrit dans une école rabbinique pour étudier les Saintes Écritures et les traditions, et ils s'assemblèrent autour de Jésus. Ils en étaient émerveillés. Des réactions similaires à l'enseignement de Jésus sont rapportées dans les Évangiles synoptiques après le Sermon sur la Montagne (Mt 7.28, 29), après son enseignement dans la synagogue de Capernaüm (Mc 1.22), et dans la synagogue de sa ville natale, Nazareth (Mc 6.2).

[16, 17] En accord avec la méthode rabbinique éprouvée, Jésus souligne que son enseignement ne vient pas de lui.

¹⁸ Celui dont les paroles viennent de lui-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé est vrai, et il n'y a pas d'injustice en lui. ¹⁹ Moïse ne vous a-t-il pas donné la loi ? Et nul de vous ne pratique la loi.

L'enseignement rabbinique était composé en grande partie de citations de rabbins célèbres du passé, commentant les Saintes Écritures. Jésus répondit que l'enseignement qu'il donnait était de Dieu qui l'avait envoyé. Une fois de plus la proposition **qui m'a envoyé** se trouve dans l'enseignement soulignant la conscience qu'il avait de sa mission. Dans le verset 17 la valeur conditionnelle de la proposition signifie que tout homme qui veut obéir ou faire la volonté de Dieu reconnaîtra l'origine de l'enseignement de Jésus, et saura s'il vient de Dieu ou s'il est simplement d'origine humaine. **Faire sa volonté** était une expression courante trouvée dans les écrits des rabbins et se réfère à l'action que Dieu demande. Certains limiteraient cela à la foi seule, mais il faut que ce soit une foi s'exprimant dans l'obéissance à mettre en pratique la volonté de Dieu. La vraie preuve que l'enseignement de Jésus n'est pas d'origine humaine mais divine vient finalement à tout homme voulant mettre en pratique la volonté de Dieu avec fermeté. Faisant ainsi, il apprend par son obéissance fidèle la nature de l'enseignement du Seigneur. Dieu est la source de toute vérité, et plus tard Jésus dira, « Je suis... la vérité » (14.6).

[18] **Sa propre gloire** signifie sa propre louange et son propre honneur. Enseigner de sa propre autorité c'est rechercher la louange et l'honneur des hommes. Ne chercher que l'honneur et la gloire de Dieu c'est être **vrai** ou authentique. Jean applique cette parole uniquement à Dieu (Comp. 3.33 ; 8.26) et à Jésus en tant que personnes. La gloire de Dieu est ce que Jésus cherche, et c'est pour cette raison qu'il est **vrai** et qu'il n'y a en lui ni **injustice** ni malhonnêteté. **Injustice** (*adikia*) traduit souvent dans la version des Septante le mot hébreu *cheqer*, surtout dans les Psaumes, avec le sens de mensonge ou fausseté en paroles, ce qui constitue le contraire de la vérité.

[19] Jésus reconnut que Moïse leur avait donné la loi, mais il distinguait entre recevoir la loi et accomplir la loi. **Nul** d'entre eux n'accomplissait la loi. Plus tard la même accusation serait faite par Etienne aux autorités juives (Ac 7.53),

Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? ²⁰ La foule répondit : Tu as un démon. Qui cherche à te faire mourir ? ²¹ Jésus leur répondit : J'ai fait une œuvre et vous en êtes tous étonnés. ²² Moïse vous a donné la circoncision — non qu'elle vienne de Moïse, car elle vient des patriarches — et vous circoncisez un homme pendant le sabbat. ²³ Si un homme reçoit la circoncision pendant le sabbat, afin que la loi de Moïse ne soit pas violée, pourquoi vous irritez-vous contre moi parce que j'ai rendu à la santé un homme tout entier pendant le sabbat ?

et Paul les accuserait en disant que la circoncision n'a de valeur que si la personne pratiquait la loi, mais pour celui qui n'accomplissait pas la loi mais la transgressait la « circoncision devient incirconcision » (Rm 2.25). Jésus demanda alors aux autorités juives « **Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ?** » Déjà il avait conscience du plan que les Juifs tramaient, et cette question ne reçut pas de réponse de la part de ces autorités juives.

[20] Cependant, cette foule non informée, qui s'était assemblée de toutes les parties du monde pour la fête, répliqua rapidement en accusant Jésus d'être possédé par un **démon**. Elle ne savait rien du complot pour le tuer et fut surprise de sa question. Elle parla comme les scribes dans les Évangiles synoptiques qui, descendant de Jérusalem en Galilée accusèrent Jésus d'être possédé par Béezéboul, et de chasser les démons par le prince des démons (Mt 9.34 ; 12.24 ; Mc 3.22 ; Lc 11.15). Dans Jean l'accusation qu'il était possédé par un démon est répétée dans 8.48, 52 ; 10.20, 21.

[21] **Une œuvre** se réfère à la guérison du paralytique au chapitre 6, un signe opéré des mois plus tôt dans la cité de Jérusalem. Ce qui avait surtout provoqué l'opposition à ce que Jésus avait fait était qu'il avait commandé à l'homme de prendre sa paillasse et de marcher pendant le sabbat. A cause de cette guérison pendant le sabbat qui impliquait une violation de leur concept sur le travail le jour du sabbat, ils étaient tous étonnés, non dans le sens d'être émerveillés du miracle, mais dans le sens d'être choqués et surpris de manière critique de ce que Jésus avait fait.

[22, 23] Pourtant ils pratiquaient la circoncision pendant le sabbat pour appliquer la loi de Moïse sur la circoncision.

²⁴ Ne jugez pas selon l'apparence, mais jugez selon un juste jugement.

²⁵ Quelques habitants de Jérusalem disaient : N'est-ce pas

[Rabbi Jose a dit : « Grande est la circoncision puisqu'elle l'emporte sur le sabbat rigoureux » (Michnah Nedarim 3.11 ; Comp. Shabbat 18.3 ; 19.2).] Ils ne permettaient pas à la loi sur le sabbat de les empêcher de circoncire un garçon le huitième jour né le sabbat précédent. Jésus répondit en fait que Moïse avait compris que certaines choses devaient être faites pendant le sabbat, et les faire ne constituait pas une violation du sabbat : la circoncision, par exemple. Si circoncire une personne le jour du sabbat, un acte qui n'était pas accompli que sur une partie du corps ne violait pas la loi du sabbat, pourquoi se fâchaient-ils alors contre Jésus qui avait guéri **un homme tout entier** le jour du sabbat ? Jésus n'était pas contre le sabbat ; en fait, il accomplissait la vraie intention de la loi de Dieu sur le sabbat en donnant santé et bien-être à un homme malade depuis trente-huit ans (Comp. Mc 2.27). Jésus accomplissait en réalité la volonté de Dieu en faisant une bonne action, tout comme pour la circoncision d'un individu le jour du sabbat, eux accomplissaient la volonté de Dieu et ne violaient pas le sabbat.

[24] Jésus les exhorta à ne pas juger selon l'apparence extérieure mais de faire que leurs jugements soient justes. **Ne jugez pas** peut être exprimé littéralement par « arrêtez de juger », alors que le deuxième ordre **jugez** est un aoriste impératif, qui s'applique à ce cas spécifique. Jésus ne propose pas un principe général pour qu'ils le suivent mais dans cette déclaration il les appelle à arrêter de juger selon les apparences extérieures et de juger cette action qu'il a faite par un jugement équitable. Dans les Synoptiques Jésus a avancé des arguments similaires pour défendre ses actions du jour du sabbat (Mt 12.3-5 et parallèles).

C'est lui le Christ ? 7.25-31

[25] Quelques habitants de Jérusalem fait contraste avec « la foule » dans le verset 20. Ils étaient bien conscients qu'on (les autorités religieuses juives) cherchait à le tuer. La forme

celui qu'on cherche à faire mourir ? ²⁶ Le voici qui parle ouvertement et on ne lui dit rien ! Est-ce que les chefs auraient vraiment reconnu que c'est lui le Christ ? ²⁷ Cependant, celui-ci, nous savons d'où il est ; mais le Christ, quand il viendra, personne ne saura d'où il est. ²⁸ Alors Jésus s'écria, tandis qu'il enseignait dans le temple : Vous me connaissez et vous savez d'où je suis ! Pourtant je ne suis pas venu de moi-même : mais celui qui m'a envoyé est vrai et vous ne le connaissez pas.

de leur question cherchait une réponse affirmative dans la langue grecque.

[26] Ils étaient étonnés de l'entendre parler **ouvertement**. Le comportement de Jésus était en opposition directe à celui du verset 10 où il ne monta pas publiquement à Jérusalem. Non seulement il parla **ouvertement**, mais les autorités ne lui disaient **rien**. La forme de la question en langue grecque anticipe une réponse négative. Pourtant la traduction de la Colombe exprime d'abord un doute momentané qui semble émaner de la question, mais qui sera bientôt chassé par la réponse négative attendue.

[27] Ils savaient qu'il était de Nazareth. Mais pour ce qui est du **Christ**, il viendrait tout à coup et **personne** ne saurait d'où il était. C'était une théorie reflétée plus tard vers le milieu du second siècle quand Tryphon argumentait avec Justin Martyr sur l'origine inconnue du Christ. Justin rend compte de ce que dit Tryphon : « Mais Christ — si tant est qu'il est né, et qu'il existe quelque part — est inconnu, et ne se connaît même pas lui-même, et n'a aucun pouvoir jusqu'à ce que vienne Elie pour lui donner l'onction, et le manifester à tous » (Dialogue avec Tryphon viii). Malachie 3.1 et Daniel 9.25 peuvent avoir servi de toile de fond pour le concept du Messie caché qui apparaîtrait soudainement, mais les autorités semblaient suivre l'attente messianique plus répandue du Christ né de la semence de David à Bethléem, et ne venant pas de la Galilée (v. 52).

[28] Alors, c'est-à-dire « pour cette raison », **Jésus s'écria**, ce qui indique une proclamation à voix forte pour attirer l'attention de tous sur la déclaration qu'il allait faire. Jean utilisait ce mot dans son Évangile pour fixer l'attention sur

²⁹ Moi, je le connais, car je suis là de sa part et c'est lui qui m'a envoyé. ³⁰ Ils cherchaient donc à l'arrêter, et personne ne porta la main sur lui parce que son heure n'était pas encore venue.

³¹ Plusieurs, parmi la foule, crurent en lui et disaient : Le Christ, quand il viendra, fera-t-il plus de miracles que

certaines affirmations solennelles (1.15 ; 7.37 ; 12.44). Un bon nombre de traducteurs font de la première partie de ce verset une question plutôt que la simple déclaration d'un fait. Jésus mettait en doute leur savoir. Ils pensaient le connaître et savoir d'où il venait, mais il se trompaient entièrement. Il n'était pas venu de sa propre autorité. Une fois de plus on trouve l'expression **celui qui m'a envoyé** et Jésus déclara qu'ils ne connaissaient pas Dieu qui l'avait envoyé.

[29] Alors qu'en grec un verbe différent est employé pour **envoyé**, leur sens est le même. Les habitants de Jérusalem continuaient à juger sur des bases humaines, mais parce que Jésus venait de Dieu et parce que Dieu l'avait envoyé, sa connaissance était unique et sans pareille. En tant que celui-là seul qui connaissait vraiment le Père, la pleine connaissance de Dieu qu'avait Jésus et la pleine révélation qu'il en fit aux hommes est affirmée à plusieurs reprises dans Jean (1.18 ; 6.46 ; 8.25 ; 17.25) tout comme dans les Synoptiques (Mt 11.27 ; Lc 10.22). Jésus a formulé clairement son origine, tout comme sa pleine connaissance de Dieu avec des mots qu'il était impossible de ne pas comprendre.

[30] A cause de ce que Jésus avait dit, ils, apparemment ceux de Jérusalem, cherchaient (littéralement, « étaient en train de chercher ») à l'arrêter. Leurs efforts échouèrent. **Personne ne porta la main sur lui**, et l'explication de Jean est que son heure (*hōra*), ou le moment de sa mort, n'était pas encore venue (Comp. une situation d'échec semblable dans Lc 4.29, 30).

[31] Pourtant tous ne le rejetaient pas et ils ne cherchaient pas tous à le tuer. **Plusieurs parmi la foule** crurent en lui, bien que la remarque qu'ils firent montre que leur foi n'était pas totale. Ils semblaient faire une distinction entre **le Christ** et **celui-ci**, bien qu'ils dussent reconnaître que Jésus opérait des signes et ils se demandaient si le Christ ferait plus de

n'en a fait celui-ci ? ³² Les Pharisiens entendirent ce que la foule murmurait à son sujet. Alors les principaux sacrificateurs et les Pharisiens envoyèrent des gardes pour l'arrêter.

³³ Jésus dit : Je suis encore avec vous pour un peu de temps, puis je m'en vais vers celui qui m'a envoyé. ³⁴ Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et là où je serai, vous ne pouvez venir.

miracles que cet homme avait faits. **Ils croyaient en lui** à cause des signes et peut-être à cause de certains de ses enseignements, bien qu'ils ne l'identifiaient pas entièrement avec le Christ. Le fait que **plusieurs** croyaient en lui peut avoir retenu ceux qui cherchaient à l'arrêter et à mettre la main sur lui. Ce pouvait être de cette manière que Dieu accomplissait son dessein jusqu'à ce que **son heure** vienne (v. 30).

Des gardes sont envoyés pour arrêter Jésus, 7.32-36

[32] Une fois de plus ce sont les **Pharisiens** qui entendirent ce que la foule murmurait à son sujet, et ce qui se disait les troublait. En accord avec **les principaux sacrificateurs** ils envoyèrent **des gardes pour l'arrêter**. Autrement dit, le Sanhédrin entreprit une action officielle pour arrêter Jésus. Alors que les Pharisiens étaient par tradition ennemis des principaux sacrificateurs, quand ils sont réunis dans cet Évangile comme les deux groupes constituant le Sanhédrin, cela signifie que le Sanhédrin lui-même agit (v. 45 ; 11.47, 57 ; 18.3). Les **gardes** (*hupèretas*) étaient en réalité la police du temple qui maintenait l'ordre dans l'enceinte du temple et faisait respecter les ordres du Sanhédrin.

[33, 34] Parce que les gardes avaient été envoyés pour l'arrêter, Jésus dit, **Je suis encore avec vous pour un peu de temps. Un peu de temps** est un thème qui revient dans Jean 12.35 et dans les scènes de la chambre haute dans Jean 13.33 ; 14.19 ; et 16.16. L'hostilité croissante contre lui fit prendre conscience à Jésus qu'il ne lui restait que peu de temps avant la fin de son ministère. Il irait alors rejoindre Dieu qui l'a envoyé. Durant sa mission ici-bas il était venu révéler Dieu et son amour, non seulement aux Juifs mais aussi au monde, cherchant à le sauver. Mais quand il serait retourné auprès

³⁵ Les Juifs dirent entre eux : Où va-t-il se rendre, pour que nous ne le trouvions pas ? va-t-il se rendre parmi ceux qui sont dispersés chez les Grecs et enseigner les Grecs ? ³⁶ Que signifie cette parole qu'il a dite : Vous me chercherez et vous ne me trouverez pas, et là où je serai vous ne pouvez venir ?

³⁷ Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus debout

du Père ils le chercheraient, ils ne pourraient venir là où il serait et ils ne le trouveraient pas. Leurs recherches seraient celles d'hommes ayant rejeté les occasions et attendu jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour eux (Osée 5.6).

[35] Une fois de plus revient le motif de l'incompréhension juive. En apparence ils ignoraient la déclaration claire de Jésus sur le lieu où il allait se rendre, et ils lui demandaient s'il allait auprès de **ceux qui sont dispersés parmi les Grecs**. Ici **dispersés** est le terme employé dans la version des Septante pour décrire le diaspora du peuple juif parmi les païens (Dt 28.25 ; 30.4 ; Es 49.6 ; Ps 147.2 ; Jr 34.17). **Les Grecs** n'étaient pas les Juifs hellénistes mais les païens grecs. Jésus voulait-il dire que, confronté au rejet par les autorités religieuses juives il allait se rendre chez les Grecs et utiliser les synagogues disséminées de la diaspora comme moyen d'atteindre les Grecs païens ? Certes, c'est ce qui se produisit plus tard dans l'histoire de l'Église. Ironiquement l'incompréhension juive servit la cause de la vérité, car Jésus n'allait pas seulement retourner auprès du Père qui l'avait envoyé, mais il allait aussi (par la prédication de l'Évangile) se rendre auprès des Juifs de la dispersion, et à travers eux atteindre les Grecs païens par la parole de l'Évangile du Christ. Encore une fois c'est un exemple de l'ironie de Jean.

[36] Ce verset répète en grande partie les paroles de Jésus dans le verset 34. De même que les Juifs n'avaient pas compris d'où il venait (v. 27), ils ne comprenaient pas où il allait et quelle serait sa destination. Les Juifs s'en allèrent étonnés et incapables de comprendre ce que Jésus leur avait dit.

Des fleuves d'eau vive, 7.37-39

[37] **Le dernier jour**, qui fut aussi appelé **le grand jour** de la fête des Huttes vint enfin. Cette fête n'était pas seulement la commémoration des pérégrinations d'Israël dans le désert,

s'écria: Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive.

³⁸ Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture.

c'était aussi la fête célébrant la moisson d'automne, puisqu'elle tombait fin septembre ou début octobre. Puisque Salomon avait dédié le temple durant la fête des Huttes (1 R 8.2), elle était associée avec le temple. Au dernier jour, qui était probablement le septième jour, il y eut la cérémonie solennelle du déversement d'eau. Un prêtre remplissait d'eau une cruche en or alors que les versets 12.3 d'Ésaïe étaient proclamés : « Vous puiserez de l'eau avec allégresse aux sources du salut » ; puis la procession solennelle quittait l'étang de Siloé et se dirigeait vers le temple. Les gens tenaient dans la main droite le *lulab* composé d'un bouquet de myrte et de branches de saule et une branche de palmier, et dans la main gauche un citron ou un cédrat. Ils chantaient les Psaumes de louange (113-118). La foule arriva à l'autel des offrandes et l'entoura en procession en agitant les *lulabs* et en chantant pendant que le prêtre montait à l'autel et versait l'eau dans un bassin. Le septième jour cela était fait sept fois. Dans cette cérémonie étaient incluses des prières pour la pluie. Le versement de l'eau était aussi un symbole du déversement du Saint-Esprit, et cela attira naturellement l'attention sur l'âge messianique quand les bénédictions de Dieu seraient répandues sur toute la terre. Comme Moïse avait fait sortir l'eau du rocher, ainsi le Messie ferait couler de l'eau et, « Une source sortira aussi de la Maison de l'Éternel » (Jl 3.18). Avec comme toile de fond cette cérémonie impressionnante, Jésus debout s'écria de nouveau qu'il était la vraie source d'eau vive capable d'étancher la soif de tout homme qui viendrait à lui.

[38] Des fleuves d'eau vive couleront donc du sein des croyants. Le verset 39 identifie l'eau comme étant le Saint-Esprit que Jésus donne. Christ est la source ultime de l'eau vive, car il étanche la soif de l'homme en lui donnant cette eau à boire et avec elle le Saint-Esprit, si bien que des fleuves d'eau vive venant de Christ comme de la vraie source coulent à travers la vie du croyant. A quel passage de l'Écriture Jésus pensait-il ? Le thème de l'eau du rocher remonte à

³⁹ Il dit cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croiraient en lui, car l'Esprit n'était pas encore [donné], parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié.

Moïse et aux marches dans le désert et ce thème revient dans les Psaumes. C'est en relation avec le séjour dans le désert que vient le pain du ciel, un sujet particulièrement approfondi dans le chapitre 6, bien que le cadre en soit la Pâque. Puisque la fête des Huttes était une commémoration des pérégrinations du désert, ces thèmes peuvent être trouvés à plusieurs endroits de l'Ancien Testament. Le Psaume 78 attire en particulier l'attention sur Dieu guidant son peuple : « Il fendit des rochers dans le désert, et leur donna à boire des flots abondants ; du roc il fit sortir des ruissellements et descendre des eaux comme des fleuves » (78.15, 16). Et le même Psaume dit au sujet du pain : « Il donna des ordres aux nuages d'en-haut. Il ouvrit les portes du ciel ; il fit pleuvoir sur eux de la manne pour nourriture, il leur donna le blé du ciel. Chacun eut à manger du pain des grands. Il leur envoya de la nourriture à satiété. » (78.23-25). Certains érudits y voient une référence à Zacharie 14.8, qui était souvent lu en rapport avec la fête des Huttes.

[39] L'auteur de l'Évangile donne à présent la signification de la déclaration de Jésus, s'y référant au futur. C'est seulement après que Jésus serait **glorifié**, c'est-à-dire crucifié, ressuscité des morts et monté au ciel vers Dieu, que l'Esprit serait donné. Alors il donnerait l'Esprit à **ceux qui croiraient en lui**. Alors que dans l'original en grec il n'y a pas le mot **donné**, toutes les traductions habituelles l'ont, puisque le sens du passage l'exige. L'Ancien Testament se réfère aux actions du Saint-Esprit et son inspiration des prophètes. L'Esprit remplit Jésus de puissance durant son ministère personnel (3.34 ; Lc 4.18-21). Ce passage ne nie pas l'existence de l'Esprit mais dit que la source du pouvoir, la vie spirituelle et l'influence qu'exerce le croyant sont liés au don du Saint-Esprit que le Seigneur glorifié accordera à tous ceux qui croient en lui. Non seulement le Saint-Esprit a-t-il baptisé les apôtres à la Pentecôte et leur a-t-il donné le pouvoir de proclamer l'Évangile avec puissance, Pierre aussi déclara dans son grand discours : « Repentez-vous et que chacun de

⁴⁰ Des gens de la foule, après avoir entendu ces paroles, disaient : Celui-ci est vraiment le prophète. ⁴¹ D'autres disaient : Celui-ci est le Christ. Et d'autres disaient : Est-ce bien de la Galilée que doit venir le Christ ? ⁴² L'Écriture ne dit-elle pas que c'est de la descendance de David et du village de Bethléhem, d'où était David, que le Christ doit venir?

vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour le pardon de vos péchés ; et vous recevrez le don du Saint-Esprit » (Ac 2.38). Ce n'est qu'après avoir accompli l'œuvre que Dieu avait donné à faire à Jésus que le Saint-Esprit allait venir, pour continuer dans sa qualité d'« autre consolateur » l'œuvre de Jésus-Christ dans la vie du chrétien, afin que le chrétien ne reste pas « orphelin » (14.16-18).

Division parmi le peuple, 7.40-44

[40] Il se produisit dans cette section du chapitre 7 la même division parmi **des gens** (littéralement, « la foule ») qu'il a été noté dans les versets 11, 12 et 30, 31. Les uns croyaient alors que d'autres lui furent fortement opposés. Un groupe l'identifiait comme **le prophète** de Deutéronome 18.15. Auparavant, on avait demandé à Jean-Baptiste s'il n'était pas « le prophète », et il l'avait nié (1.21). Après avoir vu le miracle des 5 000 que Jésus avait nourris, certains croyaient qu'il était le prophète comme Moïse qui avait fait pleuvoir sur eux la manne (6.14). Ce sont apparemment ses paroles saisissantes ici qui leur rappelèrent qu'il était le prophète promis. Le prophète était clairement différencié du Christ.

[41, 42] Le verset 41 introduit deux autres groupes faisant partie de la foule. Le second groupe le reconnaissait comme **le Christ**, le Messie promis qu'ils attendaient pour devenir leur roi et apporter le salut à la nation. Mais le troisième groupe mit en doute qu'il fût le Christ parce qu'il venait de la Galilée. La forme de la question au verset 41 demande une réponse négative. Alors qu'aucun texte spécifique dans les cinq livres de Moïse de l'Ancien Testament ne dit que le Christ doit être originaire de la semence de **David** et de **Bethléhem**, le **village** de David (2 Samuel 7.12-16) Esaïe 11.1, 5 ; Jérémie 23.5, 6 ; et Psaume 89.3, 4 affirment que le Messie

⁴³ Il y eut donc, à cause de lui, division parmi la foule.

⁴⁴ Quelques-uns d'entre eux voulaient l'arrêter, mais personne ne porta les mains sur lui.

⁴⁵ Les gardes retournèrent vers les principaux sacrificateurs et les Pharisiens qui leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? ⁴⁶ Les gardes répondirent : Jamais homme

attendu sera de la maison de David. Michée 5.2-4 déclare qu'il doit être natif de Bethléhem, le village de David (1 S 20.6). Puisque Jésus était de Nazareth ils en conclurent qu'il ne pouvait pas être le Messie. Ils n'étaient au courant ni de l'histoire de sa naissance à Bethléhem, ni qu'il était selon la chair de la lignée de David, et ils ignoraient aussi sa véritable origine, qu'il était d'en-haut.

[43, 44] Le verbe « disaient » qui figure trois fois dans les versets 40 et 41 signifie littéralement « étaient en train de dire », indiquant que ces groupes discutaient sans arrêt, ce qui eut pour résultat qu'il y eut à **cause de lui** division parmi la foule. La division (*schisma*) devint un fait accompli. Il est probable que le quatrième groupe était composé d'un nombre de membres du troisième groupe, et que ce sont eux qui **voulaient l'arrêter**. La présence de Jésus et son enseignement furent cause d'une division parmi les auditeurs, une division à laquelle il est fait référence plus tard dans 9.16 ; 10.19. Pourtant **personne ne porta les mains sur lui**, manifestement parce que son heure n'était pas encore venue (7.30), et avant que son œuvre ne soit achevée, il ne pouvait pas être arrêté.

L'incrédulité des autorités religieuses juives, 7.45-52

[45] Le verset 32 dit que **les principaux sacrificateurs et les Pharisiens** avaient envoyé **des gardes** pour arrêter Jésus apparemment au milieu de la fête. Or, à la fin de la fête ils retournèrent auprès des chefs des prêtres et des Pharisiens sans l'avoir pris. Le contexte suggère qu'ils avaient reçu l'ordre de l'arrêter si une occasion favorable se présentait, mais d'éviter de provoquer un mouvement de foule pour sa défense. Bien entendu ils durent justifier le fait de n'avoir pas exécuté l'ordre de l'amener.

[46] Ils ne dirent rien de l'effet qu'il avait produit sur la foule. Ils ne mentionnèrent que l'effet qu'il avait produit sur

n'a parlé comme parle cet homme. ⁴⁷ Les Pharisiens leur répondirent : Est-ce que vous aussi vous avez été séduits ? ⁴⁸ Y a-t-il quelqu'un des chefs ou des Pharisiens qui ait cru en lui ? ⁴⁹ Mais cette foule qui ne connaît pas la loi, ce sont des maudits ! ⁵⁰ Nicodème, qui était venu précédemment vers Jésus et qui était l'un d'entre eux, leur dit : ⁵¹ Notre loi juge-t-elle un homme avant qu'on l'ait entendu et qu'on sache ce qu'il a fait ?

eux. Jésus n'était pas un maître ordinaire, car ils n'avaient jamais entendu parler un homme comme parlait cet homme.

[47-49] Les Pharisiens répondirent les premiers. Avec sarcasme ils posèrent une question qui devait recevoir une réponse négative, car ils réalisèrent que quelques gardes s'étaient laissé détourner. Ils rappelèrent alors à ces gardes qu'aucune des autorités religieuses juives, c'est-à-dire les principaux sacrificateurs, ni aucun Pharisien n'avaient cru en Jésus. Le fait qu'aucun des **chefs** officiels du peuple ne croyait en lui devait être une preuve suffisante pour ces gardes. Avec le plus profond mépris ils parlaient des gens de la **foule** qui ne connaissaient pas la loi et qui à leurs yeux étaient des **maudits**. Un nombre de passages dans la littérature rabbinique expriment le mépris de ceux qui sont ignorants de la loi, les *am-ha'ares*, les « gens de la terre ». Dans les écrits rabbiniques c'est là un terme religieux injurieux décrivant ceux qui sont peu assidus dans l'observance des traditions et des lois rabbiniques. Hillel a dit, « Un homme abruti ne craint pas le péché et un *am-ha'ares* ne peut être saint » (Aboth 2.6). Ces chefs juifs déclarèrent le peuple ignorant comme n'étant pas compétent pour juger qui était Jésus.

[50, 51] Nicodème, un membre du Sanhédrin qui avait reconnu que Jésus était « un docteur venu de Dieu » (3.2) à cause des miracles qu'il faisait, fut assez hardi pour prendre la parole et attirer l'attention sur la loi. Il s'opposa au fait que la majorité du Sanhédrin condamnait Jésus avant de l'avoir entendu pour apprendre ainsi ce qu'il disait de lui-même. Ironique retour des choses, ces autorités religieuses juives avaient maudit le peuple d'être ignorant de la loi, et Nicodème attira l'attention de ces autorités sur le mauvais usage qu'elles faisaient de la loi à l'égard de Jésus. Le principe

⁵² Ils lui répondirent : Serais-tu, toi aussi, de la Galilée ? Cherche bien, et tu verras que de la Galilée, il ne sort pas de prophète.

d'impartialité est impliqué dans Exode 23.2 ; Deutéronome 1.16 ; 17.4 et est exprimé par rabbi Eliezer ben Pedath : « Tant qu'un mortel n'a pas écouté ce qu'un homme a à dire pour sa défense, il n'est pas apte à prononcer un jugement » (*Midrasch Rabbath sur Exode XXI.3*). Tout en ne soutenant pas Jésus, Nicodème impliqua par sa question que, tant que Jésus n'avait pas été entendu avec impartialité, il ne fallait pas prononcer de jugement contre lui.

[52] Les chefs qui connaissaient la loi étaient tellement aveuglés par leur haine de Jésus qu'ils ne tinrent pas compte du principe légal. Avec sarcasme ils demandèrent à Nicodème s'il était un adepte de Jésus. Puis ils dirent à Nicodème de bien chercher dans les Ecritures et de noter qu'aucun prophète n'était jamais sorti de Galilée. Leur principe dogmatique est contredit dans 2 Rois 14.25, puisque Jonas venait de Gath-Hépher en Galilée. La tradition rabbinique soutenait aussi que de chacune des tribus d'Israël était sorti un prophète (*Sukkah 27.b*). On se demande comment face au passage de l'Ancien Testament et de la tradition rabbinique les chefs juifs avaient pu dire que **de la Galilée, il ne sort pas de prophète**. Le papyrus Bodmer (P 66) a une autre lecture ici qui peut bien être originale. Il insère l'article *ho*, « le » devant le mot **prophète**, si bien que le passage se lit, « le prophète n'est pas sorti de Galilée. » Cela signifierait que les autorités disaient que le prophète promis, auquel se référerait Moïse dans Deutéronome 18.15, 18 ne viendrait pas de Galilée. Puisque P 66 est le plus ancien manuscrit de Jean, cette lecture a de fortes probabilités de contenir le texte original. Le petit article *ho* a pu être oublié dans les copies ultérieures, surtout par des scribes qui ne comprenaient pas la signification du terme « le prophète ». A l'instar de la multitude dont ils maudissaient l'ignorance, ils ignoraient le vrai lieu de naissance de Jésus et, ne sachant rien de son origine, le rejetèrent en tant que prophète promis et aussi en tant que Messie parce qu'il était de Galilée.

⁵³ [Et chacun s'en alla dans sa maison.
¹ Jésus se rendit au mont des Oliviers.

Interpolation : La femme surprise en adultère, 7.53-8.11

[53, 1] Dans tous les manuscrits plus anciens à l'exception de D (Codex Bezae) ce passage fait défaut, et il est aussi omis dans les anciens lectionnaires qui vont de 7.52 à 8.12 sans interruption. Les plus anciens manuscrits syriaques, égyptiens, arméniens et géorgiens l'omettent, et il n'en est pas fait référence par les anciens Pères de l'Eglise. Parmi des manuscrits plus tardifs qui l'incluent, certains le marquent d'astérisques ce qui signifie qu'ils mettent en question son appartenance à l'Evangile de Jean. Alors que D et un nombre de manuscrits plus tardifs l'insèrent à la suite de 7.52, les manuscrits du groupe 1 et quelques manuscrits arméniens le placent à la fin du livre. Les manuscrits du groupe 13 insèrent le passage après Luc 21.38 alors qu'un manuscrit la place après Jean 7.36. Cela explique que dans toutes les traductions modernes il soit mis entre crochets ou accompagné d'une note disant qu'il est absent de plusieurs des anciens manuscrits de l'Evangile de Jean.

Une deuxième question distincte de la première est de savoir si le passage représente une histoire authentique sur Jésus. Eusèbe se réfère à Papias (début du deuxième siècle) qui raconte « une autre histoire au sujet d'une femme accusée devant le Seigneur de beaucoup de péchés » ; la plupart des autorités en la matière croient qu'il s'agit de cette histoire (Histoire de l'Eglise III.39.17). Elle était utilisée dans le *Didascalia Apostolorum* du troisième siècle comme avertissement aux évêques de ne pas être trop sévères envers les pécheurs. Il s'ensuit que l'histoire était connue au deuxième siècle. La plupart des érudits pensent que c'est une histoire tout à fait plausible au même titre que d'autres récits de tentatives pour prendre Jésus au piège relatés dans cet Evangile, ce qui peut expliquer que certains manuscrits l'aient insérée après Luc 21.38. Hoskyns pense qu'elle a pu entrer dans l'Evangile de Jean pour illustrer le jugement de Jésus dans 7.24 : 8.15. Pourtant le point de vue de ce commentaire est qu'elle a pu être mise ici pour illustrer le contraste entre Jésus et Moïse apparent dans toute la section.

² Mais dès le matin, il se rendit de nouveau dans le temple, et tout le peuple vint à lui. Il s'assit et les enseignait.

³ Alors les scribes et les Pharisiens amènent une femme surprise en adultère, ⁴ la placent au milieu et disent à Jésus : Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit

Le vocabulaire et le style ressemblent plus à ceux de l'Évangile de Luc que de celui de Jean. L'histoire commence par Jésus se rendant au **mont des Oliviers** après avoir terminé son enseignement. Jean n'utilise jamais le terme « mont des Oliviers », mais il se trouve dans Luc 21.37 et 22.39. Durant les derniers jours du ministère de Jésus il alla à Jérusalem et y enseigna chaque jour, puis sortit pour passer la nuit au mont des Oliviers.

[2] **Dès le matin** Jésus était de nouveau dans le temple, et quand les foules le virent, **tout le peuple** vint à lui et il **s'assit**, selon l'attitude habituelle de l'enseignant et se mit à les enseigner.

[3] **Les scribes** sont mentionnés uniquement ici dans Jean, mais les **scribes et les Pharisiens** sont fréquemment côte à côte dans Matthieu (sept fois), Marc (quatre fois) et Luc (cinq fois). Les scribes n'étaient pas seulement les copistes de la loi mais faisaient de la loi l'essentiel de leurs études. Ils amenèrent à Jésus une **femme mariée surprise en adultère** ou comme ils le dirent au verset 4, « surprise en flagrant délit d'adultère ». La loi interdisait l'adultère (Ex 20.14 ; Lv 18.20 ; Dt 5.18), qui comprenait des relations entre un homme marié et l'épouse ou la fiancée d'un autre homme israélite. Il semble qu'ils venaient vers Jésus pour lui tendre délibérément un piège, puisqu'ils avaient laissé l'homme s'enfuir. Il n'est pas probable que la femme ait déjà été mise en jugement et condamnée par le Sanhédrin à être lapidée, particulièrement en vue du verset 10. Les scribes et les Pharisiens la placèrent **au milieu** ou la firent rester debout devant tous.

[4] S'adressant à Jésus en lui disant **Maître** (*didaskalé*) ils dirent, **cette femme a été surprise**, ce qui signifie qu'il devait y avoir eu au moins deux témoins de l'acte en plus du mari, d'après Deutéronome 19.15.

d'adultère. ⁵ Moïse, dans la loi, nous a prescrit de lapider de telles femmes : toi donc, que dis-tu ? ⁶ Ils disaient cela pour le mettre à l'épreuve afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus se baissa et se mit à écrire avec le doigt sur la terre. ⁷ Comme ils persistaient à le questionner, il se redressa et leur dit : Que celui de vous qui est sans péché lui jette le premier la pierre. ⁸ De nouveau il se baissa et se mit à écrire sur la terre. ⁹ Quand ils entendirent cela, [accusés par leur conscience], ils se retirèrent un à un, à commencer par les plus âgés [et jusqu'aux derniers], et Jésus resta seul avec la femme qui était là au milieu.

[5] Ils exposèrent le cas devant Jésus et demandèrent qu'il la juge, lui rappelant en même temps que la loi prescrivait qu'une telle femme soit lapidée. En réalité, Lévitique 20.10 et Deutéronome 22.22 commandent que l'homme et la femme soient mis à mort. Si une fiancée n'était pas trouvée vierge à son mariage, Deutéronome 22.21 prévoit qu'elle soit lapidée ; et si une vierge fiancée a des relations avec un homme, les deux doivent être lapidés (Dt 22.23, 24). Si Jésus leur avait commandé de la lapider il aurait recommandé une action contraire à la loi romaine en prononçant contre elle une sentence de mort, et par là même aurait perdu la faveur de la foule qui l'avait trouvé compatissant et clément. S'il n'avait pas ordonné la lapidation, les autorités religieuses juives auraient pu le condamner comme ne respectant pas la loi. C'est le même genre de dilemme auquel il était confronté par la question, « Est-il permis de payer le tribut à César ? » (Mc 12.13-17).

[6] Le verset indique clairement que leurs motivations n'étaient pas pures, qu'ils cherchaient quelque accusation à porter contre lui. On ne sait pas ce que Jésus a écrit sur la terre, bien que les érudits se soient livrés à des spéculations au sujet de ces mots.

[7] Ils refusèrent de laisser Jésus éluder le problème par son silence et insistèrent en continuant de le **questionner**. Jésus leur donna une réponse choquante : **Que celui de vous qui est sans péché lui jette le premier la pierre**.

[8, 9] Il n'est pas dit ce que Jésus écrivit sur la terre la seconde fois, mais cela donna le temps aux scribes et aux

¹⁰ Alors Jésus se redressa et lui dit : Femme, où sont [tes accusateurs] ? Personne ne t'a condamnée ? ¹¹ Elle répondit : Personne, Seigneur. Et Jésus lui dit : **Moi non plus je ne te condamne pas ; va, et désormais ne pêche plus.**]

¹² Jésus leur parla de nouveau et dit : **Moi, je suis la lumière du monde : celui qui me suit ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie.**

Pharisiens de bien réfléchir à ce qu'il avait dit. Du péché de la femme leur attention se porta sur leur propre péché, et ils ne purent prétendre être eux-mêmes **sans péché. Les plus âgés** s'en allèrent les premiers, suivis de ceux qui étaient plus jeunes, probablement parce qu'ils sentirent que les jeunes attendaient de voir ce que feraient les plus âgés et si ceux-ci pouvaient se dire sans péché, mais personne ne le pouvait. De manière très descriptive le texte relate comment ils se retirèrent **un à un**. La femme n'était plus entourée par la foule ; elle était seule, debout devant Jésus.

[10, 11] Quand Jésus se redressa, il la vit seule, debout. Aucun de ses accusateurs ne l'ayant condamnée, Jésus dit : **Moi non plus, je ne te condamne pas.** Il était venu sauver, et non condamner (3.17), pourtant, son intention n'était pas de passer le méfait de la femme sous silence. Il le qualifia de péché quand il lui dit, **désormais** ne pêche plus. Parce qu'il ne la condamna pas en agissant en juge dans son cas, son intention n'était cependant pas d'adopter une attitude laxiste à l'égard de son péché. Il lui manifesta une attitude de clémence.

Jésus, la lumière du monde, 8.12-20

[12] Ce verset est la suite immédiate de 7.52 et la continuation du ministère de Jésus durant la fête des Huttes. On retrouve l'expression « Je suis », courante dans cet Évangile. **La lumière du monde** développe le thème introduit dans le Prologue où il fut question de la Parole qui est la lumière, la vraie lumière qui brille dans les ténèbres (1.5, 7-9). La lumière fut créée en premier dans Genèse 1.3, tout comme elle constituait un symbole très répandu dans plusieurs religions païennes. La lumière était aussi un élément important

¹³ Là-dessus, les Pharisiens lui dirent : **Tu rends témoignage de toi-même, ton témoignage n'est pas vrai.** ¹⁴ Jésus leur répondit : **Quoique je rende témoignage de moi-même, mon témoignage est vrai, car je sais d'où je suis venu et où je vais ; mais vous, vous ne savez pas d'où je viens, ni où je vais.**

de la fête des Huttes, puisque le chandelier d'or se trouvant dans la cour des femmes dans le temple était allumé durant la fête. Alors que dans le sermon sur la Montagne Jésus dit de ses disciples : « Vous êtes la lumière du monde » (Mt 5.14) et les exhorta à faire briller leur lumière afin que d'autres voient leurs œuvres bonnes, dans Jean Jésus se déclare lui-même être la lumière du monde. Cette lumière n'est pas tant celle de la connaissance dissipant les ténèbres de l'ignorance que la lumière du salut, de la grâce, de la sainteté opposée aux ténèbres de la condamnation, du péché et du désespoir. Matthieu avait vu l'accomplissement d'Ésaïe 9.1, 2 dans le ministère de Jésus en Galilée, un ministère dans lequel une grande lumière devait briller sur le peuple marchant dans les ténèbres (Mt 4.15, 16). Ésaïe avait promis que la lumière viendrait et que la gloire de l'Éternel brillerait de Sion (Es 60.1-3). Jésus répéta de nouveau la déclaration de 9.5 faite lors de la guérison de l'aveugle-né. De même que la lumière du monde sauve les hommes, les délivrant des **ténèbres**, celui qui suit Jésus ne marchera point dans les ténèbres, mais il aura la **lumière de la vie** (Comp. 1 Jn 1.5).

[13] Les Pharisiens objectèrent que le **témoignage** de Jésus n'était **pas vrai**. Ils basèrent cette conclusion sur le fait qu'il rendait témoignage de lui-même ou, en d'autres termes, que c'était de la forfanterie. D'après la Michnah « Aucun homme ne peut rendre témoignage de lui-même » (Kethuboth, 2.9), et Jésus avait antérieurement reconnu la vérité de ce principe (5.31). Les faits s'établissaient sur le témoignage de deux ou de trois témoins. Dans le chapitre 5 Jésus en appela à d'autres témoins qui rendent témoignage de lui.

[14] Pourtant Jésus affirmait que même s'il rendait témoignage de lui-même son témoignage était vrai parce que ce n'était pas l'unique témoignage. Il s'appuyait sur le témoignage évident en lui-même de la lumière. Du fait qu'il

¹⁵ Vous, vous jugez selon la chair ; moi, je ne juge personne.
¹⁶ Et si moi, je juge, mon jugement est conforme à la vérité, car je ne suis pas seul, mais avec moi il y a le Père qui m'a envoyé. ¹⁷ Dans votre loi il est écrit que le témoignage de deux hommes est vrai. ¹⁸ Moi, je rends témoignage de moi-même, et le Père qui m'a envoyé rend témoignage de moi.

connaissait son origine qu'eux ne connaissaient pas, il affirmait qu'il pouvait rendre témoignage, un témoignage vrai, de lui-même, parce que le Père le soutenait. Il affirmera cela au verset 18. Ainsi, alors que ce témoignage est en contradiction formelle à l'affirmation de 5.31, ces deux passages signifient en réalité la même chose. Le témoignage de Jésus n'est jamais seul.

[15, 16] Ils le jugeaient **selon la chair**, ou en d'autres termes, en accord avec les normes du monde. Jésus les avait exhortés avant à ne pas juger selon l'apparence (7.24). En disant **Moi, je ne juge personne** Jésus annonce le but de sa mission, qui n'était pas la condamnation mais le salut (3.17 ; 12.47). Sa mission était de révéler aux hommes l'amour et la bonté de Dieu, et le désir de Dieu de sauver les hommes du péché, non de les condamner et de les punir. Alors que Jésus n'était pas venu pour juger, sa présence dans le monde eut pour effet que les hommes se jugent eux-mêmes, et dans ce sens le jugement de Jésus était conforme à la vérité parce que lui et son Père étaient ensemble dans ce jugement. Si les hommes le rejettent ils sont sous la condamnation, et cette condamnation est vraie.

[17, 18] Dans sa réponse aux Pharisiens, construite de façon typiquement rabbinique, Jésus attira l'attention sur leur **loi**, non pas pour exprimer de l'hostilité à son égard ni même pour dire qu'il n'en avait rien à faire, car il vivait sous la loi, mais pour faire valoir que c'était « la loi que vous acceptez et à laquelle vous faites constamment appel. » La loi de Moïse stipulait que « la déposition de deux ou de trois témoins est vraie » (Dt 19.15 ; Comp. 17.6). En rendant témoignage à lui-même et en disant qu'il était la lumière du monde apportant le salut et la délivrance aux hommes dans les ténèbres, Jésus suivait les principes de la loi, puisque tous les

¹⁹ Ils lui dirent donc : Où est ton Père ? Jésus répondit : Vous ne connaissez ni moi, ni mon Père. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père.

²⁰ Jésus dit ces paroles dans (le lieu où était) le trésor, alors qu'il enseignait dans le temple ; et personne ne l'arrêta parce que son heure n'était pas encore venue.

deux, lui et le Père qui l'avait envoyé, rendaient témoignage en sa faveur. Le témoignage de Jésus n'était jamais seul, c'était toujours un double témoignage. La traduction **Je rends témoignage de moi-même** cache ce qui est dit littéralement dans le texte grec. Il y a ici encore une des expressions « Je suis », car littéralement ce verset dit, « Je suis celui qui rend témoignage de lui-même. » La structure de ce verset est telle, que **Je** en est le premier mot et **Père** le dernier, soulignant clairement les noms des deux témoins distinctement séparés dans le verset.

[19] **Donc**, à cause de ce qu'il a dit, les Pharisiens demandèrent : **Où est ton père ?** En effet ils disaient : « Tu prétends avoir le témoignage de ton père se joignant au tien, montre-nous ton père. Tu es en réalité le seul témoin que nous voyons, alors dis-nous où est ton père afin que nous puissions l'interroger. » Ils étaient tout à fait sûrs de savoir d'où il était, pourtant ils ne le savaient pas en réalité. La réponse de Jésus soulignait ce point, comme il l'avait fait auparavant dans 7.28, 29. Ils ne connaissaient ni lui, ni son Père. Bien qu'ils déclaraient connaître Dieu, en réalité ils ne le connaissaient pas. S'ils avaient vraiment connu Jésus ils auraient aussi connu Dieu, car c'est seulement par la connaissance de Jésus et la foi en lui qu'ils pouvaient connaître Dieu. Ce thème a été spécifié dans 1.18 et sera confirmé de nouveau.

[20] **Personne ne l'arrêta**, bien qu'ils n'acceptèrent pas les paroles qu'il avait prononcées. La raison pour laquelle ils n'avaient pas arrêté Jésus cette fois-là était que **son heure n'était pas encore venue**. Quand son heure viendrait, alors se ferait la volonté de Dieu pour sa vie et sa mort. Jésus avait enseigné dans le **lieu où était le trésor**, là où Jésus était avec ses disciples quand il observa la veuve mettant deux petites pièces dans le tronc (Mc 12.41).

²¹ Jésus leur dit encore : Je m'en vais, et vous me cherchez, et vous mourrez dans votre péché ; vous ne pouvez venir où je vais. ²² Les Juifs dirent : Se tuera-t-il lui-même, puisqu'il dit : Vous ne pouvez venir où je vais ? ²³ Et il leur dit : Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut. Vous êtes de ce monde. ²⁴ C'est pourquoi je vous ai dit que vous mourrez dans vos péchés ; car si vous ne croyez pas que Moi je suis,

Vous ne pouvez venir où je vais, 8.21-38

[21] **Encore** est le même mot de liaison utilisé au verset 12 pour se référer à un enseignement. **Je m'en vais** (*hupago*) est le terme que Jean employait généralement pour se référer à la mort et la résurrection de Jésus quand il s'en alla vers son Père. Sa mort et sa résurrection sont considérées comme un même événement arrivé à son point culminant. Alors que son heure n'était pas encore venue, elle ne tarderait cependant pas longtemps à venir, et une fois qu'il s'en serait allé, et bien qu'ils le chercheraient, ce serait trop tard. Ils ne peuvent venir où il est. Maintenant il est dans le monde pour leur venir en aide, pour rendre témoignage de lui-même et de Dieu qui l'a envoyé, et offrir le don gratuit de Dieu aux hommes. Ce verset est pratiquement une répétition de 7.33 b, 34, excepté l'ajout **vous mourrez dans votre péché**. Dans le chapitre 7 cette déclaration est suivie de l'incompréhension des Juifs qui pensaient que Jésus allait se rendre parmi ceux qui étaient dispersés pour enseigner les Grecs (7.35). Dans le verset 22 les Juifs demandent sur un ton sarcastique s'il allait se tuer lui-même.

[22] **Les Juifs** sont le même groupe à qui il s'était adressé dans le paragraphe précédent, les Pharisiens. C'est ici une autre manifestation d'ironie, car les Juifs annoncent une vérité partielle par leur observation sarcastique. Bien que Jésus n'allait pas se tuer lui-même, il donnera sa vie volontairement et aucun homme ne la lui ôterait (10.17, 18).

[23, 24] Notons le contraste entre **d'en-bas, de ce monde** avec **d'en-haut**, pas de ce monde. Ils ne comprenaient pas l'origine de Jésus, car ils faisaient partie de ce monde d'en-bas. Ils étaient impliqués dans le péché, car le monde entier « est au pouvoir du malin » (1 Jean 5.19). Etant **d'en-haut**

vous mourrez dans vos péchés. ²⁵ Qui es-tu ? lui dirent-ils. Jésus leur répondit : D'abord, pourquoi vous parlerai-je ? ²⁶ J'ai à votre sujet beaucoup à dire et à juger ; mais celui qui m'a envoyé est vrai, et ce que j'ai entendu de lui, je le dis au monde. ²⁷ Ils ne comprirent pas qu'il leur parlait du Père. ²⁸ Jésus leur dit : Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous connaîtrez que je suis et que je ne fais rien de moi-même, mais que je parle selon ce que le Père m'a enseigné.

Jésus n'était pas impliqué dans le péché, et affirme plus tard lui-même qu'il est sans péché (v. 46). Ils ne peuvent venir où il sera à cause de leur péché. La seule façon qui leur permet de venir au Père est de croire **que moi, je suis**. Dans les versets 23 et 24 Jésus emploie plusieurs fois cette expression *égô eîmi*, Je suis, qui ne peut être comprise autrement que comme un titre divin.

[25] Les Juifs demandèrent à Jésus : **Qui es-tu ?** Sa réponse est certainement un des passages difficiles à comprendre, car les mots grecs ne constituent pas vraiment une proposition et ont été interprétés de bien des manières diverses. Peut-être le sens fondamental en est-il « Je suis exactement ce que je vous ai dit dès le commencement de mon ministère. »

[26] Jésus dit : **J'ai à votre sujet beaucoup à dire et à juger**, mais dans cet enseignement et ce jugement il déclare au monde ce qu'il a **entendu** du Père.

[27, 28] Ils ne comprirent toujours pas qu'il parlait de Dieu le Père comme de celui qui l'avait envoyé et lui avait donné le message. **Élevé** (*hupsôsète*) a une double signification dans Jean. Le terme ne se réfère pas seulement à la mise en croix de Jésus mais aussi à l'élévation de Jésus à la gloire du Père dans l'ascension. Dans ce verset l'accent est mis sur sa crucifixion, puisqu'il déclare, **Quand vous aurez élevé**, alors que son élévation pour partager la gloire du Père sera l'action de Dieu lui-même. Il est intéressant que Jésus ait employé le terme de **Fils de l'homme** ici avec un sens messianique précis. Ce n'est qu'après l'avoir crucifié qu'ils sauraient vraiment qui il était. **Alors vous connaîtrez que je suis**. Une fois de plus l'expression **Je suis** revient. Ils sauraient

²⁹ Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi, je fais toujours ce qui lui est agréable.

³⁰ Comme il parlait ainsi, plusieurs crurent en lui.

³¹ Jésus dit alors aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous demeurez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ;

³² vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres.

alors qu'il ne faisait rien de sa propre autorité mais uniquement de l'autorité de Dieu. Il ne disait rien d'autre que ce que le Père lui avait enseigné, si bien que toute l'expression de sa vie serait d'incarner Dieu.

[29] De même que Jésus n'était pas seul dans le jugement (v. 16) il n'était jamais seul. Il faisait toujours ce qui était agréable à Dieu et pour cette raison était en communion ininterrompue avec Dieu. Comparons cette déclaration de son dessein avec 4.34 et 6.38.

[30-32] Devant cette affirmation claire de Jésus que dans tout ce qu'il disait et faisait il était toujours agréable à Dieu, **plusieurs crurent en lui**. Le verset 30 combine le verbe « croire » (*pisteuô*) avec **en lui** (*eîs* à l'accusatif). Jean emploie souvent *pisteuô* avec *eîs* à l'accusatif pour exprimer la foi authentique (3.36). Bien que le verset 31 soit traduit de la même façon, il y a une distinction dans les constructions grecques. L'expression dans le verset 31 est littéralement le participe du parfait de *pisteuô* décliné au datif ; ce qui est souvent utilisé dans Jean pour exprimer le consentement intellectuel à un enseignement ou à des faits mais non une confiance personnelle profonde et une foi obéissante. Il y a une difficulté à cet endroit dans le chapitre : alors que beaucoup crurent en lui, exprimant ce qui était apparemment une foi authentique, on peut se demander si Jésus parlait au même groupe de personnes dans les versets qui suivent, et qui lui devinrent si hostiles, ou bien s'il s'adressait à un groupe différent à partir du verset 31. Quelques commentateurs soutiennent que dans le verset 30 il y en eut beaucoup ayant une foi authentique en Jésus, alors que le verset suivant se réfère à ceux qui acceptèrent ses paroles mais ne lui avaient pas exprimé leur entière confiance et leur engagement. Ils étaient ainsi facilement ébranlés et lui devinrent

³³ Ils lui répondirent : Nous sommes la descendance d'Abraham et nous n'avons jamais été esclaves de personne ; comment dis-tu : Vous deviendrez libres ?

hostiles. Augustin croyait que les versets 31 et 32 se rapportaient à des croyants authentiques et que la transition eut lieu au verset 33, et quelques commentateurs le suivent. Alors qu'en général on peut déduire une différence de sens entre l'emploi par Jean de *pisteuô eîs* avec l'accusatif et l'emploi de *pisteuô* avec le datif, il y a au moins trois endroits dans l'Évangile où *pisteuô eîs* avec l'accusatif ne suggère pas une foi mûre et authentique (2.33 ; 7.31 ; 12.42). Il semble dans ce contexte qu'on ne peut discerner de différence entre ceux mentionnés au verset 30 et ceux au verset 31, car Jésus s'adressait au même groupe qui croyait en lui initialement. Mais leur foi n'était pas suffisante, et quand il continua de décrire ce qu'était un vrai disciple, leur hostilité se manifesta, surtout quand il leur fit comprendre qu'ils n'étaient pas libres. L'étudiant doit certainement être surpris de l'accusation faite par Jésus au verset 37 contre ceux décrits comme croyants et qui cherchaient à le faire mourir. La raison en est que son enseignement ne s'était pas enraciné dans leur cœur. Jésus dit, **Vous êtes mes disciples**, à condition que **vous** (emphatique en grec) demeuriez **dans ma parole**. Il ne suffit pas d'accepter la parole de Jésus ; le vrai disciple obéit à sa parole. L'obéissance est synonyme de demeurer dans sa parole. Ainsi ils connaîtront la vérité, la vérité qui les rendra libres. Les **disciples** sont les élèves du grand maître, les fidèles qui ont cru, obéi, et gardé en mémoire la vérité. **Libres** implique qu'ils étaient en esclavage. Alors que les Juifs étaient esclaves de leur loi, Jésus indique dans ce contexte que leur esclavage était celui du péché. Ce n'est qu'en devenant des disciples authentiques de Jésus et en connaissant la vérité qu'ils pouvaient être libérés authentiquement du péché, car la vérité les rendrait libres. La vérité qui rend libre du péché c'est Jésus lui-même (Comp. 14.6).

[33] Ils étaient irrités de l'implication de Jésus disant qu'ils n'étaient pas libres. Ils nièrent être esclaves, et refusèrent toute insinuation d'être **esclaves de personne**. Bien qu'ils aient connu la domination étrangère, ils étaient fiers et

³⁴ Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, quiconque commet le péché est esclave du péché. ³⁵ Or, l'esclave ne demeure pas pour toujours dans la maison : le fils y demeure pour toujours. ³⁶ Si donc le Fils vous rend

profondément patriotes, rassemblant leur patriotisme militant autour de l'espérance de la venue du Messie. **Descendance d'Abraham**, littéralement « semence » (*sperma*) est un nom collectif singulier (Comp. Ga 3.16). Jésus implique-t-il ici que ceux qui se réclament de la semence d'Abraham cherchent à tuer la vraie semence d'Abraham, celui qui accomplit la promesse de Dieu faite à Abraham ? Leur prétention de n'avoir jamais été **esclaves de personne** est probablement exagérée, car ils étaient sous le joug de Rome, un joug qu'ils trouvaient particulièrement amer.

[34] Jésus répondit à leur question en leur montrant qu'ils n'étaient pas libres mais asservis au **péché**. Dans une déclaration solennelle préfacée par un double *amèn* Jésus dit que **quiconque commet le péché** en est esclave. L'esclavage était fréquent dans leur société, et ils comprirent qu'aucun esclave n'était libre de faire ce qu'il voulait. Le genre d'esclavage dont Jésus libérait les hommes était bien plus grand que toute servitude physique. Le péché rend esclave, prenant possession du pécheur et se servant de lui pour agir selon sa loi (Rm 6.16-18). Christ est venu pour libérer les hommes et leur donner la liberté authentique (v. 36 ; Ga 5.1).

[35] L'esclave ne fait pas partie de la famille ; il peut être vendu à un autre maître. **Maison** (*oikia*) a ici le sens de « famille » ou « foyer ». Le fils fait **pour toujours** partie de la famille parce qu'il y est né et occupe une place différente de celle de l'esclave. Ce n'est que lorsque l'esclave est affranchi et adopté par la famille qu'il est considéré comme un fils et fait partie de la famille. Notons les similitudes de pensée entre ce passage et Galates 3 et 4. Il rappelle aussi la comparaison entre Moïse, serviteur dans toute la maison de Dieu, et Christ, Fils sur sa maison dans Hébreux 3.5, 6.

[36] La vraie liberté ne vient pas de l'appartenance à la **descendance d'Abraham** ; la liberté réelle vient par le **Fils**. Le Fils a racheté (payé le prix) par une rançon (le prix payé) : il a

libres, vous serez réellement libres. ³⁷ Je sais que vous êtes la descendance d'Abraham ; mais vous cherchez à me faire mourir, parce que ma parole ne trouve pas de place en vous. ³⁸ Moi, je dis ce que j'ai vu chez mon Père ; et vous, vous faites ce que vous avez entendu de votre père.

fait don de sa vie afin que les hommes puissent être libres du péché (voir Mc 10.45). Christ comme vrai Fils de Dieu et vraie descendance d'Abraham, qui n'a jamais été dans l'esclavage du péché, peut **réellement** libérer les hommes par son expiation, parce qu'ils peuvent devenir par lui des fils de Dieu.

[37] Jésus reconnaissait que dans le sens physique ils étaient la **descendance d'Abraham**, mais en réalité ils n'étaient pas ses enfants spirituels. Ils ne pouvaient pas non plus appeler Dieu leur Père parce qu'ils n'étaient pas des fils de Dieu. Ils cherchaient à tuer Jésus. La raison que donna Jésus de leur désir de le tuer était que **ma parole ne trouve pas de place en vous**. Vraisemblablement Jésus voulait dire que sa parole ne demeurerait pas en eux, car il était impossible qu'ils aient même un commencement de foi sans croire à ce qu'il disait (vs. 30, 31).

[38] Jésus met en contraste **mon Père** et **votre Père**. Ils avaient un autre père, mais ce père n'était ni Abraham, ni Dieu. Dans ce verset Jésus introduit une série de contrastes. **Je** (emphatique) est opposé à **vous** (emphatique). Il parlait de ce qu'il avait **vu**, ce qui est mis en contraste avec eux qui faisaient ce qu'ils avaient **entendu**, et **mon Père** est contrasté avec **votre père**. Ils suivaient des pères différents.

Alors que les plus anciens manuscrits omettent les adjectifs possessifs « mon » et « votre » dans ce verset, ceci n'est pas rare en grec classique. Certains érudits interprètent « Père » dans les deux expressions comme se référant à Dieu et comprennent que Jésus les appelle à pratiquer ce qu'ils ont entendu de Dieu. Cette interprétation signifierait que le verbe « faire » est à l'impératif et repousserait le contraste entre les deux pères de Dieu et le diable jusqu'aux versets 39 ss. Pourtant cela expliquerait de manière inappropriée leur réponse dans le verset 39, car s'ils avaient compris que Jésus se référait à Dieu comme étant leur Père aussi bien que son Père à lui, il est peu probable qu'ils auraient parlé

³⁹ Ils lui répondirent : Notre père, c'est Abraham. Jésus leur dit : Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. ⁴⁰ Mais maintenant, vous cherchez à me faire mourir, moi un homme qui vous ai dit la vérité que j'ai entendue de Dieu. Cela, Abraham ne l'a pas fait. ⁴¹ Vous faites les œuvres de votre père. Ils lui dirent : Nous ne sommes pas des enfants illégitimes ; nous avons un seul Père, Dieu.

d'Abraham comme leur père. La Colombe a bien rendu le sens de ce verset, comme c'est le cas pour nombre d'autres traductions.

Vous avez pour père le diable, 8.39-47

[39, 40] Ils insistèrent qu'Abraham était leur père, commençant probablement à se rendre compte ce qu'impliquaient les paroles de Jésus. Sa réponse fut donnée sous forme d'une phrase conditionnelle. Les manuscrits grecs comportent ici des variantes. Certaines traductions ont, « Si vous êtes enfants d'Abraham, faites les œuvres d'Abraham. » D'autres ont, « Si vous étiez enfants d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham, » ce qui est un vrai conditionnel, mais ne serait plus en harmonie avec le verset 37. Il faut préférer la première traduction, qui est aussi celle de la Colombe. La réponse de Jésus signifie ainsi : « Si vous êtes ce que vous dites être, agissez comme des enfants d'Abraham. » En réalité ils ne suivaient pas Abraham, même s'ils aimaient croire qu'ils le faisaient. Ils cherchaient à faire ce qu'Abraham n'aurait jamais fait : ils cherchaient à tuer Jésus, la vraie semence d'Abraham. Tout ce que Jésus avait fait était de leur dire la vérité qu'il avait entendue de Dieu. Abraham aimait et suivait fidèlement la vérité de Dieu.

[41] Jésus dit beaucoup plus ouvertement dans ce verset qu'Abraham n'était pas leur père spirituellement. Ils agissaient comme leur père spirituel, mais ce père n'était ni Abraham ni Dieu. Jésus ne dit pas aussitôt à qui votre père fait référence. Dans leur réponse ils ne mettaient plus en relief leur descendance physique d'Abraham et leur parenté spirituelle avec lui. Ils se réclamaient d'un Père plus élevé, le même Père auquel Jésus se référait. Nous avons un seul

⁴² Jésus leur dit : si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez, car c'est de Dieu que je suis sorti et que je viens ; je ne suis pas venu de moi-même, mais c'est lui qui m'a envoyé.

⁴³ Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage ? Parce que vous ne pouvez écouter ma parole. ⁴⁴ Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne s'est pas tenu dans la vérité, parce que la vérité n'est pas en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, ses paroles viennent de lui-même car il est menteur et le père du mensonge.

Père, Dieu. Leur première réplique est très intéressante. Ils avaient commencé à réaliser qu'il les accusait de ne pas être des enfants authentiques de Dieu. Nous (emphatique dans le texte grec) ne sommes pas des enfants illégitimes. Ils n'étaient pas infidèles à Dieu ; ils ne suivaient pas d'autres dieux comme les prophètes en accusaient leurs pères, coupables de fornication spirituelle. Ils étaient scrupuleux dans leur aversion contre l'idolâtrie. L'affirmation de la légitimité de leur naissance pourrait indiquer que déjà parmi les Juifs incroyants circulaient des bruits selon lesquels la naissance de Jésus aurait été illégitime. N'étaient-ils pas en train de dire : « Alors que nous ne sommes pas illégitimes, toi tu l'es. » Origène rapporte des attaques juives précoces contre Jésus, disant qu'il était un fils illégitime de Marie (*Contre Celse*, I.28).

[42] Ce qu'ils viennent de dire est contraire aux faits. Jésus ajoute donc : « Dieu n'est pas votre Père. Si ce que vous avez dit était vrai, vous m'aimeriez. » Dieu avait envoyé Jésus, car il n'était pas venu de lui-même, car c'est de Dieu qu'il était sorti. Ils ne pouvaient pas prétendre qu'ils aimaient Dieu et qu'ils lui étaient fidèles tout en haïssant celui que Dieu avait envoyé. Ceci est encore une affirmation claire de l'origine de Jésus.

[43] Ils n'étaient pas à même de comprendre ce que Jésus disait parce qu'ils ne pouvaient supporter d'écouter son enseignement. Ils étaient aveuglés par leur bigoterie et leurs préjugés. C'était un aveuglement spirituel qui les empêchait de comprendre spirituellement ce qu'il enseignait.

[44] Dans ce verset Jésus précise sa pensée. Ils avaient pour père le diable, qui a été meurtrier dès le commencement.

⁴⁵ Et moi, parce que je dis la vérité, vous ne me croyez pas !
⁴⁶ Qui de vous me convaincra de péché ? Si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas ? ⁴⁷ Celui qui est de Dieu écoute les paroles de Dieu. Vous n'écoutez pas, parce que vous n'êtes pas de Dieu.

Il était aussi **menteur**, en fait le **père du mensonge** et ainsi le meurtre comme le mensonge trouvent en lui leur origine. Il n'a rien de commun avec la vérité. Leur désir de tuer Jésus prouvait qu'ils voulaient accomplir les désirs de leur père. La référence à ce **meurtrier dès le commencement** s'applique non seulement au meurtre d'Abel par Caïn auquel le diable l'avait poussé, mais aussi au fait que par la tentation, Adam et Eve furent assujettis à la mort et que la « mort a passé sur tous les hommes » (Rm 5.12). L'homme s'est attiré ce jugement par la tromperie du diable (Gn 3.4, 5). En proférant des mensonges le diable suivait sa propre nature. Le diable œuvrait aussi à travers ces Juifs hostiles pour occasionner la mort de Jésus.

[45] Parce qu'ils exécutaient la volonté de leur père, et suivaient le **père du mensonge**, ils ne croyaient pas Jésus qui disait la vérité. Pourtant c'est la **vérité** qui conduit les hommes à la foi (Rm 10.17).

[46, 47] Jésus les défie alors audacieusement de le convaincre de péché. L'affirmation de Jésus comme des auteurs du Nouveau Testament est qu'il était sans péché, saint, celui en lui habitait corporellement toute la plénitude de la divinité, moralement l'idéal suprême de ce que signifie la bonté (2 Co 5.21 ; Hé 4.15 ; 1 P 2.22 ; 1 Jn 3.5). Ils ne pouvaient pas le convaincre de péché. C'était Jésus qui pardonnait les péchés (Mc 2.5). La deuxième question dans ce verset semble avoir été posée presque désespérément. Étant sans péché, il leur annonçait la vérité sur lui-même, son origine et sa manière de vivre, et s'ils étaient d'authentiques enfants d'Abraham ils auraient cru la parole de Dieu et par fidélité absolue à cette parole auraient suivi Jésus.

Dans le verset 41 ils avaient revendiqué d'être des enfants de Dieu ; ils disaient n'avoir « qu'un seul Père, Dieu ». Dans ce verset Jésus tire la conclusion inévitable de leur comportement. La personne qui est vraiment enfant de Dieu **écoute**

⁴⁸ Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et que tu as en toi un démon ?
⁴⁹ Jésus répondit : Je n'ai pas de démon, mais j'honore mon Père, et vous me déshonorez. ⁵⁰ Moi, je ne cherche pas ma gloire : il en est un qui la cherche et qui juge.

et tient compte des **paroles de Dieu**. Le fait qu'ils rejetaient et refusaient ces paroles était la preuve qu'ils n'étaient pas des enfants de Dieu. Quelle manière frappante de déterminer qui est, et qui n'est pas enfant de Dieu ! Aucun enfant de Dieu ne peut refuser d'écouter et de suivre la parole de Dieu. Celui qui refuse d'écouter manifeste qu'il n'est **pas de Dieu**.

Avant qu'Abraham fût, moi, je suis, 8.48-59

[48] Les Juifs hostiles répondirent à Jésus sur un ton injurieux, l'accusant d'être **Samaritain** et d'avoir un **démon**. Appeler quelqu'un « Samaritain » était porter atteinte à sa réputation et le déconsidérer comme ne faisant pas partie des enfants de Dieu. Déjà auparavant Jésus avait été accusé d'être possédé par un démon (7.20 ; Comp. Mc 3.22). Cela avait été dit par une multitude sans discernement, mais maintenant cela était dit par ceux qui l'accusaient d'être guidé et contrôlé par la puissance du diable, et pour cette raison, possédé par un démon.

[49] Dans leur réponse les Juifs dirent en effet que Jésus était celui qui suivait le diable comme son père et était ainsi possédé par un démon, mais dans sa réponse Jésus nia toute relation avec un démon. Parce qu'il honorait son Père, eux le déshonoraient. Les derniers versets du chapitre 8 présentent quelques-uns des arguments de base invoqués par les Juifs contre Jésus dans les conflits liés à son propre ministère et où il rencontra pour la première fois la haine du monde avant que ses disciples n'eurent à y faire face (15.18).

[50] En honorant Dieu Jésus ne cherchait pas sa propre gloire. Le mot **gloire** est utilisé ici dans le sens de louange et d'honneur. Il a dit pratiquement la même chose dans 7.18. Jésus glorifiait Dieu par tout ce qu'il disait et faisait, mais eux ne glorifiaient pas Dieu en rejetant la parole de Dieu. Alors que les Juifs cherchaient à déshonorer le Fils (v. 49)

⁵¹ En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort. ⁵² Maintenant, lui dirent les Juifs, nous savons que tu as en toi un démon. Abraham est mort, les prophètes aussi, et toi tu dis : Si quelqu'un garde ma parole, il ne goûtera jamais la mort. ⁵³ Es-tu plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? Les prophètes aussi

Dieu cherchait à honorer le Fils. Il sera le **juger** final, et tous les hommes qui auront refusé de rendre honneur et louange au Fils seront condamnés.

[51] Il y a ici une nouvelle proclamation solennelle de Jésus introduite par l'expression courante en Jean : **en vérité**, **en vérité** (*amèn, amèn*). **Garde ma parole** est une expression utilisée ici pour la première fois dans l'Évangile de Jean et qui signifie « entend et observe ma parole ». Elle se retrouve à plusieurs reprises dans les chapitres 14, 15 et 17. « **Voir** » la **mort** est une expression hébraïque qui signifie « mourir » (Ps 89.48 ; Lc 2.26). Jésus ne voulait pas dire que le fidèle observateur de sa parole serait dispensé de la mort physique dans ce monde, mais qu'il ne mourrait **jamais**, ce qu'il déclare plus tard dans 11.26. La **mort** ici signifie la séparation finale et totale d'avec Dieu et d'avec sa présence suite à l'incrédulité et au rejet du message de Dieu par Christ.

[52] D'une façon caractéristique les Juifs ne comprirent pas le sens spirituel plus profond de ce que Jésus disait. Leur jugement qu'il était possédé du démon s'était confirmé. Il parlait comme un insensé. Abraham était mort, ainsi que tous les prophètes. Quelle déclaration absurde Jésus avait-il faite de prétendre que celui qui garderait sa parole ne mourrait jamais. Ils modifiaient légèrement sa déclaration en la citant, par l'emploi d'une autre expression hébraïque « goûter la mort » à la place de « mourir ».

[53] Ironiquement, en accusant Jésus d'être un Samaritain ils lui posèrent pratiquement la même question que la femme samaritaine dans son incrédulité avait posée à Jésus près du puits de Jacob, **Es-tu plus grand que notre père ?** (4.12). Était-il plus grand qu'Abraham ? Était-il plus grand que les prophètes ? Ils étaient tous morts, aussi saints qu'ils aient été.

sont morts. Qui prétends-tu être ? ⁵⁴ Jésus répondit : Si je me glorifie moi-même, ma gloire n'est rien. C'est mon Père qui me glorifie, lui dont vous dites : Il est notre Dieu ! ⁵⁵ Et vous ne le connaissez pas ; moi, je le connais. Si je disais que je ne le connais pas, je serais semblable à vous, un menteur. Mais je le connais et je garde sa parole. ⁵⁶ Abraham, votre père, a tressailli d'allégresse (à la pensée) de voir mon jour : il l'a vu et il s'est réjoui.

[54] Jésus ne répondit pas directement à leur question. Il avait affirmé qu'il était de manière continue, et ils avaient rejeté toutes ses affirmations. Il n'essaye pas de se glorifier lui-même ; il regarde à Dieu, au Dieu dont ils disent qu'il est leur Dieu, le même Dieu qu'il appelle son Père. Dieu le glorifiera.

[55] Une fois de plus Jésus les accuse d'être menteurs et leur rappelle que s'il disait ne pas connaître Dieu il mentirait. Non seulement il connaissait Dieu, mais il gardait aussi **sa parole**. Le fait qu'eux ne connaissaient pas Dieu, ce qui signifiait qu'ils étaient ni fidèles ni obéissants à l'égard de Dieu, est mis en contraste avec le fait que lui connaît Dieu et garde fidèlement sa parole. A plusieurs reprises dans cet Évangile le thème est mis en avant que les Juifs ne connaissaient pas Dieu, bien qu'ils prétendent le connaître (7.28 ; 8.19 ; 16.3 ; Comp. 1.10 ; 15.21 ; 17.25).

[56] **Votre père** n'est plus appliqué au diable par Jésus. Il reconnaît une fois de plus qu'Abraham était leur ancêtre. Ils avaient appelé Abraham « notre père » au verset 53. Maintenant Jésus répond avec précision à leur question, « Qui prétends-tu être ? » Abraham n'était pas seulement leur père, mais il avait tressailli d'allégresse à la pensée de voir la venue du Christ. Il attendait **mon jour**, dit Jésus. **Il l'a vu et il s'est réjoui**. C'est la même pensée avancée dans Hébreux 11.13. Dans Matthieu 13.17 Jésus enseigna que beaucoup de prophètes et de justes de l'Ancien Testament avaient désiré voir et entendre ce que vivaient ses propres disciples mais que cela ne leur avait pas été donné. Abraham était un homme de foi, croyant fermement que Dieu accomplirait ses promesses. Une de ces promesses était que dans sa postérité toutes les nations de la terre seraient bénies (Gn 12.3 ; 18.18 ; 22.17, 18). Peut-être prévoyait-il par la foi l'accomplissement des promesses de Dieu et s'en est-il réjoui.

⁵⁷ Les Juifs lui dirent : Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham ? ⁵⁸ Jésus leur dit : En vérité, en vérité, je vous le dis, avant qu'Abraham fût, moi, je suis.

⁵⁹ Là-dessus, il prirent des pierres pour les lui jeter : mais Jésus se cacha, et sortit du temple.

[57] **Pas encore cinquante ans** est une expression qui a créé des controverses depuis des années. Luc 3.23 dit que Jésus avait environ trente ans lorsqu'il commença son ministère. Irénée, vers la fin du deuxième siècle de notre ère, prétendait que Jésus n'était pas loin de la cinquantaine quand il mourut, appuyant apparemment sa conviction sur ce passage de l'Écriture (*Contre les hérésies* II.22.6). Cependant, Jean ne donne pas ici un âge différent de ce que déclare l'Évangile de Luc. Cela signifie simplement que Jésus n'était pas encore un homme d'âge mûr et ne pouvait pas avoir connu Abraham. Cela leur semblait une confirmation supplémentaire qu'il était possédé du démon. Ils déformaient quelque peu la déclaration de Jésus. Il n'avait pas dit qu'il avait vu Abraham mais qu'Abraham avait vu « mon jour ».

[58] Ici il y a une réponse à leur question du verset 53. Elle est donnée sous la forme d'une proclamation solennelle et introduite par la formule caractéristique de l'Évangile de Jean : **En vérité, en vérité, je vous le dis**. Les verbes sont significatifs : **avant qu'Abraham fût, moi, je suis**. Dans ce chapitre figurent déjà à deux reprises l'expression « Je suis » (vs. 12, 24). Poursuivant dans le style des révélations de l'Ancien Testament, Jésus affirma qu'il avait toujours existé, avant qu'Abraham existât, en fait, avant la création (1.1). Aussi loin en arrière que le commencement même, il était toujours **Je suis**. Cette proclamation fut faite publiquement en présence de ses antagonistes, ce qui lui attira leur opposition violente. Dans sa ferme assurance, Jésus leur déclara qu'en lui Dieu vivait, agissait et parlait, et que là où il était, était Dieu. Le voir et le suivre, c'est voir et suivre Dieu. Une telle affirmation constituait un blasphème aux yeux des autorités religieuses juives selon Lévitique 24.16.

[59] **Ils prirent des pierres pour les lui jeter**. Les pierres se trouvaient sans doute çà et là sur le chantier du temple qui était toujours en construction. C'était un lynchage qui

¹ Jésus vit, en passant, un homme aveugle de naissance.

² Ses disciples lui demandèrent : Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?

n'était pas précédé d'un procès. Ils ne réalisaient pas qu'ils étaient déjà en train d'exécuter ce que Jésus avait dit à leur sujet. Ils étaient des meurtriers. Il se cacha a le même sens que dans Genèse 3.8, 10 où l'expression est employée deux fois quand Adam et Eve se cachèrent devant la présence du Seigneur en Eden. Elle est employée plus tard dans Jean 12.36 quand Jésus se cacha de nouveau. Rien dans le texte n'indique que c'est par un miracle qu'il a échappé à cette tentative de meurtre.

La guérison d'un aveugle-né, 9.1-12

[1, 2] Bien que dans l'Ancien Testament il ne soit pas fait mention de guérisons d'aveugles, c'était là un des miracles les plus fréquents de Jésus d'après les Évangiles synoptiques (Mt 9.27-31 ; 12.22 ; 20.29-34 ; Mc 10.46-52 ; Lc 18.35-43 ; Lc 7.21 ; Mt 15.30 ; 21.14). Pourtant les Évangiles synoptiques ne mentionnent aucune guérison d'aveugles-né. Ésaïe avait prophétisé que donner la vue aux aveugles ferait partie des activités du Messie (Es 29.18 ; 35.5 ; 42.7). En guérissant les aveugles Jésus manifestait certainement la puissance de Dieu agissant à travers lui. Bien que l'époque ne soit pas précisée, Jésus se trouvait toujours à Jérusalem.

Les disciples virent l'intérêt que Jésus portait à l'homme **né aveugle**. Comment savait-il qu'il était **né aveugle** ? C'est probablement quand Jésus fit halte devant lui qu'il l'entendit dire lui-même qu'il était né aveugle. Malgré les leçons du livre de Job et d'autres passages de l'Ancien Testament, comme le Psaume 73, le judaïsme considérait que c'était à cause du péché que de telles infirmités étaient infligées. Rabbi Ami dit : « Il n'y a pas de mort sans péché, et il n'y a pas de souffrance sans iniquité » (Shabbat 55 a). Comment le péché pouvait-il expliquer que quelqu'un soit né aveugle ? Les Rabbins étaient d'avis que l'enfant pouvait pécher dans le sein de sa mère. Quand une femme enceinte allait adorer dans un temple païen, l'enfant futur adorait aussi l'idole. Ils affirmaient aussi que les péchés des parents pouvaient être

³ Jésus leur répondit : Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. ⁴ Il nous faut travailler, tant qu'il fait jour, aux œuvres de celui qui m'a envoyé : la nuit vient où personne ne peut travailler. ⁵ Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde.

⁶ Après avoir dit cela, il cracha par terre et fit de la boue avec sa salive. Puis il appliqua cette boue sur les yeux

la cause de l'infirmité. C'est dans un tel cadre culturel qu'il faut comprendre les questions posées par les disciples à Jésus.

[3] Jésus n'accepta pas l'interprétation courante comme correcte. La cécité n'était due ni au péché de l'homme ni à celui des **parents**. Jésus avait enseigné que si certains étaient frappés de calamités, ils n'étaient pas pour autant de plus grands pécheurs que les autres (Lc 13. 2-5). Sans expliquer plus en détail les causes de la souffrance humaine, Jésus dit à ses disciples que cette rencontre présentait une occasion pour manifester les œuvres de Dieu à travers l'homme aveugle.

[4] Nous incluait les disciples de Jésus qui partageaient avec lui l'obligation d'accomplir les **œuvres** de Dieu tant qu'il faisait **jour**. **Jour** se référait à l'époque au cours de laquelle il vivait dans le monde, car la **nuit** ou mort mettrait un terme à l'occasion de travailler pour Dieu, car la nuit **personne ne peut travailler**. La brièveté de la vie et son passage rapide sont illustrés dans la Bible de plusieurs manières (Ps 90.5, 6 ; Comp. 2P 3.8 ; Jc 4.14). Ici la vie est comparée à un jour.

[5] **Pendant que** signifie « durant le temps où je vis ma vie humaine dans le monde, » **Je suis la lumière du monde** (8.12). En tant que lumière Jésus pouvait ouvrir des yeux qui n'étaient pas seulement aveugles physiquement, mais aussi spirituellement. C'est ce qui se produit dans ce chapitre. Jésus est une source de lumière pour tout homme qui croit en lui ; ceci a déjà été montré dans le chapitre 8, mais ce pauvre mendiant ne verra pas seulement physiquement, il parviendra à une foi entière en Jésus-Christ.

[6] Les Évangiles synoptiques ne rapportent qu'un seul miracle dans lequel Jésus se servit de salive pour donner la vue aux aveugles : lorsqu'il ouvrit les yeux de l'homme à

de l'aveugle ⁷ et lui dit : Va te laver au réservoir de Siloé — ce qui se traduit par Envoyé —. Il y alla, se lava et quand il revint, il voyait. ⁸ Ses voisins, et ceux qui auparavant avaient vu qu'il était un mendiant, disaient : N'est-ce pas là celui qui se tenait assis et qui mendiait ? ⁹ Les uns disaient : C'est lui. D'autres disaient : Non, mais il lui ressemble. Et lui-même disait : C'est bien moi.

Bethsaïda (Mc 8.22-26). Jésus prit aussi de la salive pour toucher les oreilles sourdes d'un homme qui avait aussi des difficultés pour parler (Mc 7.33). Dans l'antiquité des vertus curatives furent attribuées à la salive pour les maladies des yeux, mais pas pour la cécité. Peut-être Jésus s'en servit-il pour faire faire à l'homme quelque chose qui exprimerait sa foi.

[7] En lui disant d'aller se laver au **réservoir de Siloé** Jésus le défia de manifester sa foi. Il avait déjà envoyé quelques lépreux se montrer au sacrificateur, et ils furent guéris pendant qu'ils y allaient (Lc 17.12-14). Ainsi envoya-t-il ici l'homme vers le vieux réservoir célèbre dont on puisait l'eau pour la fête des Huttes. Le nom Siloé est dérivé du nom hébreu qui se réfère au fait que l'eau arrivait au réservoir par un canal (voir Né 3.15 ; Es 8.6). Jean, en faisant ressortir le sens du nom du réservoir, vit une signification particulière dans le fait que Jésus ait envoyé l'homme laver la boue de ses yeux. Quand il le fit il **revint** voyant clair. Sa foi se manifesta dans sa disponibilité d'être envoyé, et d'agir sur les ordres de Jésus. La foi obéissante apporta la vue à cet homme aveugle physiquement, et la même foi le conduira à adorer Jésus (v. 38).

[8] Comme l'aveugle Bartimée (Mc 10.46) cet homme aveugle était aussi un mendiant. Il avait l'habitude de se tenir assis là pour demander l'aumône, ce qui exprime quelles étaient ses occupations habituelles, car dans l'antiquité un aveugle ne pouvait guère faire autre chose. Deux groupes sont cités ici, les **voisins**, ceux qui vivaient dans son voisinage, et **ceux qui auparavant** l'avaient vu et savaient qu'il avait coutume de mendier. Ils purent à peine croire le miracle, bien que la question posée demandait une réponse affirmative.

[9] Ici comme dans des situations antérieures dans cet Évangile, ces deux groupes sont divisés. Alors que **les uns**

¹⁰ Ils lui dirent donc : Comment tes yeux ont-ils été ouverts ?

¹¹ Il répondit : L'homme appelé Jésus a fait de la boue, me l'a appliquée sur les yeux et m'a dit : Va te laver à Siloé. J'y suis allé, je me suis lavé et j'ai recouvré la vue. ¹² Ils lui dirent : Où est cet homme ? Il répondit : Je ne sais pas.

¹³ Ils menèrent vers les Pharisiens celui qui avait été aveugle. ¹⁴ Or c'était un jour de sabbat que Jésus avait fait

disaient que c'était bien cet homme, d'autres disaient qu'il ne faisait que ressembler au mendiant aveugle. L'homme lui-même dit alors, **C'est bien moi.**

[10, 11] Leur question suivante était, **Comment tes yeux ont-ils été ouverts ?** Il fait alors un court compte rendu de celui qui l'avait guéri, **l'homme appelé Jésus**, et comment il l'avait guéri. En l'appelant **l'homme**, l'aveugle le considérait comme un homme ordinaire. Pourtant, un des points principaux de ce chapitre est la manière dont se développa la compréhension de Jésus de l'homme aveugle. **Recouvré la vue** signifie littéralement, « Je suis rentré en possession de ma vue. » Cette expression est employée à maintes reprises dans le Nouveau Testament pour une guérison de la cécité (Mt 11.5 ; 20.34 ; Mc 8.24 ; 10.51, 52 ; Lc 7.22 ; 18.41, 42).

[12] La question suivante posée à l'homme aveugle fut, **Où est cet homme ?** Ils étaient apparemment sceptiques quant à l'histoire qu'il leur avait racontée, et ils voulaient questionner Jésus à ce sujet. L'homme aveugle ne savait pas où était Jésus.

Les Pharisiens examinent la guérison, 9.13-34

[13] Les versets 13-17 rendent compte de la première rencontre entre l'homme aveugle et les Pharisiens, les versets 18-23 relatent la rencontre de l'homme avec ses parents, et les versets 24-34 la deuxième rencontre avec l'aveugle-né. Alors que les **Pharisiens** sont mentionnés dans les versets 13, 15, 16 et 40, les **Juifs** le sont dans les versets 18 et 22. C'étaient probablement ses voisins et ceux qui l'avaient vu mendier qui étaient responsables de l'avoir amené vers les Pharisiens qui constituaient l'autorité reconnue pour la loi et la tradition.

[14] C'est ici une déclaration explicative de Jean qui rend compte de l'hostilité des chefs juifs. La tradition juive

de la boue et lui avait ouvert les yeux. ¹⁵ A leur tour, les Pharisiens lui demandèrent comment il avait recouvré la vue. Et il leur dit : Il a mis de la boue sur mes yeux, je me suis lavé et je vois. ¹⁶ Sur quoi, quelques-uns des Pharisiens disaient : Cet homme ne vient pas de Dieu, car il n'observe pas le sabbat. D'autres disaient : Comment un homme pécheur peut-il faire de tels miracles ?

interdisait une guérison pendant le **sabbat** sauf en cas de danger de mort. Pétrir était aussi un des travaux interdits et faire de la boue avec de la salive pouvait être considéré comme pétrir et comptait ainsi parmi les interdictions.

[15] **Demandèrent** a le sens du *début* d'un questionnaire auquel le soumièrent les Pharisiens, à **leur tour** indique que la question avait déjà été posée par les voisins et ceux qui le connaissaient comme mendiant. En réponse à la question sur **comment il avait recouvré la vue** il résuma ce qu'il avait dit au verset 11.

[16] Tout comme ce fut le cas parmi les voisins et ceux qui l'avaient connu comme mendiant, **il y eut division** parmi les Pharisiens à son sujet. **Quelques uns** firent peu de cas du miracle parce que Jésus n'observait pas le sabbat selon leurs traditions et pour cette raison ne pouvait venir **de Dieu**. **D'autres** furent impressionnés par la grandeur de ce miracle et demandèrent comment **un pécheur** pouvait faire **de tels miracles**. C'est la seule fois dans ce chapitre où un groupe parle favorablement de Jésus. En fait, tout au long de l'Évangile Jésus mettait chaque individu ou groupe devant la nécessité de se prononcer, soit de croire en lui et de l'accepter, soit de le rejeter et de s'opposer à lui. Cette division se manifestait aussi bien dans les foules que parmi les autorités religieuses juives. Le groupe de Pharisiens qui rejetèrent le miracle et pour cette raison rejetèrent Jésus comme venu de Dieu avaient l'impression de suivre sinon l'enseignement, du moins l'esprit de Deutéronome 13.1-15 qui disait de ne pas croire un faiseur de miracles s'il enseignait au peuple de suivre des idoles. Ainsi, parce que Jésus transgressait leurs traditions concernant le sabbat, ils avaient le sentiment qu'il ne pouvait pas venir de Dieu.

¹⁷ Et il y eut division parmi eux. Ils dirent encore à l'aveugle : Toi, que dis-tu de lui, qu'il t'a ouvert les yeux ? Il répondit : C'est un prophète.

¹⁸ Les Juifs ne crurent pas qu'il avait été aveugle et qu'il avait recouvré la vue, avant d'avoir appelé ses parents. ¹⁹ Ils leur demandèrent : Est-ce là votre fils, dont vous dites qu'il est né aveugle ? Comment donc voit-il maintenant ? ²⁰ Ses parents répondirent : Nous savons que c'est notre fils et qu'il est né aveugle ; ²¹ mais comment il voit maintenant, nous ne le savons pas, ou qui lui a ouvert les yeux, nous ne le savons pas non plus. Interrogez-le, il est assez âgé pour parler de ce

[17] Puis ils se tournèrent encore vers l'homme aveugle et lui demandèrent son sentiment sur Jésus. **Toi** est emphatique dans le texte grec. Cette fois il confessa, **c'est un prophète**, ce qui était certainement un progrès comparé au verset 11. Élie tout comme Élisée avaient opéré de notables miracles de guérison dans l'Ancien Testament. A ce point l'aveugle avait la même opinion que celle exprimée par la femme samaritaine au cours de sa conversation avec Jésus (4.19). Compte tenu du miracle qu'il venait de vivre, il plaça Jésus à un niveau très élevé. A mesure que la foi de l'homme se développait, l'hostilité des Juifs incrédules augmentait aussi.

[18, 19] Le verset introduit la rencontre des parents de l'aveugle avec des **Juifs**, qui étaient ici ceux qui ne **crurent pas** qu'il fût né aveugle. Ils posèrent deux questions aux parents. D'abord ils voulaient savoir s'il était bien leur fils et s'il était **né aveugle**. Le terme **vous dites** est emphatique dans le texte grec. La deuxième question était de savoir comment il avait été guéri de son infirmité. Par cela ils reconnurent qu'il voyait maintenant, mais il est évident qu'ils pensaient que toute cette histoire n'était qu'une supercherie.

[20, 21] **Ses parents dirent c'est notre fils et il est né aveugle**, ce qui fut la réponse à la première question. Mais pour la deuxième question ils avouèrent leur ignorance aussi bien de la manière dont il avait guéri que de l'identité de celui qui l'avait guéri. Il est probable qu'ils en savaient plus que ce qu'ils voulaient dire, comme il est suggéré dans le verset suivant. Puisque leurs voisins avaient vu l'homme guéri, il semble qu'il soit retourné chez lui et qu'il ait fait à ses parents

qui le concerne. ²² Ses parents dirent cela, parce qu'ils craignaient les Juifs, car les Juifs s'étaient mis d'accord : si quelqu'un confessait que Jésus était le Christ, il serait exclu de la synagogue. ²³ C'est pourquoi ses parents dirent : Il est assez âgé, interrogez-le.

le récit de sa guérison. Ces derniers dirent simplement aux autorités, **Interrogez-le**. Dire qu'il était assez âgé signifie que d'après la loi juive il était en âge de donner une réponse légale aux autorités. D'après cette loi cela implique qu'il avait au moins 13 ans. Les parents étaient extrêmement prudents, car ils ne voulaient pas être mêlés à une controverse avec les autorités. La raison en est donnée au verset 22.

[22, 23] Ici l'évangéliste explique à quoi était due la réserve des parents : à la crainte qu'ils avaient des Juifs, ce qui signifie ici les autorités religieuses juives qui ne croyaient pas, en particulier les Pharisiens, qui considéraient Jésus comme un pécheur. Les chefs juifs s'étaient déjà **mis d'accord** d'interdire vigoureusement toute tentative tendant à reconnaître et à confesser Jésus comme le Christ. Ils avaient décidé que quiconque ferait cela serait **exclu de la synagogue**. Manifestement cette opposition déterminée s'appliquait particulièrement à Jérusalem. Cela indique ce qui s'était déjà clarifié dans les chapitres 7 et 8, que les habitants de Jérusalem s'entretenaient de l'identité de Jésus, et que la foule était divisée. **Exclu de la synagogue** est défini comme « expulsé de la synagogue, excommunié, mis sous la malédiction, mis au ban (en hébreu : *herem*) » et se trouve encore dans 12.42 ; 16.2. La mise au ban remonte au moins à Esdras (Esd 10.8), mais la procédure à suivre pour son application n'est pas claire. On peut aussi se demander dans quelle mesure les autorités avaient la capacité de mettre en œuvre leur politique. Il n'est pas impossible qu'à Jérusalem, où le pouvoir de ces autorités était le plus fort, la consigne avait été donnée aux chefs de la synagogue que celui qui confessait Jésus comme étant le **Christ** promis était sous la menace d'être banni pour toujours de la synagogue.

²⁴ Les Pharisiens appelèrent une seconde fois l'homme qui avait été aveugle et lui dirent : Donne gloire à Dieu ; nous savons nous que cet homme est pécheur. ²⁵ Il répondit : S'il est pécheur, je ne le sais pas ; je sais une chose : j'étais aveugle, maintenant je vois. ²⁶ Ils lui dirent : Que t'a-t-il fait ? Comment t'a-t-il ouvert les yeux ? ²⁷ Il leur répondit : Je vous l'ai déjà dit, et vous n'avez pas écouté : pourquoi voulez-vous l'entendre encore ? Voulez-vous aussi devenir ses disciples ?

[24] Une seconde fois les autorités religieuses juives firent venir l'aveugle. Cela pourrait indiquer une sorte de procès informel ou enquête, non devant le Sanhédrin mais peut-être devant les chefs qui pouvaient l'exclure de la synagogue. **Donne gloire à Dieu** doit être compris à la lumière de Josué 7.19. La Michnah utilisait cette illustration comme formule d'une pleine confession quand un homme était sur le point d'être lapidé (Sanhédrin 6.2). Ils le firent ainsi jurer de dire la vérité (Comp. la Bible de Jérusalem). L'implication semblait être qu'il n'était pas tout à fait honnête. Certains ont pensé que les chefs juifs disaient qu'il devait donner gloire à Dieu et non à Jésus, mais ce qu'ils impliquaient vraiment était qu'ils n'acceptaient pas son histoire comme valable, et qu'ils doutaient de sa droiture. **Nous savons** est emphatique vu la place du terme dans la phrase, et établissait leur conclusion prématurément. Ceci est en contraste avec la réponse de l'homme.

[25] Il n'essaya pas de répondre à la question de savoir si Jésus était un **pécheur** ou non mais s'en tint à la seule déclaration : **je sais une chose**, c'est-à-dire le fait qu'il voyait clair. Au lieu de confesser qu'il n'avait pas été honnête dans ses déclarations de guérison, il se fondait sur sa propre expérience et refusa d'en démordre. Son **je sais** établi sur la certitude de ce qu'il venait de vivre, sur le fait d'avoir reçu la vue, est en contraste avec « nous savons » du verset précédent basé sur le doute et les préjugés.

[26, 27] Leur réaction fut de réitérer encore la question. Il réplique en leur rappelant qu'il avait déjà répondu auparavant, et qu'ils avaient refusé de l'écouter. A quoi bon l'interroger de nouveau ? La deuxième question dans ce verset demande une réponse négative. Ils ne voulaient certainement pas devenir ses disciples, n'est-ce pas ?

²⁸ Ils l'insultèrent et dirent : C'est toi qui es son disciple : nous, nous sommes disciples de Moïse. ²⁹ Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais celui-ci, nous ne savons d'où il est. ³⁰ Cet homme leur répondit : Voilà ce qui est étonnant, c'est que vous ne sachiez pas d'où il est ; et il m'a ouvert les yeux ! ³¹ Nous savons que Dieu n'exauce pas les pécheurs ; mais si quelqu'un honore Dieu et fait sa volonté, celui-là il l'exauce. ³² Jamais encore on n'a entendu dire que quelqu'un ait ouvert les yeux d'un aveugle-né. ³³ Si cet homme n'était pas de Dieu, il ne pourrait rien faire.

[28, 29] Puisqu'ils ne pouvaient obtenir de lui qu'il reconnaisse avoir manqué de franchise, **ils l'insultèrent**. Il y avait une menace voilée dans leurs propos, **c'est toi qui es son disciple**, avec l'accent sur **toi** en vue du verset 22. Ils se disaient **disciples de Moïse**, certains que Dieu avait parlé à Moïse (Ex 33.11 ; Nb 12.2-8). Une fois de plus ils mirent en question l'origine de Jésus, disant qu'ils ne savaient d'où il était. Ceci répète l'erreur d'interprétation d'une partie de la population de Jérusalem au sujet du Messie au chapitre 7.27 (Comp. 8.14).

[30, 31] L'aveugle-né était très surpris de la manière dont ils rejetaient la preuve que Jésus avait ouvert ses yeux et comment ils pouvaient refuser de reconnaître son origine. Posséder le pouvoir de donner la vue à un aveugle-né prouvait qu'il avait la puissance de Dieu. Au lieu d'être un « pécheur », comme ils en avaient accusé Jésus, l'aveugle mit en avant que **Dieu n'exauce pas les pécheurs** ; il n'aurait pas œuvré si puissamment à travers quelqu'un qui serait rebelle à sa parole ; mais il entend celui qui **honore Dieu** et lui obéit. Ce principe est fréquemment évoqué dans l'Ancien Testament (Jb 27.9 ; Ps 18.41 ; 66.18 ; Pr 1.28 ; 15.29 ; Es 1.15). Ce passage ne doit pas être sorti de son contexte et employé pour dire que Dieu n'écouterait pas le cri de celui qui le cherche honnêtement pour trouver la vérité et ne le suit qu'imparfaitement à cause de son ignorance (Comp. Corneille dans Ac 10.31).

[32, 33] La nature inouïe de ce miracle devrait certainement manifester que Jésus était **de Dieu**. De la même manière que dans 3.2 Nicodème avait raisonné que les signes opérés par Jésus désignaient le fait qu'il était de Dieu, la grandeur

³⁴ Ils lui répondirent : Tu es né tout entier dans le péché, et c'est toi qui nous enseignes ! Et ils le jetèrent dehors.

³⁵ Jésus apprit qu'ils l'avaient jeté dehors. Il le trouva et lui dit : Crois-tu au Fils de l'homme ? ³⁶ Il répondit : Qui est-il,

de ce miracle aurait dû manifester que Jésus était de Dieu, autrement il n'aurait rien pu faire. Dieu était celui qui avait envoyé Jésus et lui avait donné ce pouvoir d'accomplir un si grand signe.

[34] Malgré cela, son argument tomba dans les oreilles de gens ayant des préjugés. Ils déclarèrent que l'aveugle était **né tout entier dans le péché**, la chose même que Jésus avait refusé d'accepter dans le verset 3. Manifestement un être si dépravé ne pouvait connaître la vérité, et ne pouvait certainement pas donner de leçons à ces conducteurs-là. **Ils le jetèrent dehors** traduit un verbe grec utilisé couramment dans le Nouveau Testament pour chasser les démons, mais est aussi employé dans la version des Septante tout comme ici avec le sens d'exclure quelqu'un de l'assemblée du peuple de Dieu. Jean utilisa le mot ici probablement avec son double sens. Ils le jetèrent dehors pour ne plus le voir, pour l'expulser du lieu où il avait été jugé, et ils l'exclurent de la synagogue (Comp. v. 22).

[35, 36] De même que Jésus avait pris l'initiative de guérir l'aveugle-né, il le **trouva** dès qu'il apprit qu'il avait été jeté dehors. **Tu** est emphatique dans ce verset où Jésus posa la question si importante : **Crois-tu au Fils de l'homme ?** Beaucoup de manuscrits plus tardifs ont Fils de Dieu, comme il est dit dans la note en bas de page de la Colombe. Jésus s'est servi du titre **Fils de l'homme**, comme il est dit dans les quatre Évangiles, pour se désigner lui-même dans son ministère public, dans les souffrances qu'il allait endurer et dans sa glorification future, et son ultime retour pour juger tous les hommes. L'expression **Fils de l'homme** signifie plus qu'être humain, et doit être compris en considération de Daniel 7.13 (Comp. Mc 14.62). Dans le contexte présent, le **Fils de l'homme** se réfère à celui que Dieu a envoyé et qui a puissamment démontré l'amour et le pouvoir de Dieu. La réaction de l'aveugle-né fut de demander, **Qui est-il**, ne réalisant pas que Jésus était ce Fils de Dieu. **Seigneur** traduit le mot grec *kurie*. L'homme aveugle n'avait pas identifié celui à qui

Seigneur, afin que je croie en lui ? ³⁷ Tu l'as vu, lui dit Jésus, et celui qui te parle, c'est lui. ³⁸ Alors il dit : Je crois, Seigneur. Et il l'adora.

³⁹ Puis Jésus dit : Je suis venu dans ce monde pour un jugement, afin que ceux qui ne voient pas voient, et que ceux qui voient deviennent aveugles. ⁴⁰ Quelques Pharisiens qui étaient avec lui, après avoir entendu ces paroles lui dirent : Nous aussi, sommes-nous aveugles ? ⁴¹ Jésus leur répondit : Si vous étiez aveugles, vous n'auriez pas de péché. Mais maintenant vous dites : Nous voyons ; aussi votre péché demeure.

il parlait. Quand Jésus se révéla à cet homme, il reconnut en lui le « Seigneur, » comme au verset 38.

[37] Jésus lui dit très clairement qu'il est le Fils de l'homme en affirmant : **Tu l'as vu**, ce qui devait avoir un sens nouveau extraordinaire pour un aveugle. Ici Jésus se révéla et exhorta l'homme à croire en lui (v. 35).

[38] Non seulement l'homme crut, mais il confessa ouvertement sa foi en déclarant que Jésus était **Seigneur**. Ceci reflète sans aucun doute ce qui devint très tôt une confession habituelle parmi ceux qui suivaient Jésus (Ac 2.36 ; 1 Co 12.3). C'est le seul endroit dans l'Évangile où quelqu'un **adora** Jésus, un mot qui signifie en grec la vénération pour Dieu.

[39] Ce verset montre que Jésus est **venu dans ce monde** afin que **ceux qui ne voient pas voient**, non seulement physiquement, mais aussi spirituellement par la foi en lui. Mais sa venue était aussi en vue d'un jugement parce que ceux qui possédaient la vue physique pouvaient rejeter tout le témoignage qui leur était donné par les signes et, bien que voyants, pouvaient devenir **aveugles**. Il est probable que ce verset a été prononcé plus tard en présence des Pharisiens. Il évoque un sujet que l'on trouve au long de l'Évangile de Jean, à savoir que la venue de Jésus-Christ dans le monde a mis les hommes devant une décision à prendre. Alors qu'il n'était pas venu pour juger, sa venue même contenait un élément de jugement. Ceux qui refusaient de voir en lui la puissance de Dieu étaient vraiment aveugles.

[40, 41] **Quelques Pharisiens qui étaient avec lui** l'entendirent et comprirent qu'il parlait d'eux. Ils demandèrent, **Nous**

¹ En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui n'entre point par la porte dans la bergerie, mais qui y monte par un autre côté, celui-là est un voleur et un brigand. ² Mais celui qui entre par la porte est le berger des brebis. ³ Le portier lui ouvre, et les brebis entendent sa voix ; il appelle par leur nom les brebis qui lui appartiennent et les mène dehors.

aussi, sommes-nous aveugles ? En grec la forme de la question est telle qu'elle appelle une réponse négative. Jésus répondit comme ils s'y attendaient en disant que s'ils étaient vraiment aveugles, ils n'auraient pas de péché. Eux-mêmes reconnaissaient ne pas être aveugles en disant, **Nous voyons**. Ils avaient des connaissances spirituelles et n'étaient donc pas complètement aveugles. Ce que Jésus voulait dire était, « Vous avez suffisamment de connaissances et avez eu assez de preuves pour savoir et agir mieux que vous le faites, mais vous refusez de faire ce que vous savez et devez, c'est pour cette raison que **votre péché demeure**. Vous vous êtes détournés de la source de votre pardon. »

Le berger et les brebis, 10.1-6

[1] Jésus s'était adressé à quelques Pharisiens à la fin du neuvième chapitre, et l'illustration qu'il présentait était tirée de la vie de berger en Palestine appliquée aux conducteurs juifs. Typiquement dans cet Évangile, une déclaration importante est introduite par **En vérité, en vérité**, comme c'est le cas au verset 1. La **bergerie** était apparemment un enclos entouré d'un mur percé d'une porte. Les murs étaient assez hauts pour la sécurité des brebis et assez dissuasifs pour empêcher un **voleur** ou un **brigand** d'entrer, cependant pas de manière absolue. L'accès normal du troupeau se faisait **par la porte**, mais le voleur ou le brigand essaieraient de pénétrer par une autre voie. L'Ancien Testament voyait Israël en tant que **brebis** de Dieu et Dieu comme **berger** d'Israël (Ps 23.1 ; 80.1 ; 100.3 ; Es 40.11). Il utilisait aussi la figure des faux bergers pour décrire ceux qui égaraient Israël et ne prenaient pas soin du peuple (Ez 34.2 ; Za 11.17).

[2, 3] Ici le **berger des brebis** est introduit comme celui qui passe légalement par la porte, par contraste au voleur ou au brigand. Le **portier** connaît le berger et lui **ouvre** la porte.

⁴ Lorsqu'il a fait sortir toutes celles qui lui appartiennent, il marche devant elles ; et les brebis le suivent, parce qu'elles connaissent sa voix. ⁵ Elles ne suivront point un étranger : mais elles fuiront loin de lui, parce qu'elles ne connaissent pas la voix des étrangers.

Les brebis le connaissent, savent distinguer **sa voix**, et le berger appelle ses propres brebis par leur nom et les distingue de toute autre brebis qui peut avoir été hébergée dans la même bergerie. **Par leur nom** signifie que chaque brebis lui appartenant est connue individuellement. Elles sont à lui parce qu'il en est le propriétaire, parce qu'elles lui font confiance, et quand elles entendent sa voix elles le suivent quand il les **mène** hors de la bergerie. L'image que confère ce passage est celle du **berger** se rendant auprès du troupeau tôt le matin, appelant ses brebis une à une, et les conduisant dehors.

[4] **Fait sortir** traduit un verbe qui englobe souvent l'idée de force, impliquant probablement que le berger est appelé à pousser quelques brebis récalcitrantes à le suivre tout en travaillant patiemment jusqu'à ce qu'il ait fait sortir toutes ses brebis. Comme un bon berger il **marche** alors **devant elles**, et les brebis le suivent docilement. La raison pour laquelle elles le suivent est qu'**elles connaissent sa voix**. L'appel du berger les sépare des autres brebis, car elles n'appartiennent à aucun mais à leur propre berger.

[5] Dans ce verset la voix des **étrangers** est mise en contraste avec celle du berger. Parce que les brebis **ne connaissent pas la voix des étrangers, elles fuiront loin** de l'étranger et ne le suivront pas. Notons la relation étroite dans les versets 3-5 entre entendre la voix, connaître la voix, et suivre le berger. Dans les versets 1 et 2 le berger qui entre par la porte est opposé au voleur et au brigand qui montent par un autre côté. Dans ce verset le bon berger que les brebis connaissent et suivent est opposé à l'étranger qui cherche à les entraîner avec lui, mais parce qu'elles ne connaissent pas sa voix elles fuient loin de lui. Les croyants connaissent la voix de Jésus (vs. 3, 4, 5) telle qu'elle est perçue dans sa parole.

⁶ Jésus leur dit cette parabole, mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait.

⁷ Jésus leur dit encore : En vérité, en vérité, je vous le dis, moi, je suis la porte des brebis. ⁸ Tous ceux qui sont

[6] **Parabole** (littéralement : similitude, comparaison) traduit le mot *paroimian*, qui n'est pas employé dans les Évangiles synoptiques. Le mot « parabole » (*parabolè*) n'est pas employé dans cet Évangile. Dans la version des septante ces deux mots grecs traduisent l'hébreu *mashal*, qui s'entend de tous les types d'expressions figuratives ou illustrations. En réalité il y a peu de différence entre les deux mots. Dans Jean ce récit simple sera utilisé pour dégager des vérités supplémentaires de Jésus sur lui-même. Alors que plusieurs des paraboles dans les Évangiles synoptiques illustrent le royaume de Dieu, et que bon nombre des enseignements dans l'Évangile de Jean sont centrés sur Jésus-Christ (« Je suis »...), ils ne sont pas si différents l'un de l'autre qu'on pourrait l'imaginer à première vue. Jésus fit ressortir clairement dans les Évangiles synoptiques que son pouvoir de chasser les démons par l'Esprit de Dieu était la preuve sans équivoque que le royaume de Dieu faisait irruption dans ce monde en sa propre personne (Mt 12.28 ; Comp. Lc 11.20). Cette **parabole** nécessitait une explication plus développée, et dans les versets suivants il ajoute des éléments supplémentaires pour éclairer le récit. De façon similaire, les disciples ne comprenaient pas les paraboles dans les Évangiles synoptiques, et il leur en avait expliqué le sens (Mc 4.13, 34 ; Comp. Mt 13.36).

La porte et le Bon Berger, 10.7-18

[7] Introduit par la formule **En vérité, en vérité, je vous le dis**, ce verset nous offre de nouveau un **Je suis**. Le terme **la porte** est expliqué par Jésus comme étant la voie par laquelle les brebis entrent pour trouver protection et soins. Pour que les brebis aient cette sécurité, la protection et le repos que donne la bergerie, elles doivent venir à lui (Comp. Mt 11.28-30). Jésus est le chemin vers Dieu (14.6), offrant « accès auprès du Père » (Ep 2.18).

[8] **Avant moi** est omis dans plusieurs manuscrits anciens mais se trouve néanmoins dans un grand nombre de ces

venus avant moi sont des voleurs et des brigands ; mais les brebis ne les ont pas écoutés. ⁹ Moi, je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrera et sortira et trouvera des pâturages. ¹⁰ Le voleur ne vient que pour voler et tuer et détruire ; moi, je suis venu, afin que les brebis aient la vie et qu'elles l'aient en abondance.

manuscrits. Dans l'obscurité (symbolisant le mal) avant l'aube matinale, d'autres étaient venus appeler les brebis à quitter la bergerie, mais tous étaient en réalité **des voleurs et des brigands** s'efforçant de détourner les brebis. Jésus se référait aux faux messies et aux chefs religieux, les Phari-siens et les Sadducéens, qui essayaient d'égarer le peuple. Parce que **les brebis** connaissaient sa voix, et qu'il les connaissait, elles n'écoutaient pas les faux bergers qui ne les aimaient pas vraiment et n'avaient aucun droit sur elles.

[9] Répétant l'affirmation **Je suis la porte** Jésus avance la pensée supplémentaire qu'il n'est pas seulement le chemin vers la sécurité et le salut mais aussi la voie vers la liberté. Par lui, quiconque entrera pourra entrer et sortir, possédant la liberté qui vient de la sécurité trouvée en lui. De plus, cette liberté lui permettra de trouver **des pâturages** et ainsi la nourriture pour sa propre vie spirituelle. En Christ est le salut, la liberté et l'abondance de vie. En entrant et sortant les brebis ont une vie libre et sûre. Cette figure rappelle le Psaume 118.19-27 que l'Église primitive appliquait à Jésus-Christ de plusieurs manières.

[10] Le but du **voleur** en venant vers les brebis est uniquement de **voler, tuer et détruire**. Il n'apporte que le mal et la mort (8.44). Par contraste Jésus est **venu** pour apporter **la vie** aux brebis, en fait une abondance de vie à ceux qui viennent à lui. Les mots **voleur** et **Je** occupent en grec une place emphatique. Non seulement Jésus est venu dans ce monde pour apporter **l'abondance** de vie à ceux qui croient vraiment en lui, mais cet Évangile aussi fut écrit afin que des hommes croient que Jésus est le Christ, le Fils du Dieu vivant, et qu'ils aient la vie en son nom (20.31). Ce verset rappelle la déclaration dans le Prologue qui le reconnaît comme source de toute vie, particulièrement de la vie qui est la lumière des hommes (1.4). Plus tard il dira, « Je suis... la vie » (11.25 ; 14.6).

¹¹ Moi, je suis le bon berger. Le bon berger donne sa vie pour ses brebis. ¹² Mais le mercenaire, qui n'est pas berger et à qui les brebis n'appartiennent pas, voit venir le loup, abandonne les brebis et s'enfuit. Et le loup s'en empare et les disperse. ¹³ C'est qu'il est mercenaire et qu'il ne se met pas

[11] De cette même illustration Jésus tire une autre déclaration **Je suis** cette fois centrée sur le berger (v. 3-5). Alors que l'accent mis sur la **porte** souligne l'entrée dans le salut, la liberté et la vie dynamique, l'expression **Je suis le bon berger** porte sur le don de sa vie pour les brebis. Jean utilise ici une expression qui est particulière à ses écrits pour souligner la mort volontaire de Jésus. Il **donne** (*tithèsin*) sa vie conformément à son propre dessein et sa volonté (notez vs. 15, 17, 18 ; 15.13 ; 1 Jn 3.16 ; Comp. Jn 13.37, 38 ; concernant Pierre). **Pour** (*huper*) souligne sa mort comme un sacrifice « au bénéfice de » ses brebis, se substituant lui-même à la place des brebis pour les protéger de la mort afin que par sa mort les brebis aient la vie. On peut mesurer combien est bon (*kalos*, c'est-à-dire « noble et beau ») le berger par le fait qu'il ira jusqu'au sacrifice suprême en faveur de ses brebis. Quel contraste frappant avec le comportement du mercenaire !

[12, 13] Les brebis ne sont pas la propriété du **mercenaire**, et il ne s'intéresse pas à elles comme le fait le berger. **Il ne se met pas en peine des brebis** ; en fait, il ne se soucie de rien. Quand le danger arrive sous forme d'un **loup**, il livre les brebis au loup, abandonnant son poste (Comp. Mt 10.16). Le loup est alors libre de s'emparer de quelques brebis et de disperser les autres. Le troupeau est laissé sans surveillance. Parce que la motivation du mercenaire est son salaire, il **s'enfuit**. Il ne veut pas prendre de risques, et ne songe pas du tout à mettre sa vie en danger pour protéger ses brebis. La vie d'un berger fidèle comporte des risques. Jésus souligna cela dans la parabole de la brebis perdue (Mt 18.12, 13 ; Lc 15.3-6). Le mercenaire ressemble aux bergers coupables d'Israël dont parle Ézechiel. Ils ne prenaient pas soin du peuple et le laissaient en proie aux bêtes sauvages. Dieu dénonça leur infidélité et promit à Israël de leur donner un vrai berger (Ez 34.23).

en peine des brebis. Moi, je suis le bon berger. ¹⁴ Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent, ¹⁵ comme le Père me connaît, et comme je connais le Père ; et je donne ma vie pour mes brebis. ¹⁶ J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; celles-là, il faut aussi que je les amène ; elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger.

[14] Répétant l'affirmation du verset 11, Jésus affirme à nouveau **Je suis le bon berger**. Il rappelle ce qu'il a dit au verset 3 : **Je connais mes brebis, et mes brebis me connaissent**. Comme il les connaissait par leur nom, elles aussi connaissaient sa voix, et il existait entre le berger et ses propres brebis une connaissance et une amitié intimes. Les brebis n'ont peur de rien quand il est avec elles.

[15] Cette connaissance est aussi réciproque que celle existant entre le Père et le Fils. Ici on peut penser aux paroles de Jésus dans Matthieu 11.27. C'est dans une connaissance totale de ses propres brebis que Jésus donne sa vie pour ses brebis. Ces brebis sont ceux qui le suivent en Israël.

[16] **D'autres brebis** se réfère aux païens (Ac 18.10). Cette **bergerie** (*aulè*) se réfère aux Juifs parmi lesquels certains croient à Jésus et sont ses brebis, mais d'autres qui ne croient pas en lui mais le rejettent ne sont pas ses brebis. Bien que Jésus n'exerçât aucun ministère parmi les païens, mais limitât son action aux « brebis perdues de la maison d'Israël » (Mt 15.24), il prévoyait que les païens seraient inclus dans son peuple (Mt 8.11 ; 21.33-46 ; 22.7-9 ; 24.14 ; Mc 11.17). Après sa résurrection, la grande mission commandait spécifiquement que la bonne nouvelle devait être prêchée à toutes les nations (Mt 28.19 ; Mc 16.15 ; Lc 24.46 ; Jn 20.21). Alors que l'Église primitive eut des difficultés à surmonter les préjugés juifs contre les païens et à prendre au sérieux la mission mondiale que Jésus lui avait confiée, tous les Évangiles exposent clairement l'enseignement de Jésus à cet égard. Son ministère limité s'adressait à Israël, mais son dessein était de créer une nouvelle race d'hommes composée de Juifs et de païens. Jésus sait que ces autres brebis **entendront** sa voix comme le font celles qui lui appartiennent dans cette bergerie, et avec les brebis de cette bergerie

¹⁷ Le Père m'aime, parce que je donne ma vie, afin de la reprendre. ¹⁸ Personne ne me l'ôte, mais je la donne de moi-même ; j'ai le pouvoir de la donner et de j'ai le pouvoir de la reprendre ; tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père.

¹⁹ Il y eut, de nouveau, à cause de ces paroles, division

qui entendent sa voix et les autres brebis qui entendront sa voix il formera **un seul troupeau sous un seul berger** (Ez 34.23). Le grec ne dit pas « une bergerie » mais plutôt **un troupeau** sorti aussi bien de la bergerie du judaïsme que d'ailleurs, sous **un seul berger**, Jésus-Christ. Les abondantes références de l'Ancien Testament au berger et aux brebis fournissent la toile de fond la plus évidente à cette illustration.

[17, 18] La raison pour laquelle le Père aime le Fils est qu'il sacrifie volontairement sa vie sur la croix par obéissance à la volonté de Dieu. De la même manière il reprendra sa vie par la résurrection en accord avec cette volonté, puisqu'il n'est pas un berger mort mais un berger vivant. La mort n'a pas été imposée à Jésus, car personne ne pouvait lui ôter la vie. Au contraire, il la donna librement (Mc 10.45). Pour souligner le don volontaire de sa vie pour les hommes, il déclare : **J'ai le pouvoir** (*exousia*, c'est-à-dire « autorité ») de la donner et le pouvoir de la reprendre. En agissant ainsi Jésus exécutait l'ordre qu'il avait reçu de son Père. Il était pleinement conscient de la croix qui l'attendait à la fin de son ministère, et tout comme dans les Évangiles synoptiques où il parlait de sa mort future, il décrit ici les caractéristiques frappantes du bon berger, celui qui meurt dans l'intérêt de ses brebis (Mt 16.21 ; Mc 8.31 ; Lc 9.22 ; Mt 17.22, 23 ; Mc 9.30-32 ; Lc 9.43-45 ; Mt 20.17-19 ; Mc 10.32-34 ; Lc 18.31-34).

La division parmi les Juifs, 10.19-21

[19] Ces paroles de Jésus créèrent une fois de plus une division (*schisma*) **parmi les Juifs** (7.43 ; 9.16). Un des thèmes de cet Évangile est que Jésus défie les hommes de telle manière qu'ils sont obligés de prendre position à son égard. Alors qu'il sauve des hommes, il les divise aussi, maintenant comme alors. Il y a ceux qui croient en lui et le suivent ; d'autres le rejettent et refusent de l'écouter.

parmi les Juifs. ²⁰ Plusieurs d'entre eux disaient : Il a un démon ; il est fou ; pourquoi l'écoutez-vous ? ²¹ D'autres disaient : Ces paroles ne sont pas celles d'un démoniaque. Un démon peut-il ouvrir les yeux des aveugles ?

²² On célébrait à Jérusalem la fête de la Dédicace. C'était l'hiver.

[20] Plusieurs disaient qu'il avait un démon (Comp. 7.20 ; 8.48) et qu'il était fou ou aliéné. Ils ne voulaient plus écouter ce qu'il disait et étaient mécontents de ceux qui désiraient l'écouter.

[21] Pourtant, il y en avait d'autres qui rappelaient à ses opposants que Jésus ne parlait pas comme un homme possédé du démon. Ses paroles n'étaient pas celles de quelqu'un de mentalement dérangé. L'action d'ouvrir les yeux de l'aveugle n'était pas non plus celle d'un démon. Dans cet ordre d'idées notons que les Pharisiens de la Galilée avaient expliqué les œuvres de Jésus comme faites par le pouvoir du prince des démons (Mt 12.24 ; Mc 3.22 ; Lc 11.15, 16). La division de la foule se fait comme à l'accoutumée. Ceux qui le rejetèrent le déclarèrent fou et l'instrument du diable égarant le peuple. D'autres l'acceptèrent car ce qu'il disait n'était pas le langage d'un aliéné ou d'un homme diabolique, pas plus que ne l'étaient ses œuvres puissantes. Le juste milieu si souvent préconisé par l'homme moderne qui voit en Jésus un grand enseignant ou un être bienveillant qui n'était qu'humain et non divin, mais qui enseignait de grandes vérités et avait une grande perspicacité n'est pas une option valable. Après le verset 21 et pour le reste du séjour de Jésus à Jérusalem, les incroyants parlent ouvertement contre lui. On n'entend plus de témoignages de croyants en sa faveur.

LA FÊTE DE LA DÉDICACE, 10.22-42

Jésus à la fête de la Dédicace, 10.22-39

[22] Dédicace ou Hanoucah, « la fête des lumières », commença le 25^e jour du mois de Chislev (décembre). Ce jour-là en l'an 167 avant notre ère Antiochus Épiphane profana le temple et sacrifia sur un autel dressé à l'intérieur de celui-ci

²³ Jésus se promenait dans le temple, sous le portique de Salomon. ²⁴ Les Juifs l'entourèrent et lui dirent : Jusques à quand tiendras-tu notre âme en suspens ? Si toi, tu es le Christ, dis-le nous ouvertement.

à Zeus, la divinité principale grecque (1 Macc. 1.59). Trois ans plus tard à la même date (164 avant notre ère) Judas Macchabée consacra à nouveau le temple avec un autel neuf, et depuis les Juifs ont célébré cette fête en commémoration de la victoire nationale. Le mot grec utilisé ici décrit la consécration de l'autel dans le tabernacle (Nb 7.10, 11), le temple de Salomon (1R 8.63 ; 2 Ch 7.5), et le temple après la captivité à Babylone (Esd 6.16). Elle rappelle les lieux consacrés à Dieu dans l'histoire d'Israël. Pourtant ce n'était pas une des fêtes de pèlerinage. Trois mois s'étaient écoulés depuis les événements de la fête des Huttes (7.1-10.21). Jean ne dit pas où se trouvait Jésus ni ce qu'il avait fait dans l'intervalle.

[23] Parce que c'était l'hiver Jésus se trouvait à l'intérieur du temple, sous le portique de Salomon à l'Est de la cour extérieure.

[24] Les chefs religieux juifs entourèrent Jésus désireux trouver une occasion de le condamner et le détruire dans la maison de son Père (2.16). Les incroyants sont toujours à la recherche de plus de preuves et ne sont jamais satisfaits de la preuve qui leur est proposée. « Tenir notre âme » **en suspens** (littéralement « prendre notre vie ») est un sens inhabituel pour cette expression qui a été utilisée par Jésus dans un sens littéral au verset 18 ci-dessus. Il peut y avoir un jeu de mots, Jésus sacrifiant sa vie pour sauver ceux qui croient en lui, mais dans sa mort prenant la vie de ceux qui le rejettent. Leur question et la réponse de Jésus sont exprimées en termes similaires à ceux de la question et de la réponse durant son procès devant le Sanhédrin dans Luc 22.67. **Ouvertement**, pas par illustration ou paraboles (comme au verset 11), ils voulaient qu'il déclare s'il était le Christ. Dans Jean, Jésus avait fait ouvertement cette déclaration devant la femme samaritaine (4.26). Comme dans les Synoptiques, ainsi dans Jean, il n'avait pas déclaré explicitement qu'il était le Messie, mais il l'avait impliqué dans les termes « le Fils » et « mon Père », dans les « Je suis » et autres affirmations. Sans doute

²⁵ Jésus leur répondit : Je vous l'ai dit, et vous ne croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. ²⁶ Mais vous ne croyez pas, parce que vous n'êtes pas de mes brebis. ²⁷ Mes brebis entendent ma voix. Moi, je les connais, et elles me suivent. ²⁸ Je leur donne la vie éternelle ; elles ne périront jamais, et personne ne les arrachera de ma main.

avait-il évité de revendiquer être le Christ à cause des associations politiques autour de ce terme dans l'esprit des Juifs.

[25] Ils n'avaient accepté ni ses déclarations ni les preuves qu'il leur avait apportées (5.30-40) dans les témoignages. Il mentionne de nouveau ses **œuvres** (5.36) faites au nom du Père, qui dans l'esprit de l'évangéliste étaient des « signes » indiquant que Jésus était le Messie.

[26] **Ne croyez pas** signifie continuer à ne pas croire. La raison pour laquelle ceux-là ne croyaient pas était qu'ils continuaient à écouter et à suivre d'autres voix, et non la voix du bon berger. Leur incrédulité montre qu'ils ne sont pas de ses brebis. Jean Chrysostome le paraphrase plus tard : « Si vous ne me suivez pas, ce n'est pas parce que je ne suis pas un berger, mais parce que vous n'êtes pas de mes brebis. »

[27, 28] Alors que dans la première partie du chapitre Jésus a attiré l'attention sur lui-même en relation avec les brebis, ici l'accent semble mis surtout sur les brebis elles-mêmes. **Mes brebis** est un nom collectif se référant à ceux qui suivent le Christ comme groupe ou troupeau. **Entendent...** et **suivent** sont des verbes qui caractérisent les brebis et montrent aussi pourquoi le berger les connaît comme siennes. **Entendent** contient aussi l'idée de tenir compte, de foi obéissante s'exprimant dans l'action de suivre. Dans les versets 27, 28 il y a une suite de verbes au présent, tous ayant un sens de durée. « Mes brebis entendent ma voix, et moi je les connais, et elles me suivent, et je leur donne la vie éternelle. » C'est le côté subjectif ou personnel de la sécurité des croyants. Notons aussi qu'elles entendent **ma** voix et **me** suivent, car c'est en Christ qu'elles trouvent le côté subjectif de leur sécurité. Il n'y a pas ici de décret caché de Dieu, prédestinant certaines brebis et pas d'autres. Jésus fit appel à ces mêmes

²⁹ **Mon Père, qui me les a données, est plus grand que tous ;**

autorités religieuses juives de croire en ses œuvres même si elles ne croyaient pas à ses paroles (10.38), mais si tout était déjà décrété par Dieu, un tel appel n'aurait pas eu de sens. Le libre arbitre est quelque chose que Dieu a mis dans l'homme et dont Dieu tient compte. L'incrédulité et la cécité de l'homme ne sont jamais voulues par Dieu, bien que leur liberté de choisir permette à l'homme de rejeter Dieu. Jésus était navré de l'endurcissement de leur cœur (Mc 3.5). Entendre et suivre Jésus ne sont pas des œuvres méritoires du croyant ; ce sont les réponses de la foi en Christ. **La vie éternelle** qu'il donne c'est la vie à la fois présente et dans l'au-delà. L'accent porte sur la qualité de la vie, la vie en Christ et en Dieu, non principalement sur sa durée. Ce troupeau de Christ est le peuple de ceux qui le suivent, qui est devenu l'Église après sa mort et sa résurrection, et qui a le Christ comme chef et berger. (1P 2.25 ; 5.4). **Jamais** traduit une expression négative forte trouvée dans les promesses faites par Christ dans cet Évangile (4.14 ; 6.35, 37 ; 8.12, 51, 52 ; 11.26). La condition liée à cette promesse se trouve dans les verbes « entendre » et « suivre ». Quelle solide assurance et quelle sécurité sont données au croyant en Christ ! Il est en sûreté dans la **main** du Christ, et aucun pouvoir ne l'arrachera de la main du Christ, parce que lui et le Père sont un (v. 30). Ceux qui enseignent l'impossibilité de l'apostasie ont une préférence marquée pour ce passage. Il donne la sécurité aux brebis qui entendent et suivent Christ, et cette même vérité est soulignée par Paul dans Romains 8.38, 39. Cependant un croyant peut être jeté dehors et perdu s'il refuse de demeurer en Christ. (15.6). Ce qu'enseigne ce passage, c'est qu'aucun ennemi ne peut dominer sur Dieu et le Christ et arracher des croyants de leur protection, mais les hommes peuvent volontairement se tourner vers le mal et ne pas continuer à suivre Christ, et périr volontairement.

[29] Dans quelques manuscrits anciens on peut lire, « Mon Père est plus grand que tous, et ce qu'il m'a donné personne ne peut l'arracher... » La Colombe souligne la grandeur de Dieu, alors que d'autres versions mettent surtout en relief ce que Dieu a donné au Fils, et qui a une si grande

et personne ne peut les arracher de la main du Père. ³⁰ **Moi et le Père, nous sommes un.**

³¹ **Les Juifs ramassèrent de nouveau des pierres pour le lapider.**

³² **Jésus reprit et leur dit : Je vous ai fait voir beaucoup d'œuvres bonnes venant du Père. Pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ?**

valeur, que le Père ne permettra pas à aucun ennemi de l'arracher de sa main.

[30] Un est la traduction d'un mot grec neutre. L'affirmation que l'on trouve dans ce verset va plus loin que 5.19 et 8.16. Dans l'histoire de l'Église plus tardive, les Sabelliens interprètent ce mot comme se référant à « une personne », alors que les Ariens le considèrent comme signifiant seulement la soumission de la volonté du Christ à Dieu dans une unité morale. Bengel a dit : « Au travers du mot *sommes* Sabellius est réfuté ; et au travers du mot *un* c'est Arius. » Notons les relations entre le Père et le Fils dans cet Évangile. Jésus leur dit : c'est de Dieu que je suis sorti, Dieu (le Fils) unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître (1.18 ; 8.55 ; 10.15) et fait sa volonté (4.34 ; 6.38 ; 8.29). Le Fils fait et dit ce qu'il voit faire et dire au Père (5.19, 30 ; 8.28), il fait vivre (5.21, 26 ; 6.57) et il juge (5.22). Le Fils a reçu un ordre du Père concernant sa mort et sa résurrection (10.18). Leur unité est une unité de nature et de dessein, non d'identité. Ce verset doit être considéré à la lumière de 14.28 et du reste de l'enseignement de cet Évangile.

[31] **De nouveau** rappelle la tentative de le lapider au verset 8.59. A plusieurs reprises Jean a fait référence à l'intention des autorités religieuses juives de tuer Jésus, et dans certaines de ces références Jésus a fait savoir qu'il était au courant de cette intention comme d'autres le furent (voir 5.18 ; 7.19, 20, 25, 44 ; 8.20, 22, 37, 59).

[32] Calmement et sans crainte Jésus fit face à leur intention violente d'agir contre lui sans un procès légal, et leur répondit par une question. **Beaucoup d'œuvres bonnes** venaient du Père, mais Jean n'en a mentionné en détail que quelques-unes. **Pour laquelle de ces œuvres** est une déclaration ironique de Jésus pour attirer leur attention sur leur

³³ Les Juifs lui répondirent : Ce n'est pas pour une œuvre bonne que nous te lapidons, mais pour un blasphème, et parce que toi, qui es un homme, tu te fais Dieu. ³⁴ Jésus leur répondit : N'est-il pas écrit dans votre loi : *J'ai dit : Vous êtes*

opposition à ces miracles faits pendant le sabbat. Du Père, comme il est dit dans la Colombe, se retrouve dans beaucoup de manuscrits, bien que ce ne soit pas le cas dans les plus anciens. Il semble préférable de lire « de mon Père » comme attesté dans ces derniers. « Lapidier » (*lithazate*) dans ce passage peut suggérer l'idée d'une action tentée mais inachevée, « voulez-vous me lapider » ?

[33] Les autorités religieuses juives n'èrent vouloir lapider Jésus pour ses œuvres, et reconnurent vouloir le faire pour ses affirmations, surtout celle faite au verset 30. Leur accusation était le **blasphème**, qui fut déjà impliqué plus tôt (8.59) mais porté ici pour la première fois de manière spécifique contre Jésus. C'est aussi pour cela que le Sanhédrin le condamna dans Matthieu 26.65 ; Marc 16.64. La base de l'accusation de blasphème fut qu'étant **un homme**, Jésus se faisait Dieu. Mais Jésus ne se faisait rien du tout ; il faisait seulement les œuvres de son Père, ce pourquoi il avait été envoyé. Il n'était pas un homme qui se faisait Dieu mais il était le Fils de Dieu devenu homme. C'est le fait le plus accentué tant dans l'enseignement de Jésus que dans les récits de l'évangéliste même. L'erreur dans cette accusation venait de l'incrédulité des autorités religieuses juives. Alors que la Mischnah définit le blasphème avec précision comme étant le péché de prononcer le nom ineffable du Dieu de l'alliance (Sanhedrin 7.5), cela reflète probablement des idées pharisaïques plus humaines et plus tardives et non celles des Sadducéens. Des preuves d'une interprétation plus large du blasphème reposant sur des passages tels que Nombres 15.30, 31 ; Deutéronome 21.22 viennent de la littérature rabbinique.

[34] Après s'être référé à ses œuvres, il se tourne comme au chapitre 5 vers l'Ancien Testament, appelé la *loi* dans 8.17 ; 12.34 ; Romains 3.19 ; 1 Corinthiens 14.21 et dans la littérature rabbinique. Le passage cité ici est le Psaume 82.6 qui dit : « J'avais dit, vous êtes des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut. » Certains ont eu le sentiment que Jésus se

des dieux ? ³⁵ Si elle a appelé dieux ceux à qui la parole de Dieu a été adressée — et l'Écriture ne peut être abolie — ³⁶ à celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, vous dites : Tu blasphèmes ! parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu !

désolidarisait de l'Ancien Testament en utilisant le terme *votre loi*, mais le verset suivant montre combien grande était sa vénération pour les Écritures. *Votre loi* signifie « la loi que vous révérez et invoquez contre moi est la loi que je cite pour étayer ma position ».

[35, 36] Lui, Dieu, les a **appelé dieux**. **Dieux** dans le Psaume 82 se réfère aux juges d'Israël, qui ont reçu cette haute position non seulement parce qu'ils exerçaient la justice, une prérogative de Dieu (Dt 1.17 ; 19.17 ; Comp. Ex 7.1), mais qui sont aussi appelés « fils du très-Haut ». Pourtant ce ne sont que des hommes mortels comme les autres (Ps 82.7). Jésus ici s'exprime comme un rabbin passant d'une position inférieure à une supérieure, à l'argument « à combien plus forte raison » très populaire parmi les rabbins. Jésus évoque deux certitudes : Dieu les a appelés dieux, et **l'Écriture ne peut être abolie** ou laissée de côté. L'importance de ce dernier principe, accepté par les autorités juives et Jésus, se voit dans le fait que cet argument tourne autour de l'importance de seul mot **dieux**. Pour Jésus l'Écriture est sacrée. Alors que le terme Écriture est au singulier ici, avec référence à ce seul passage, elle exprime le principe valable pour tous les autres passages des Écritures. Les juges d'Israël furent appelés **dieux** parce que Dieu leur révélait sa volonté, c'est à eux que fut adressée la **parole de Dieu** et c'est eux qui furent appelés « fils du Très-Haut ». Combien plus vrai cela est-il pour la Parole de Dieu faite chair afin d'habiter parmi les hommes et leur apporter la Parole de Dieu, **celui que le Père a sanctifié**. Et pourtant ils l'accusèrent de blasphème parce qu'il disait, **Je suis le Fils de Dieu**. **Sanctifié** (*hègiasen*) est un synonyme de « dédié », et à cette fête de la Dédicace celui qui était dédié, qui a habité avec les hommes (1.14), parlait de sa dédicace comme étant celle du temple nouveau, celui de son corps qui serait détruit et reconstruit en trois jours (2.21, 22). Comme il est la lumière des hommes à la fête des Huttes, ainsi est-il celui qui se dédie durant la fête de la Dédicace.

³⁷ Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas ! ³⁸ Mais si je les fais, quand même vous ne me croiriez pas, croyez à ces œuvres, afin de savoir et de reconnaître que le Père est en moi, et moi dans le Père.

³⁹ Ils cherchèrent encore à l'arrêter : mais il s'échappa de leurs mains.

⁴⁰ Jésus s'en alla de nouveau au-delà du Jourdain, à

Ici le Père l'a sanctifié ; dans 17.9 Jésus s'est sanctifié lui-même pour s'offrir en sacrifice sur la croix. Alors qu'auparavant il n'avait pas dit explicitement aux Juifs, **Je suis le Fils de Dieu**, il s'était dit à plusieurs reprises « le Fils » et appelait Dieu « mon Père » ce qui attira sur lui leur condamnation.

[37] Dieu est le Père de Jésus dans un sens unique et spécial et qui se manifestait dans les œuvres qu'il accomplissait. **Ne me croyez pas** est un impératif avec un sens de durée en grec et signifiant : « ne continuez pas à me croire ». Ici « croire » est au datif qui souvent, dans Jean, a le sens d'une acception intellectuelle et n'a pas la même portée que « croyez en moi ».

[38] Jésus demande à être reconnu à cause de ses œuvres. **Savoir** et **reconnaître** traduisent des temps différents du même verbe grec *ginôskô*, « savoir ». Le premier verbe (aoriste - passé, action unique dans le temps) se réfère au moment où une personne commence à savoir, alors que le second verbe (au présent avec sens duratif) signifie « continuer à savoir ». Williams rend bien ces deux verbes : « Vous pouvez arriver à savoir et continuer à savoir ». A la place du second verbe, un grand nombre de manuscrits grecs a « croire ».

[39] **Encore** rappelle probablement des tentatives d'arrêter Jésus mentionnées antérieurement dans Jean (7.30, 32, 44 ; 8.20). **Cherchèrent à arrêter** reflète leurs essais continuels de se saisir de lui. **Échappa** (aoriste — passé, action unique) indique l'échec de leurs efforts, sans doute parce que « l'heure » de son arrestation n'était pas encore venue (Comp. 8.20).

Jésus se retire au-delà du Jourdain, 10.40-42

[40] **De nouveau** se réfère probablement à son retour à l'endroit où avait commencé son ministère quand il était avec Jean-Baptiste à Béthanie au-delà du Jourdain (1.28) où Jean

l'endroit où Jean avait d'abord baptisé, et il y demeura.

⁴¹ Beaucoup de gens vinrent à lui, et ils disaient : Jean n'a fait aucun miracle ; mais tout ce que Jean a dit de cet homme était vrai. Et là, beaucoup crurent en lui.

avait d'abord baptisé. Jésus ne devait y rester que peu de temps. La dernière Pâque allait avoir lieu au début d'Avril, et pendant la période entre la Dédicace et la Pâque il retourna en Judée pour la résurrection de Lazare, et se retira ensuite à Éphraïm avant son voyage final à Jérusalem pour la dernière semaine de sa vie.

[41, 42] Dans le verset 41 Jean-Baptiste est mentionné pour la dernière fois dans cet Évangile. Apparemment beaucoup d'adeptes de Jean avaient appris que Jésus était revenu à l'endroit qui leur était familier à cause du ministère de Jean, et ils vinrent à lui. En Jésus ils trouvèrent l'accomplissement des prophéties et du ministère de Jean-Baptiste, car, même s'il n'a fait aucun miracle, ils virent que ce que Jean avait dit au sujet de Jésus, à savoir qu'il était plus grand que lui, était vrai. Tout ce que Jean avait prédit n'était pas encore accompli, mais le serait bientôt. Ainsi plusieurs de ceux qui avaient été disciples de Jean devinrent dès lors disciples de Jésus.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
AUX « PRESSES DE SAVOIE », AMBILLY-ANNEMASSE (H.-S.)
(ZONE FRANCHE)
EN 1990

